

9e Année-No 12

Décembre 1916

NOTRE ROMAN COMPLET :

PAR L'AMOUR,
PAR PAUL BERTNAY

La Revue Populaire

10c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Une baignade dans la mer Morte. (Voir intérieur)

NO DE NOEL — 164 PAGES

Dans ce No un splendide roman illustré du célèbre Paul Bertnay. Travaux féminins. Travaux d'amateurs. Articles d'actualité. Articles de guerre, etc. Voir plus loin le sommaire complet.

POIRIER, BESETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

MANTEAUX DE FOURRURE

TOUTES LES PLUS JOLIES FOURRURES



Jamais nos manteaux n'ont eu tant de vogue et jamais non plus nos modèles n'ont été aussi jolis. On ne se lasse pas d'admirer nos dernières créations, qui sont d'une élégance suprême et qui donnent à la femme ce cachet de distinction et de chic si recherché aujourd'hui.

Nous recommandons spécialement nos manteaux de Poney russe qui sont assurément les plus beaux que l'on puisse voir à Montréal. Ces manteaux sont d'une solidité parfaite, d'une coupe irréprochable et habillent on ne peut mieux. Très légers et très souples, et confortables néanmoins, ils conservent à la taille toute sa sveltesse et toute sa grâce.

Ils sont richement doublés et finis avec le soin et la perfection qui caractérisent le travail de notre maison.

Venez les voir. Ceci ne vous engage à rien et vous offrira l'occasion de voir les dernières nouveautés en fourrures.

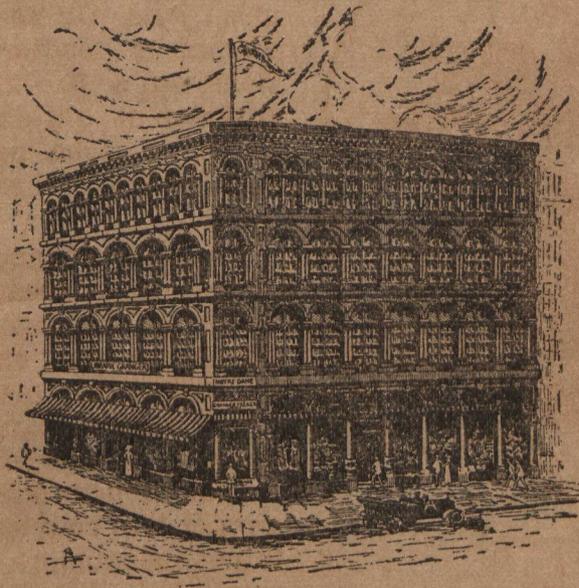
CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée

Gros et Detail - 130, St-Denis - Tel. Est 3007

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES LIMITÉE

LIBRAIRES - PAPETIERS - IMPORTATEURS

43 rue Notre-Dame Ouest, -- Montréal



La plus importante Librairie et Papeterie Française au Canada

Vous invite à visiter ses rayons de

LITTÉRATURES CANADIENNE ET FRANÇAISE;

LIVRES ET ARTICLES RELIGIEUX;

ARTICLES DE FANTAISIE, D'ART, DE JEUX;

PAPIERS PEINTS ET VITRAUX,



FOURNITURES DE CLASSES ET DE DESSINS;

FOURNITURES ET ARTICLES DE BUREAUX;

TAPISSERIES, Rideaux, ETC.

CARTES GÉOGRAPHIQUES.

**GRAVEZ CE NUMERO DANS
VOTRE MEMOIRE**

Uptown 7640

C'EST LE NUMERO
DE TELEPHONE DE LA

Toilet Laundry Co., Limitee

La plus grande buanderie donnant
la plus grande satisfaction, un ser-
vice parfait, et un travail irrépro-
chable.

VALET SERVICE
de PREMIERE CLASSE

*Cette buanderie est recom-
mandée par The Montreal
Housewife's League.*

N'oubliez Pas ce Numéro de Téléphone



“ RELISER LA PREMIERE LIGNE ”

SOMMAIRE DU NO DE DECEMBRE 1916

	Pages		Pages
Cartes de visite	7	ROMAN :	
La nacelle en feu (La guerre dans les nuages)	8	PAR L'AMOUR,	
Convétises boches	10	<i>par Paul Bertnay</i> ...	35
Travaux féminins : Pour la table à Noël.	11	Astrologie de Décembre	137
La réparation des casseroles	13	Immenses dépôts de soude	140
Le lavoir de la nature	14	Le Pays du Progrès	140
Travaux d'amateurs : Installation d'un poulailler	15	Une collection rare	141
Histoire des bijoux. Etrusques et romains.	17	La soupe à la tortue	141
Crème de Menthe, l'Ecraseuse des Boches.	19	La chasse en bicycle	141
Les bayadères	21	Le Pain au savon	142
Une baignade dans la mer Morte	22	Noël royal en Suède	142
Charriots à voiles	23	La plus ancienne carte de Jérusalem	142
En Orient. Noël chez les Arméniens	24	Curieux usage du papier	144
L'automobilisme aux États-Unis	24	La croissance de l'homme	144
Une automobile à deux roues	25	Nuages d'insectes	144
Les plantes extraordinaires	26	Pour reconnaître un vrai diamant	144
Ancien aqueduc à Queretars	27	Les qualités du cresson	146
Les orages	27	Coutume de Noël	146
Fin en douceur	28	Un remède nouveau pour le cancer	146
Pourquoi on indique des baisers par une croix	29	La Fontaine au vin	148
Les rongeurs de tabac	30	Le Plum-Pudding de Noël anglais	150
Un monstre marin	31	L'abbé Malaurie	152
Le port des boucles d'oreilles	32	Le jugement du riz au Bengale	154
Un mal terrible	33	Noël en Roumanie	156
Avec quoi sont faits les édredons	34	L'utilisation des nids de termites	158
		Moi, Boche!	160
		Curieux fers à chevaux	162

AVIS IMPORTANT :

Nos lecteurs sont informés que les Nos de la REVUE POPULAIRE, du mois d'Août et suivants, sont

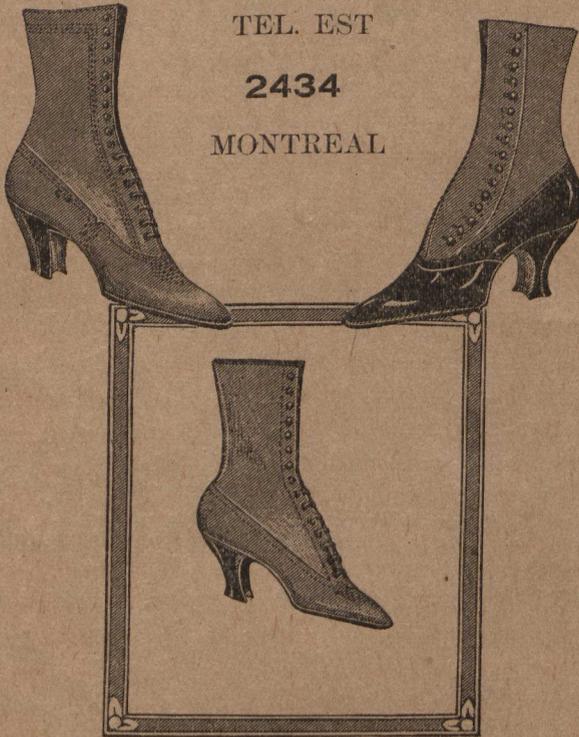
COMPLETEMENT EPUISES;

il est donc inutile de nous en faire la demande.
De plus, les commandes pour le mois de décembre ont dépassé le tirage et ce numéro qui n'existe plus à nos Bureaux ne pourra se trouver que chez les Dépositaires.
En conséquence, les nouveaux abonnements ne pourront prendre date

QU'À PARTIR DE JANVIER 1917.

THOMAS DUSSAULT,
BOTTIER FASHIONABLE
281 RUE STE-CATHERINE EST,

TEL. EST
2434
MONTREAL



NOUS AVONS TOUJOURS LES DER-
NIERS MODELES DE BOT-
TINES ET SOULIERS

La Revue Populaire

Vol. 9, No 12

Montréal, Décembre 1916

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Éditeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Cartes de Visites

LA VOGUE des cartes de visite était—il y a une dizaine d'années — à son apogée, et quand venait la fin de décembre on en faisait des échanges et des envois considérables. Cette année, ces envois seront naturellement restreints. Donnons, néanmoins, les usages auxquels il faut se conformer:

Le libellé de la carte de visite doit être fort simple. Jamais les hommes ne font précéder leur nom du mot "Monsieur" ; en revanche, ils mettent leur adresse au bas de la carte. Les femmes ne mettent point leur adresse et se contentent d'indiquer leur jour de réception:

Il n'est point d'usage qu'avant la trentaine une jeune fille ait sa carte. Que l'une d'elles ne veuille point se conformer au dit usage, ou ait atteint l'âge voulu, elle libellera sa carte simplement sans adresse.

Toutefois, si elle a une soeur, elle mettra son prénom afin d'éviter toute confusion.

Les cartes de visite envoyées par la poste se divisent en deux catégories: Cartes de nouvel an.—Cartes de félicitations, d'excuses ou de condoléances.

Les hommes célibataires ou veufs envoient les premiers leurs cartes aux gens mariés et à l'adresse de Monsieur et Ma-

dame; le premier seul lui renvoie sa carte. La parfaite correction exige que, dans les cartes envoyées à un ménage, il y ait non seulement celle du ménage, mais encore celle de Monsieur.

A moins de cas particuliers, la femme n'envoie point sa carte à un homme, exception faite pour les vieillards et les ecclésiastiques.

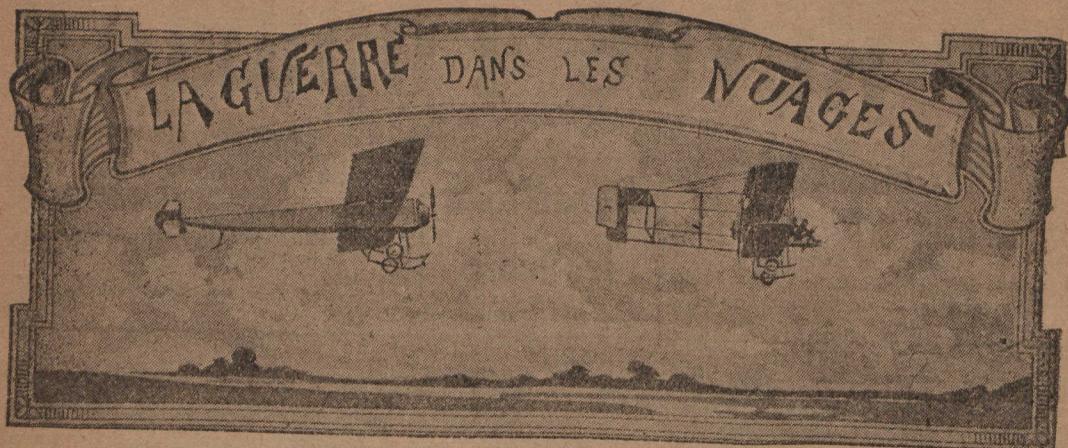
Il convient de prendre l'initiative de l'envoi de sa carte vis-à-vis des personnes mieux qualifiées ou plus âgées. Mariée, veuve ou célibataire, une femme, si elle est fonctionnaire, enverra sa carte à ses supérieurs suivant les règles établies par le protocole de son administration.

Au cas où les fonctionnaires n'habitent point la même ville que leurs supérieurs, ils devront envoyer leurs cartes de manière à ce qu'elles arrivent le 31 décembre. Il va sans dire que le supérieur retourne une carte à son inférieur.

Les gens mariés, fussent-ils très âgés, adressent les premiers leurs cartes à une femme vivant seule, fût-elle très jeune ; celle-ci renvoie sa carte puisqu'il y a une femme.

On adresse également sa carte aux gens du monde auxquels on a été présenté au cours de l'année, et aux personnes à qui l'on sait ne pouvoir faire de visite à cause de leur éloignement.

ROGER FRANCOEUR.



LA NACELLE EN FEU

UN OBUS DE PLEIN FOUET AVAIT FRAPPÉ
LE MOTEUR

Au début de la guerre, le feu de l'artillerie n'était pas encore très précis. Le tir contre avions était une nouveauté.

Peu à peu les pointeurs rectifièrent leur visée et maintenant, si la part du hasard est encore grande, il faut reconnaître que tant du côté français que du côté allemand, les pièces spéciales n'encadrent pas toujours en vain des appareils qu'ils cherchent à abattre.

Un obus, explosant même à cinquante mètres de l'objectif, suffit à projeter quelques éclats qui viennent frapper et traverser l'aéroplane.

De ces traces, rares sont ceux qui n'en ont pas rapporté. L'éclat d'obus est l'incident quotidien auquel s'attendent tous les avions de bombardement de réglage ou de reconnaissance.

Certains sont rentrés avec dix, quinze, vingt atteintes dans leur aéroplane. Les accidents provoqués sont multiples.

Deux appareils ont reçu l'obus de plein fouet et ont été pulvérisés en l'air, ce sont ceux de l'adjudant R... et du sapeur G.

Pour ceux-là, le projectile percuta dans l'avion, qui descendit en chute vertigineuse, venant se broyer et s'incendier sur le sol (5 novembre 1914).

Celui-ci, célèbre dans le civil pour ses records avec passagers — il en détenait quarante et un — avait été chargé de détruire, le 15 août 1914, une batterie spéciale, près de Metz.

Pendant que son observateur le lieutenant de S... se préparait à déclencher ses deux 155, un obus frappa l'aérobuse, qui alla s'écraser aussitôt à terre.

Et pourtant, la chute ne s'ensuit pas obligatoirement lorsqu'un avion est ainsi atteint.

En juin 1915, un sergent pilote évoluait à deux mille deux cents verges au-dessus du bois Le Prêtre. L'observateur, le lieutenant G... prenait des photographies des batteries défendant ce point. Tous deux montaient un biplan bimoteur.

Tout à coup, cinq coups de canon étaient tirés. Le cinquième éclatait exac-

tement sur le nez du moteur de droite. Le nez était fendu instantanément par la chaleur de l'explosion comme sous l'effet d'un chalumeau. L'hélice avait complètement disparu, anéantie.

Pas la moindre trace de bois dans le moyeu. Un cylindre et son piston étaient volatilisés. Les autres cylindres ainsi que le carter étaient traversés de part en part : "un véritable fromage de gruyère", selon l'expression de ceux qui observèrent l'avion à son atterrissage.

Le réservoir était couvert de trous. Toutes les cordes à piano de la cellule droite étaient coupées, sauf une. Les mâts du moteur de droite comme ceux du moteur de gauche étaient déboîtés. L'hélice du moteur gauche était ébréchée et le réservoir crevé.

Quant à la nacelle, elle était copieusement ajourée et l'appareil photographique réduit en poussière. Les quatre pneumatiques des roues n'avaient laissé aucune trace et les tubes du train d'atterrissage étaient percés en maints endroits.

Par malheur, le lieutenant G... était grièvement atteint au bras gauche. Il avait une artère coupée. D'autres éclats l'avaient blessé sur diverses parties du corps.

Un énorme morceau de fonte, qui avait traversé le capot était miraculeusement passé entre les jambes du pilote sans le toucher.

Celui-ci conservait tout son sang-froid et s'empressait de faire demi-tour. Il s'attendait à chaque instant à voir se rompre le dernier organe de son appareil. La chute dans l'abîme lui paraissait imminente. Il s'était rendu compte de la gravité des blessures de son camarade.

La navelle était transformée en une baignoire de sang.

Les dignes étaient enfin franchies et le

sergent se dirigeait en hâte vers le terrain d'atterrissage avancé d'où son escadrille partait pour les réglages d'artillerie.

En cours de route, il s'apercevait soudain que le feu avait pris dans la nacelle de gauche.

Les flammes léchaient l'appareil, croissaient et semblaient vouloir finir le martyre du malheureux observateur.

La mort employait tous les raffinements pour attirer sa proie ! Il fallait faire vite et pourtant en piquant, l'incendie menaçait encore d'augmenter, la force du vent l'attiserait. C'était alors la descente à



Le mitrailleur.

plat dès que l'aérodrome était en vue.

Pour atterrir, le pilote prenait toutes ses précautions. Il savait que son bimoteur était fragile.

Le moindre capot, et ce serait l'effondrement du châssis abondamment perforé, ce serait le capotage. En ce cas, le feu carboniserait les deux camarades ensevelis sous ce bûcher.

L'ATERRISSAGE

Ces préparatifs de l'atterrissage furent selon le pilote, les minutes les plus angoissantes de sa randonnée tragique.

Avant de se poser, il effectuait trois tours au-dessus du champ à cause des remous et pour trouver l'endroit le plus favorable, le plus uni. Il réussissait une descente impeccable et, par un hasard extraordinaire, l'avion ne se brisait point.

Aussitôt soldats et paysans se précipitaient pour éteindre l'incendie avec de la boue, tandis que le sergent arrachait comme il pouvait de son siège, son compagnon évanoui.

Tous deux étaient conduits en automobile au château voisin. Un chirurgien était appelé en hâte et amputait du bras gauche le lieutenant G. . . , qui ne pouvait survivre à ses blessures et mourait le lendemain.

A leur descente l'appareil, pilote et observateur semblaient avoir été plongés dans le sang.

L'avion bimoteur de ce vol atroce, qui aurait inspiré un Edgar Poe, est exposé aux Invalides.

Cette randonnée étonna. Les compétences ne pouvaient supposer qu'un obus explosant dans le moteur n'entraînât pas aussitôt la chute horrible dans le vide.

Certains prétendirent que, sans aucun doute, on avait pris la partie pour le tout et qu'il ne s'agissait que d'un gros éclat.

Or, ce que nous avons décrit est la vérité stricte. C'était bien un obus de plein fouet. Seul, un caprice du hasard avait permis au pilote de ramener un appareil qui ne tenait plus que par quelques fils.

— o —

Le lycamore ne produit des fruits qu'à près 20 ans seulement.

Convoitises Boches

MAINTENANT que nous sommes en guerre, il est bon de rappeler un incident qui montre bien combien les Allemands espéraient vaincre la France et lui prendre ses colonies, notamment la belle Algérie. Cet incident qui remonte au printemps de l'année 1913, rapporté dans le "Républicain de Constantine" a été à l'époque reproduit par presque toute la presse française. Il s'est produit chez un libraire d'une commune du département d'Alger et il est très significatif, le voici rapporté tel que cité dans le journal en question, sans tenir compte du préambule :

Deux couples de jeunes mariés, l'un allemand, l'autre français (Mme et M. Mesureur), fils de l'ancien ministre du commerce, y étaient entrés pour faire quelques achats.

— Achète donc une carte d'état-major, conseilla la jeune teutonne à son époux, dans la langue de son pays.

Et comme celui-ci hésitait, sa compagne ajouta pour le décider :

— Il faut bien connaître un pays qui nous appartiendra bientôt.

La jeune française comprend l'allemand, elle bondit sous l'outrage, et regardant sa rivale dans les yeux lui dit dans la langue de Goethe et sur le ton de la plus vive indignation :

— Vous ne le tenez pas encore !

Les Allemands désagréablement surpris par cette "furia francese" ne soufflèrent mot et filèrent au plus vite.

— o —

La perle la plus précieuse serait celle à la forme ronde, puis vient celle de la forme d'une poire, enfin celle de la forme d'un oeuf, c'est-à-dire ovale.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

POUR LA TABLE A NOEL

DESCRIPTION D'ALIMENTS QUI EXCITERONT LES APPETITS LES PLUS DÉLICATS

Toute nourriture, préparée proprement, paraît appétissante à une personne affamée. Le petit garçon ou la petite fille en bonne santé exige peu, mais il faut que la nourriture soit abondante. Aux invalides, cependant, qui ont peu d'intérêt ou aucun désir de manger, la table ou le cabaret doit leur causer une petite surprise ou une petite joie afin de les décider à manger ce dont ils ont été privés.

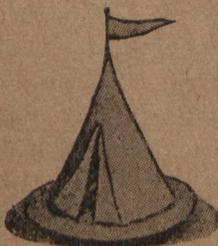
Un enfant qui a besoin d'être ramené à son appétit normal, est particulièrement dispo-



sé à se laisser influencer par ce qui est peu habituel dans l'apparence de sa nourriture. Quelques-unes de ces anciennes manières comme on les démontrera ici auront souvent pour résultat de déterminer l'enfant délicat à essayer au moins le mets ainsi préparé.

La gravure No 1 indique une manière de servir les céréales. Choisissez une pomme rouge, bien ferme et coupez la partie supérieure. Enlevez l'intérieur,

grattant autant de chair que possible, mais laissez-la garder sa forme.



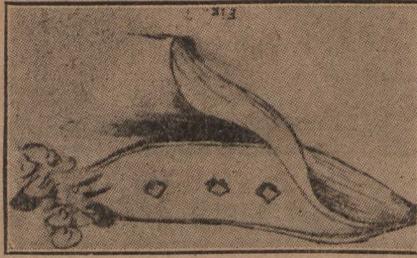
Remplissez ceci avec n'importe quelle sorte de céréale, soit chaude ou froide, et servez avec de la crème. Le petit goût de pomme que les céréales auront, sera beaucoup apprécié.

Les petits paquets que nous voyons dans le No 2 exciteront la curiosité de n'importe quel enfant.

Une variété de mets appropriés devront être enveloppés dans du papier de soie et les paquets mis dans le panier. Commencez par faire deviner à l'enfant malade ce qui est dans chaque paquet, ou faites-en un jeu de balle et faites naître de l'intérêt dans le petit mystère. La curiosité étant mise en éveil et un peu de plaisir étant soulevé, les aliments seront alors mangés avec joie. Les petits paquets pourront contenir des sandwiches de pain et de beurre, des petits morceaux de poulet froid, des petits gâteaux éponge, des fruits, et toute nourriture convenable.

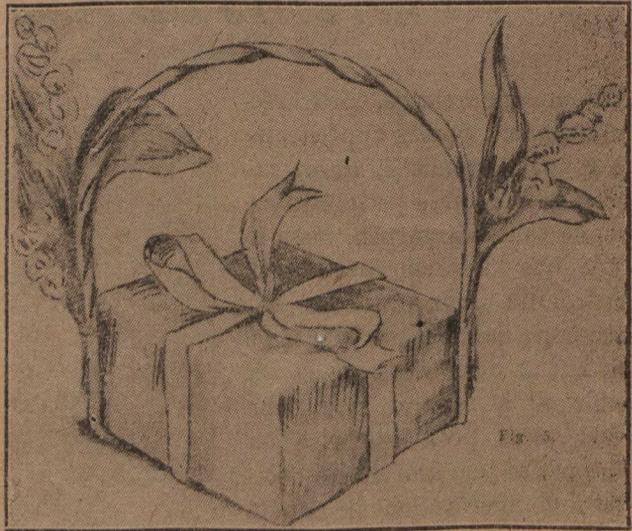
La gravure No 3 représente un réel petit homme en légume et qui amusera certainement un jeune enfant. Ces petits bons hommes et ces petites bonnes femmes peuvent être faits avec différentes sortes d'aliments, mais celui qui est illustré ici est fait avec des légumes.

Son corps, c'est une patate avec des petits



pois pour les boutons, et ses bras sont faits avec des fèves enfilées. Son visage est formé d'une tranche de panais avec des menus morceaux des autres légumes pour les yeux, le nez et la bouche. Une

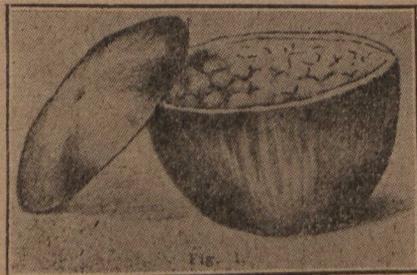
tranche de betterave qui est ornée d'une petite branche de céleri, fait son chapeau. Ses jambes sont de petites carottes, et ses pieds sont découpés dans une tranche



de betterave.

Ces parties peuvent être réunies au moyen de cure-dents en bois, lorsqu'ils ne peuvent pas tenir ensemble par eux-mêmes.

La gravure No 4, représente un verre de gelée décoré avec une petite serviette en papier, de la dentelle et du ruban. Cette délicatesse le rend si appétissant que



ce sera un très joli cadeau à envoyer à un enfant malade. Une petite image ou un jouet pourra être attaché avec la boucle si on le préfère. Dans la gravure No 5, nous voyons une autre manière de préparer autre chose pour faire un cadeau.

Faites une poignée avec de la corde tressée ou du ruban et attachez-la au fond d'une petite boîte.

Des fleurs de n'importe quelle sorte sont mises chaque côté de la poignée, ou encore de petites poupées paraissant faire l'office de sentinelles pourront être mises à la place des fleurs. La boîte est attachée avec du ruban et contient quelques mets délicieux enveloppés dans du papier ciré, ou un petit cadeau, ou même les deux.

La gravure No 6 indique un moyen de conserver chaude une assiette d'aliment, tout en amusant un petit garçon. Cette tente d'éclaireur, en miniature, est faite au moyen d'une longue épingle à chapeau et avec du gros papier blanc et une petite banderolle ou un pavillon flottant au-dessus. Ceci s'ajuste sur l'assiette. L'épingle contribue à le tenir en place tandis que les aliments peuvent être mangés par l'ouverture en avant.

Une pelure de banane comme on le voit dans la gravure No 7, peut contenir une crème ou une "custard" avec des cubes de gelée. Quelques fleurs peuvent être ajoutées afin de tenter l'enfant encore plus. Des écorces d'orange peuvent être employées de la même manière.

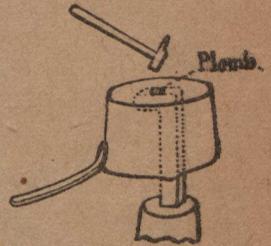
Des écales de grosses noix anglaises, dont on aura enlevé les amandes, peuvent être remplies de gelée et réunies ensemble de nouveau avec de la soie de couleur. De délicieuses petites croquettes peuvent être servies de la même manière. Une petite quantité de ces écales de noix pourraient encore contenir un repas va-

rié. On pourra aussi donner un nom fantastique à ces noix pour exciter plus d'intérêt.

— o —

REPAREZ VOS CASSEROLES AVEC UN PLOMB DE CHASSE

A quelle ménagère n'est-il point arrivé de trouver son seau de zinc mis hors d'usage par un petit trou survenu accidentellement. Il faut alors recourir au ferblantier qui met une pièce soudée, le plus souvent inélégante et peu solide.



Rien de plus simple, cependant, que d'effectuer soi-même et en quelques instants, la réparation nécessaire. Voici comment :

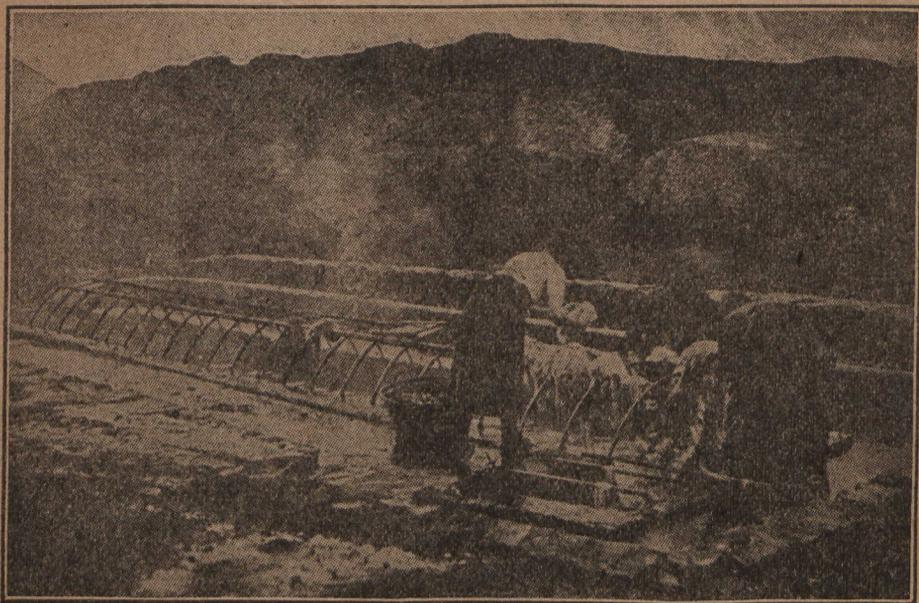
Tout d'abord, avec la pointe d'un couteau, que l'on fait tourner successivement dans les deux sens, on arrondit l'orifice.

La partie trouée est alors appuyée sur une surface résistante (pierre ou enclume) et, au milieu du petit orifice, on dispose un grain de plomb dont la grosseur est choisie en rapport avec le diamètre du trou.

Il suffit alors, d'un bon coup de marteau, d'aplatir le grain de plomb qui se transforme ainsi en rivet, pour effectuer la réparation que l'on complète par un coup de lime et un polissage au papier de verre.

On peut ainsi boucher des trous atteignant 6 millimètres de diamètre.

— o —



L'eau bouillante captée à sa sortie de la source est dirigée sur des lavoirs publics, où les villageoises viennent laver leur linge.

LE LAVOIR DE LA NATURE

Il n'est pas rare de constater dans les villages islandais l'ingéniosité pratique d'une municipalité qui sait tirer parti de cet avantage naturel.

L'eau bouillante, captée à sa sortie de la source, est dirigée sur des lavoirs publics très bien imaginés, où les villageoises viennent laver leur linge sans avoir à entretenir un foyer sous des lessiveuses.

Dans bien des cas, il ne leur en coûte pas une cent. L'usage de l'eau est complètement gratuit. Mais on leur demande de laisser la place en un état de parfaite propreté.

Tant pis pour celles qui laissent des traces d'eau savonneuse sur le dallage! Elles sont punies d'une amende dont l'importance correspond à un peu plus d'une cent de notre monnaie.

L'eau des geysers est également utilisée pour les bains publics, dans les villages les plus importants. Un hangar hermétiquement clos recouvre une vaste piscine où la population vient s'ébattre sans bourse délier.



INSTALLATION DU POULAILLER HYGIENIQUE

QUAND on veut installer un poulailler, la question d'hygiène, qui devrait primer toutes les autres, entre rarement en ligne ; on utilise un apprentis, un petit hangard, une encoignure entre deux murs, n'importe à quelle orientation ; le nettoyage est sommaire et difficile.

Rien n'est plus facile cependant que d'établir, sans grands frais, un poulailler absolument hygiénique que l'on peut construire soi-même sans difficulté.

Douze à vingt poules y fourniront, non seulement en été, mais en hiver 1600 à 2200 oeufs. Comme dépense, il n'y aura que l'achat des matériaux, si l'on fait soi-même la construction.

Mais, tout d'abord, choisissons l'emplacement. De règle absolue, l'exposition doit être à l'est, au sud-est ou au sud ; toute installation au nord, nord-ouest, à l'ouest et au sud ouest entraîne à coup sûr un ralentissement dans la ponte et des maladies pendant la saison humide.

Il y a bien peu de murs de clôture qui ne donnent pas une longueur de 25 à 30 pieds disponibles sur six de large. L'emplacement est suffisant pour le promenoir et le dortoir. Si l'on peut disposer de 6 à 10 pieds de long en plus, cela n'en vaudra que mieux, mais ce n'est pas une condition nécessaire pour une bonne installation.

Dans la figure ci-contre nous trouvons sur le plan d'ensemble, à droite et à l'étagé des échelles, le dortoir ; au-dessous le pondoir, isolé du poulailler, contrairement à ce qu'on fait d'ordinaire. A gauche, du côté de la porte, se trouvent deux fosses dont nous parlerons plus loin : la fosse à poudrer et la fosse à gratter.

Le dortoir ayant 6 pieds de long, il restera environ 20 pieds de promenoir.

Traçons au cordeau sur le sol l'emplacement de notre poulailler ; nous suréléverons ensuite toute la surface de cette enceinte d'un demi-pied au-dessus du niveau général du terrain au moyen de terres rapportées, battues et pillonnées.

Le dortoir et le pondoir seront construits en planches blanchies, c'est-à-dire rabotées du côté intérieur seulement avec couvre-joints. Nous prendrons du bois blanc ou du sapin de $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur. Les couvre-joints ont pour but de ne pas laisser passer l'air entre les planches.

Les plans et tracés avec leurs côtés, que l'on trouvera dans ce numéro, permettront d'établir soi-même le poulailler, sans recherches ni tâtonnements.

Voici quelques détails complémentaires. Après avoir surélevé l'ensemble du sol d'un demi-pied de terre battue, on trace-

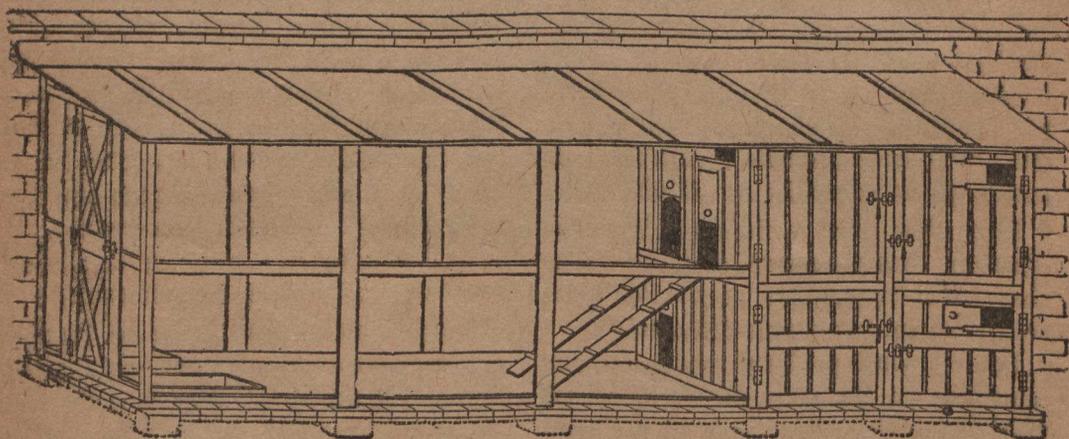
ra la surface se trouvant sous le pondoir et on pillonnera sur ce sol, encore un demi-pied de mâchefer bien pulvérisée, et sur ce mâchefer, on mettra, lorsque la construction sera terminée, des planches mobiles que l'on pourra enlever pour les lavages et nettoyages par les portes.

Les montants du pourtour seront distancés de 3 pieds pour la clôture du côté du dortoir et les divisions de ce dortoir. Puis à la suite, on les distancera de 5 pieds. Ces montants seront en chêne ; en bois blanc, ils demanderaient une épais-

jours de distance ; la première doit être faite avant de clouer les couvre-joints ; la seconde, lorsqu'ils sont en place. A leur tour, ils recevront séparément une deuxième couche.

Après avoir ajusté montants, traverses et couverture, on pourra grillager le pourtour du poulailler.

Ce grillage "doit être à mailles très fines". Lorsque les mailles peuvent laisser passer les moineaux, ceux-ci, pénétrant dans le poulailler, arrivent à consommer jusqu'au quart de l'agrainage des poules.



Construction d'un poulailler.

seur double. La dépense serait presque la même. Avant de les poser on leur donnera une couche de peinture.

La couverture sera en carton bitumé avec revêtement de zing le long du mur.

Vous remarquerez que dans l'installation les poteaux ne sont pas enfoncés en terre où ils seraient sujets à pourrir. On les pose sur des gros pavés ou dés de pierre et on relie le tout par un rang de briques à plat.

Quand l'installation est terminée et avant de poser les grillages, on donne sur tout le bois, maisonnette, poteaux, et traverses, deux couches de peinture à deux

qui ne savent pas le défendre ; d'où nécessité d'augmenter les rations journalières si l'on veut que la ponte ne diminue pas.

De plus, la plupart des maladies contagieuses qui surgissent au poulailler clos y sont apportées par les moineaux qui vont picorer dans les enclos d'autres poules, à ciel ouvert ou dans les basses-cours.

On prendra donc du grillage à mailles fines. S'il coûte légèrement plus cher que celui à grande mailles, la dépense en sera promptement récupérée par l'économie d'agrainage.

— 0 —

HISTOIRE DES BIJOUX

ETRUSQUES ET ROMAINS

Les Etrusques, plus encore que les Grecs et les Romains, se sont fait remarquer par leur passion pour les ornements. De goût très raffiné, ils n'ont jamais abusé du clinquant, et si leurs bijoux étaient nombreux, ils ont toujours été discrets.

L'arrangement de leur coiffure devait être une chose très importante, car ils nous ont laissé un très grand nombre de bijoux destinés à maintenir les cheveux, et qui servaient tout autant pour les hommes que pour les femmes. Ce sont d'abord des épingles d'or ciselé ou enrichies de pierreries, des couronnes de feuillage en métal fin, de grandes plaques de métal uni ou repoussé et mesurant au moins 4 pouces de côté ; pendant assez longtemps on a cru que ces bijoux, posés de chaque côté de la tête et cachant les oreilles, étaient des boucles d'oreilles ; mais leur grande dimension et leur poids énorme font supposer qu'ils s'adaptaient à la coiffure. Cependant, quand on a examiné les boucles d'oreilles des Etrusques, on est encore surpris par leurs poids, et quand on considère la grosseur de l'anneau qui traversait l'oreille on en est presque effrayé.

Les colliers d'un usage courant semblaient être moins des objets de parure que des bijoux préservateurs : chacun avait un ou plusieurs médaillons appelés "bulles" doués de vertus merveilleuses.

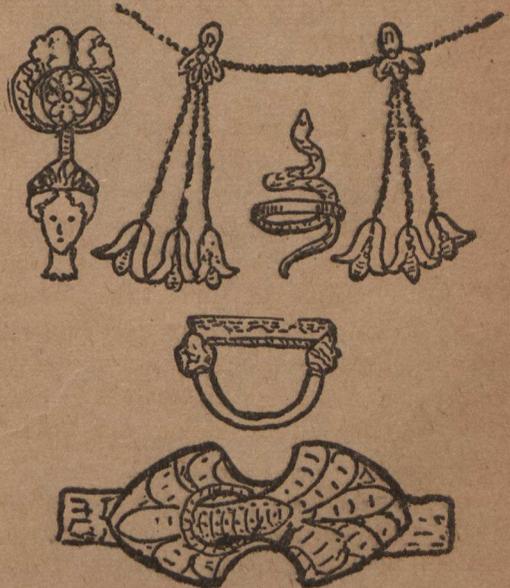
Les bracelets offrent de grandes variétés : cercles d'or ou d'argent, serpent s'enroulant en spirales ; les plus curieux sont formés de plaques carrées diverse-

ment colorées et ciselées, réunies par des charnières.

En général, les bijoux étrusques sont incrustés d'émail, d'ambre, d'agate, de verre, de pierres précieuses gravées en creux et en relief.

Romains :—Les premiers Romains goûtaient peu les bijoux, mais ils perdirent vite leur simplicité, et avec l'empire vint le luxe abusif. Le rang, la valeur d'une personne se mesuraient à la richesse et au luxe de sa parure. Aussi les Romaines ont usé et abusé des bijoux, portant des couronnes de diamants, des bracelets aux poignets et aux bras, des boucles d'oreilles et des bagues.

Les bracelets portés par les hommes



Bijoux étrusques.

étaient des signes de distinction et avaient une place marquée. Au poignet droit, le "dextrale", mince fillet d'or ; au poignet gauche, le "spathallium, chaînette avec pendeloques ; au-dessus du coude, le "spinther" s'enroulant en spirale. Les "compes" placés aux chevilles constituaient une parure plébéienne.

A ces bracelets, je dirais presque d'ordonnance, s'ajoutaient quelques autres plus fantaisistes : cercles d'or ciselé portant médailles en pendeloques ou enchaînées dans le corps des bracelets.

Les bagues étaient aussi très en faveur :



Bijoux romains.

quelques-unes servaient de sceaux, d'autres sont assez curieuses : simples à l'intérieur, elles se divisent à la face antérieure en trois cercles portant chacun un chaton orné d'une grosse pierre. L'ensemble ces trois pierres superposées et de nuance différente est très heureux. Les bagues de fiancée se composaient de deux anneaux jumeaux réunis par deux chatons

ou de cercles d'or uni, terminés par un noeud ou par deux mains liées.

Les musées de France sont, d'ailleurs, fort riches en spécimens de la bijouterie romaine. Le cabinet des antiques, à la Bibliothèque nationale, en conserve de fort curieux. Les plus "populaires", s'il est permis d'employer ce mot pour d'aristocratiques fantaisies, sont les fameux anneaux des chevaliers romains qu'Annibal, suivant les gascons de son temps, ramassa par boisseaux après la bataille de Cannes. La plupart sont conservés au musée de Cluny.

Les philosophes du temps ont tous attribué cette prépondérance momentanée de la barbare Carthage, à la déliquescence efféminée de la noblesse romaine. Or il est curieux de constater que les anneaux patriciens, enfermés dans les vitrines du musée de Cluny, sont de circonférence telle qu'une canadienne de nos jours pourrait presque s'en faire une ceinture... Les dégénérés de ce temps-là étaient, paraît-il, plus robustes que les nôtres.

Les bijoux étaient devenus fort répandus à Rome, presque plébéiens en un mot : nous les retrouvons naturellement transportés en Gaule par les légions romaines. Le séjour de l'empereur Julien aux Thermes ne contribua pas peu à leur extension dans cette Lutèce qui plus tard devait étinceler de parures. Car, si Julien était à peu près monacal, ses lieutenants et ses soldats n'avaient pas le même renoncement.

Les Gaulois, d'ailleurs, connaissaient l'orfèvrerie — art qui se retrouve à l'aurore de toute société, — mais elle était fort primitive. Elle s'affina au contact des modèles venus du Sud, et l'histoire de l'art ouvre ici un assez large chapitre à la période des bijoux gallo-romains.

CREME DE MENTHE

L'ECRASEUSE DE BOCHES

Caressant d'une main affectueuse le flanc d'acier chromé de "Crème de Menthe", le chauffeur Billy Whisk, de l'"Army Service Corps" britannique, prince des Ecraseurs et champion des Sauts d'obstacles, me dit :

— "That's a splendid animal !"

Il rabaissa l'énorme housse de toile qui dérobe à la vue des avions indiscrets et des rapports trop curieux, le monstre caparotonné et bourra lentement sa pipe Betty, qui le suit fidèlement depuis la retraite de Mons.

Jetant un oeil d'envie vers la housse, je demandai à Billy Whisk :

— Si l'on ne peut voir votre taxi antédiluvien, du moins peut-on savoir vos impressions ? Songez que sir Douglas Haig a honoré d'une mention dans le communiqué votre Crème de Menthe". Tout Londres, tout Paris, chuchotent avec des sourires satisfaits : "Avez-vous vu Crème de Menthe", le monstre blindé qui a gagné le grand steeple de la Somme ?... A Berlin et à Vienne, on en parle aussi, mais avec un rictus safrané. Bref, vous ne pouvez me céler vos impressions de grande première.

Alors Billy Whisk, qui sur ses lèvres ironiques porte une petite moustache en brosse à dents, commença en ces termes :

— "Well", à dire vrai, la vie à bord de cette chose étrange est assez "exciting". Avant la guerre, je conduisais sur la route de Londres à Brighton, les rouleaux écraseurs ; mais c'était un jeu d'adoles-

cent à côté... Je ne sais pas si Jonas s'est embêté dans le ventre de la baleine, en tout cas, je vous jure que je n'aurais pas donné mon fauteuil pour dix shillings six, le jour où j'ai piloté "Crème de Menthe" vers les Boches.

"Le moteur au ralenti, nous attendions derrière les ruines d'une maison. Le monstre de l'Apocalypse avait son plein d'essence dans l'estomac ; ses lourdes paupières blindées clignaient sur leurs gonds bien huilés ; ses mitrailleuses étaient en bataille ; bref, nous avions fait à "Crème de Menthe" une beauté de grosse petite "Girl" qui va débiter au "Palace"... Le signal donné, nous nous glissons dans son corset ; mon camarade Freddy s'installe dans la tête, — et Dieu sait si elle à la tête dure ! — Mac Intosh s'occupe du garde-manger où les munitions s'entassent — car "Crème de Menthe" tousse du plomb et crache du fer, — et moi je saute sur le volant... Nous démarrons. "Elle" ronronne comme une chatte, fait le gros dos et la voilà bientôt qui, sur la route, s'avance cahin-caha...

"Tout à coup, des ping ! ping ! résonnent sur la peau de "Crème de Menthe". Freddy, l'oeil à la fente, crie tout joyeux : "On tire sur elle ! Ils la baptisent avec du poivre, ces damnés Huns !..." Mais vous pensez si les balles des mausers s'aplatissaient sur les joues robustes de notre fille... Nous avançons toujours et nous quittons la route pour nous engager à travers champs... Nous franchissons

un fossé, deux fossés, une tranchée, deux tranchées, sans la moindre difficulté, et Mac Intosh annonce :

— Attention aux cratères !

“Une énorme cuvette est là devant moi. J’y conduis “Crème de Menthe”, qui descend tout doucement, qui remonte tout doucement, et qui reprend son petit bonhomme de chemin.

— Hourra ! s’écrie Freddy. Ça me rappelle les montagnes russes à la foire d’Hampstead !



“Crème de Menthe” n’est pas du goût des boches

“Les tranchées boches en bouillie sont devant nous. A droite, à gauche, des obus éclatent qui ne nous font pas plus d’effet que les pétards du “Guy Fawkes Day”... Nos Tommies sont en terrain conquis, arrêtés par un nid de mitrailleuses... Nous avançons lentement, mais sûrement vers le guépier... Crac ! Ce sont les réseaux

de fils de fer qui s’écrasent comme une toile d’araignée... “Crème de Menthe” avance encore et s’assied carrément sur le blockhaus.

“Mitrailleurs et mitrailleuses... “Napou !” crie Freddy, en me tapant sur l’épaule...

“Mise en goût par ce hors-d’œuvre, “Crème de Menthe” veut recommencer. Des Boches verdâtres détaient comme des mulots en poussant des “Ach !” de terreur... J’augmente la vitesse... Crème de Menthe” s’emballe et fait au moins du six milles à l’heure. Freddy qui lit le boche me signale un écriteau indiquant la guitoune d’une “Kompagnie Kommandeur”... Un virage soigné et nous rentrons dans la guitoune. On me signale un mur... “All right” pour le mur ; la petite monte dessus, rentre dedans et le mur. “Napou !” Bref, si nous avions eu plus d’essence et de munitions, nous allions jusqu’à Berlin et nous entrions “Sous les Tilleuls !”

— Dites-moi Billy Whisk, “Crème de Menthe” aura des enfants ?

— Naturellement. Nous l’avons mariée avec “Cordon Rouge”, le plésiosaire que vous voyez là-bas, et nous attendons la progéniture. On parle déjà de “Feu follet” qui sans les os, pèse 77 mille livres. de “Pied d’Alouette” et de “Dolly la Réveuse”... Vous verrez, ce sera une belle famille...

— 0 —

Dans l’île de St-Domingue il existe une montagne de sel remarquable. La masse de cristaux salins a plus de 4 milles de longueur et on a calculé qu’elle contient près de 90 millions de tonnes de sel. Ce sel est si pur qu’on peut distinguer un objet à travers un bloc de cristaux d’un pied d’épaisseur.

LES BAYADÈRES

LES Romains avaient leurs "Vestas", jeunes filles consacrées à la déesse Vesta, et qui passaient leur vie dans les temples. Les prêtres hindous, à l'exemple des anciens prêtres de Rome, sont servis dans leurs pagodes par des troupes de jeunes filles dont le nom religieux en sanscrit, est 'devadâsi', mais que les Européens appellent "bayadères". Ce mot est d'origine portugaise et signifie "danseuse". Les prêtresses hindoues sont, en effet, des danseuses accomplies.

On a, en général, peu de notions exactes sur cette classe curieuse de femmes à laquelle on fait si souvent allusion en disant, en termes d'éloge, "danser comme une bayadère". Il sera donc intéressant de lire les détails suivants, empruntés à un livre écrit par un Hindou.

La plupart des bayadères sont des filles de tisserands. Tout homme exerçant ce métier est tenu de donner au temple la cinquième de ses filles. Les jeunes Hindoues dévouées ainsi au culte sont préparées dès que leur enfance aux fonctions de devadâsi.

On les exerce continuellement au chant, à la danse, à l'écriture et à la lecture des livres sacrés. Quand elle atteint l'âge de neuf ans, la jeune bayadère est consacrée à la pagode elle appartiendra désormais jusqu'à sa mort.

Une bayadère ne peut se marier. Il lui est défendu de retourner dans sa famille ou même d'entretenir avec elle des rapports trop suivis. Ses fonctions consistent à balayer la pagode, à danser trois fois par jour aux heures du "poudjâ" (sacrifi-

ces des brahmanes), et à paraître dans les processions.

La pagode les nourrit et les habille. Elles sont couvertes de bijoux précieux et peuvent amasser une fortune en allant danser chez les riches particuliers du voisinage.



Les "bayadères".

Le costume des bayadères se compose d'un pantalon, d'une sorte de brassière qui couvre les épaules et la poitrine, et d'une longue écharpe qu'elles agitent en dansant, ce qui rend leurs mouvements fort gracieux. Cet habillement est, au reste, celui de toutes les femmes hindoues : il est seulement beaucoup plus somptueux et plus riche dans le choix des étoffes.

Il existe en Finlande une sorte de pierre très curieuse qui peut servir de baromètre. Cette pierre qui est couverte de tâches blanches lorsqu'il fait beau, devient complètement noire sous l'influence de l'air humide qui présage toujours la pluie.



Dans ces eaux surchargées de sel, un homme peut se maintenir à la surface sans faire le moindre mouvement et finir à l'ombre d'un parasol le livre commencé.

UNE BAINNADE DANS LA MER MORTE

LES eaux de la mer Morte, en Palestine, sont à ce point surchargées de sels qu'un homme peut se maintenir à la surface sans faire le moindre mouvement.

Dans de pareilles eaux, il faut y mettre de la bonne volonté pour se noyer !

Nous ferions injure à nos jeunes lecteurs en voulant leur expliquer ce phénomène, car ils savent que le poids de l'eau salée est plus grand que celui de l'eau douce, et que la première enlève plus de poids spécifique à l'objet immergé que la seconde.

Les sels dilués dans la mer Morte sont des chlorures et des bromures. Leur présence s'oppose à l'existence des poissons, et c'est à cette circonstance que le lac doit son nom : rien ne peut y vivre.

Confirmant les récits de la Bible, les savants ont reconnu dans cette région l'ex-

istence d'anciennes crevasses volcaniques, qui vomirent jadis de la lave et des matières en fusion.

On s'explique donc les récits bibliques qui content que des villes prospères se dressèrent autrefois sur l'emplacement de la mer Morte.

La Polynésie est probablement le seul pays du monde où les cérémonies du mariage ont lieu hors de la présence du fiancé. Pour des raisons inconnues, dès qu'un jeune homme est fiancé on le chasse dans les bois et il y reste pendant tout le temps que durent les préparations au mariage; ce n'est qu'après que le mariage est célébré qu'il revient prendre possession de sa femme qu'il emporte dans sa hutte.

CHARRIOTS A VOILES

—o—

JOHN Wilkins publia dans un volume, au commencement du 18^{me} siècle, la description d'un très curieux charriot, appelé : "charriot à voiles".

Il prétendait qu'à l'instar des navires qui marchaient par la voile sur mer, de même, disait-il, ce charriot pourrait marcher par la même locomotion, sur terre, et l'usage du cheval serait ainsi supprimé.

Ces sortes de charriots, d'après lui, étaient connus et en vogue en Chine. On en avait même construit un en Hollande. Sa vitesse dépassait même certains bateaux naviguant à cette époque, faisant 30 milles à l'heure avec 6 à 10 passagers à bord.

Peireskuis fit, dans un semblable char, plus de 42 milles en deux heures de temps.

Voici comment est faite la description du-dit char :

"Le fond et l'ensemble du charriot ressemblait à la coque d'un navire. Le tout était monté sur quatre roues de même grandeur chacune, en plus 2 voiles, tout comme à un voilier naviguant sur l'océan.

Par une combinaison placée en arrière des deux roues on dirigeait le "soi disant" bateau de terre.

Pour stopper, on baissait simplement les voiles ou bien l'on changeait les voiles de direction.

Comme conclusion John Wilkins avait même suggéré l'idée de faire des expériences, en remplaçant les voiles ordinai-

res par des ailes comme celles des moulins à vents. Elles devaient donner, selon lui, plus de puissance et de vitesse au charriot. Dans ce cas, on aurait modifié les deux roues de devant qui devaient être un peu plus petites que celles d'arrière.



Charriot à voiles hollandais.

L'histoire ne nous dit pas si l'expérience eut lieu ; toujours est-il qu'on n'en vit jamais passer dans nos rues !

—o—

Des statisticiens prétendent que dans le corps d'un homme de 154 livres il se trouve assez de fer pour fabriquer un soc de charrue et assez de phosphore pour fabriquer un million d'allumettes.

En Orient

Noël chez les Arméniens

Dans l'Arménie russe, nous voyons reparaître, dans les coutumes de Noël, les pratiques superstitieuses.

Alors, chaque jeune fille arménienne interroge le sort et commande aux *choucas* (corneilles) de lui désigner le fiancé qui la rendra heureuse. Après avoir confectionné de ses propres mains un gâteau de seigle, elle se revêt de ses plus beaux atours et monte sur le toit en terrasse de sa maison.

Elle y dépose le gâteau et se cache derrière une cheminée.

Un corbeau, ou *choucas*, descend des airs, saisit le gâteau et l'empôrte. S'il le laisse choir de son bec à travers l'espace, la jeune Arménienne ne se mariera pas dans l'année qui vient.

Au contraire, le *choucas* va-t-il se poser sur le toit d'une maison pour manger le gâteau, en ce cas, s'il y a sous ce toit un jeune homme, il sera l'élu et donnera le bonheur à la jeune fille, qui bénit la destinée et le *choucas*.



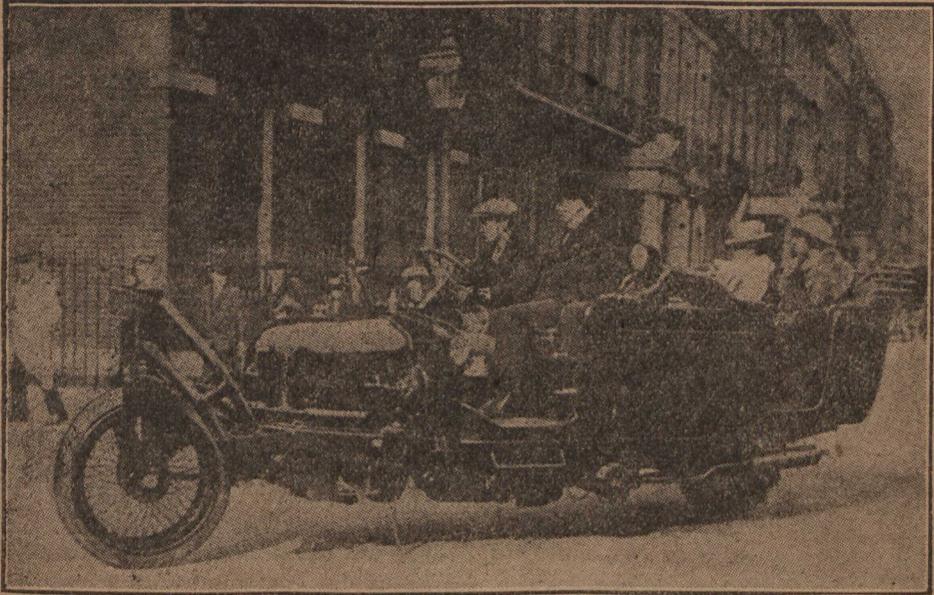
LE CORBEAU REVELATEUR

Ayant déposé sur le toit le gâteau qu'elle a confectionné de ses mains, la jeune fille se cache derrière une cheminée.

— o —

L'AUTOMOBILISME AUX ETATS-UNIS

Sur les 1,600,000 automobiles qui circulent aux Etats-Unis, pas une ne peut rouler, sans user quatre pneus, au moins, par an. Evaluation faite, on trouve que six c'est le maximum et addition faite c'est à peu près 9,600,000 de pneus. Les 600,000 nouvelles machines sorties de leur dépôt, en 1915, nécessitent 2,400,000 autres pneus, et comme total on arrive au chiffre de 12,000,000 de pneus qu'il faut en plus. En réalité leur nombre est beaucoup plus grand, car on laisse de côté un million de pneus qui sont réparés, retapés, etc. Quant aux taxi-auto de courses et autres véhicules de ce genre, on estime qu'il faut au moins vingt pneus par an. L'argent dépensé pour achat de pneus en 1914, aux Etats-Unis, monte à la somme de plus de \$200,000,000.



Dans une caisse aménagée derrière le siège du chauffeur, l'ingénieur a placé un disque pesant qui tourne à la vitesse de 1,000 tours à la minute et dont l'action suffit à assurer la stabilité du lourd véhicule sur ses deux roues.

UNE AUTOMOBILE A DEUX ROUES

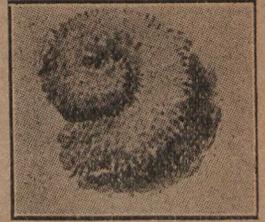
Si le lecteur veut bien se souvenir de ces toupies qui se vendent dans les bazars et qui tournent pour ainsi dire entre ciel et terre, sans autre appui qu'une tringle sur la pointe de laquelle repose l'extrémité de l'axe du disque épais qui tourne lui-même dans l'intérieur de cette toupie, il aura le principe de cette étonnante invention que M. Peter Schilowsky, un ingénieur russe, a appliqué à ce jouet gyroscopique, mais en l'entourant de perfectionnements.

Pour rendre l'équilibre plus constant et réagir contre la pression du vent, le disque est contrôlé par deux pendules assez pesants pour le ramener instantanément dans son plan de rotation normal.

Si l'un ou plusieurs des six passagers qui prennent place dans le véhicule se penchent ou modifient l'équilibre d'une façon quelconque, l'action de ces pendules intervient aussitôt, et tout rentre dans l'ordre.

L'ingénieur Schilowsky a appliqué le principe de cette invention, appelée à révolutionner l'industrie des transports, à la construction d'un train, dont un modèle de grandeur réduite a donné des résultats très satisfaisants.

LES PLANTES EXTRAORDINAIRES



Certaines plantes offrent une curieuse ressemblance avec un grand nombre d'objets connus. Les plus extraordinaires sont, à cet égard, les orchidées, qu'un botaniste n'a pas craint d'appeler les "singes du monde végétal".

Leurs fleurs reproduisent toutes sortes d'objets inanimés: ce sont des pantoufles mignonnes, des lampes fantastiques, des berceaux liliputiens, des corbeilles, des gobelets, des cassolettes, des girandolles et, pour représenter ces objets, toutes les matières sont également imitées, depuis la soie et le velours, jusqu'aux métaux et aux pierres fines.



Sans se restreindre à l'étude des orchidées, on peut trouver, dans d'autres spécimens du règne végétal, de nombreux exemples amusants.

La graine du pissenlit et de salsifis des prés est surmontée d'un petit parapluie; l'aristoloche-siphon a une fleur qui ressemble à une pipe allemande; les jeunes feuilles de fougères nous présentent une crose comparable à celle des évêques.

Vous avez probablement rencontré déjà dans vos promenades la graine des stellaires (fig. 1), que vous avez prise, au premier abord, pour une chenille enroulée. Ou encore, la graine du ricin (fig. 2), qui imite à merveille un petit insecte.

Coupez près du sol la tige d'une grande fougère en faisant avec votre couteau une section bien nette. Vous vous rendrez compte que ses vaisseaux ligneux dessinent une image qui offre l'aspect d'armoiries, exactement, de l'aigle double des armes d'Autriche (fig. 3). C'est pour cela que l'on a nommé cette fougère la *fougère aigle*.



Fig. 4

Nous avons tout à l'heure mentionné les orchidées. Efforçons-nous d'en trouver une qui répond au nom singulier d'*aceras homme pendu*. Elle est assez rare et se rencontre dans les prés secs et dans les bois.

Son nom bizarre lui vient de ce que sa tige florale ressemble à une potence à laquelle sont pendus des pantins (fig. 4), qui s'agitent au gré du vent. Ils ont une forme humaine comme ces bons hommes que vous découpez parfois dans une feuille de papier.

ANCIEN AQUEDUC

A QUERETARS

L'arche que représente notre gravure est une partie d'un ancien aqueduc du Mexique, qui amène l'eau des montagnes à Queretars.

Cet aqueduc fut construit en 1738, à la suite, dit-on, d'une sorte de défi entre deux riches citoyens de l'endroit. L'un d'eux aurait offert les fonds nécessaires pour amener l'eau des sources de la montagne à la ville, à condition que l'autre ferait couler en argent la statue d'un saint dont on ignore le nom. Le défi ayant été relevé, l'aqueduc fut construit.

Comme on le voit, il reste encore des traces imposantes de cet aqueduc, mais on ne sait ce qu'est devenue la statue.



Ancien aqueduc à Queretars.

LES ORAGES

C'est dans les Florides et au nord du Nouveau Mexique que les orages électriques sont les plus fréquents. Le bureau météorologique de Tampa, dans les Florides, a enregistré pour une période de dix ans, 944 orages électriques, soit à peu près 100 par an. Dans les autres stations, on en a enregistré plus de 800. Dans le Nouveau Mexique, Santa Fé vient ensuite avec 732 en dix ans. Les orages les moins fréquents sont constatés sur les côtes de l'océan Pacifique, surtout en Californie. La ville de San Francisco a enregistré le moins d'orages ; huit par an seulement.

FIN EN DOUCEUR

LES statistiques ont démontré que dans ces dernières années les cas de suicides ont augmenté dans une proportion considérable.

Les sociologues ont cherché à déterminer les causes de ce mépris de la vie, mais n'y sont guère parvenus : manque d'équilibre mental occasionné par le surmenage de la vie moderne, tares ataviques, alcoolisme... est-ce là qu'il faut chercher le mal ?

Ce qui est certain, c'est que rarement l'humanité fit aussi bon marché d'elle-même, même aux périodes où le stoïcisme de Zénon en fit une vertu ou que le pessimisme de Schopenhauer le mit à la mode.

Pourtant, il n'est pas toujours, quoi que puisse en penser le vulgaire, très facile de passer dans l'autre monde.

Pour venir en aide à ces aspirants d'un genre particulier, l'Américain Kingtow a fait une découverte dont il expose le grand mérite dans une circulaire adressée à ses futurs clients :

Après, dit-il, une peine incroyable et un labeur énorme, j'ai réussi à construire une machine supérieure à tout ce qui s'est fait jusqu'à présent dans cet ordre d'idées.

Ma machine se compose d'un élégant fauteuil à haut dossier et à larges bras où viennent aboutir des tubes de différents calibres.

Un mécanisme ingénieux fait que, à peine prend-on place dans mon fauteuil, les tubes se mettent à répandre les par-

fums les plus enivrants. Mais pendant que la personne assise dans le fauteuil entre, grâce à la vertu de ces parfums, dans un paradis de songes et de rêves, les rouages de la machine se mettent à fonctionner.

Huit petits bâtons, enfermés dans le dossier du fauteuil, frappent chacun un coup — huit coups en tout — dont deux portent sur le coeur, deux sur les reins, deux sur les intestins et deux sur le cerveau. De sorte que c'est pendant que la personne perdue dans les songes et les rêves se croit en pleine félicité, qu'elle est frappée à mort.

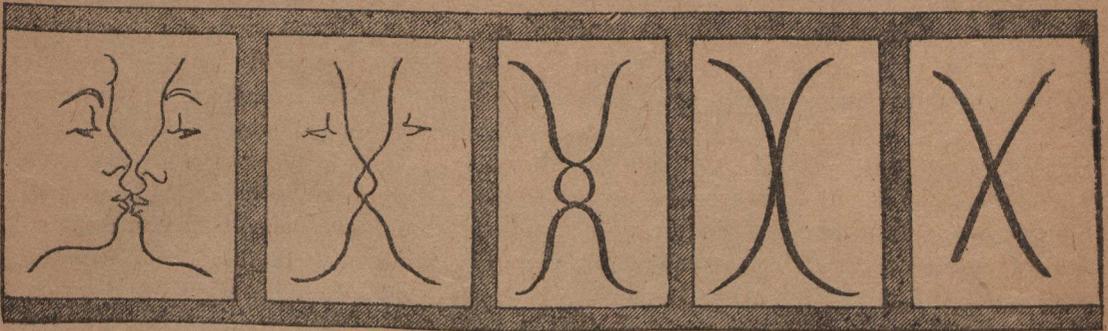
Et la circulaire si alléchante se termine ainsi :



Fauteuil pour mourir gaiement.

“Mesdames et messieurs, la longue tradition de labeur de ma maison garantit la solidité de mes produits. Je vous invite donc vivement à venir vous servir de mon fauteuil, dont le prix varie de 60 dollars pour le modèle simple, à 450 dollars pour le modèle de luxe.”

L'inventeur fera-t-il fortune ?



POURQUOI ON INDIQUE DES BAISERS PAR UNE CROIX

SIL est tout à fait impossible de dire quelle fut la première femme qui reçut un baiser, on pense néanmoins que le baiser est une coutume relativement récente.

La première fois que l'on entend parler de baiser, c'est par Erasme, le grand écolier du moyen âge, dont l'érudition balaya de l'Europe la grande ignorance. Il parle de baisers dans une lettre, écrite en latin du moyen âge, qui est de nos jours conservée parmi les trésors du musée de Leyden en Hollande. Cette lettre, si curieuse et si intéressante, est écrite d'une écriture si grossière, que, sans en lire la traduction, personne de nos jours ne pourrait en déchiffrer le contenu sentimental.

Cette lettre qui nous montre Erasme amoureux d'une jolie anglaise, contient les passages suivants :

Faust, si tu connaissais les avantages de la Bretagne, il est certain que tu te hâterais d'accourir dans nos parages au moyen d'ailes fixées à tes talons, et si cela t'était par hasard, tout à fait impossible, je suis certain que tu désirerais, au moins

ardemment, posséder un cœur comme celui de Dédale, ce héros de la mythologie, qui, enfermé avec son fils Icare, dans le labyrinthe, se fabriqua des ailes avec des plumes et de la cire pour s'échapper de sa prison. Je te dis cela parce qu'il y a ici des jeunes filles, aux figures d'anges, que tu préférerais à toutes les muses du monde.

En outre, il existe ici une coutume qui ne sera jamais trop recommandée.

Quelque soit l'endroit où tu puisses aller, chacun t'accueille avec un baiser ; si tu pars en voyage, l'on ne te laisse pas partir sans un baiser d'adieu ; quand tu reviens de ton voyage, c'est encore par un baiser que l'on te reçoit ; si tu rends une visite ou si tu en reçois une, cette visite commence par un baiser et quand l'on se sépare c'est encore un échange de baisers.

Si toi, Faust, tu avais goûté, une seule fois, à un de ces baisers, tu verrais comme ils sont doux et délicieux et sur mon honneur, tu désirerais finir tes jours ici, dans ce pays enchanteur.

Mais d'où est venue l'idée qu'ont au-

jourd'hui les amoureux de mettre au bas des lettres qu'ils échangent une ou plusieurs croix de St-André pour exprimer qu'ils entendent donner un ou plusieurs baisers.

C'est ce qu'on ne saurait dire d'une façon certaine, mais l'opinion la plus commune est que cette habitude est un symbole et rien ne pourrait mieux le démontrer que l'examen de la gravure ci-dessus.

En effet, si l'on examine deux personnes qui se donnent un baiser, on arrive très facilement à comprendre comment, par une série de transformations successives toutes naturelles, on est arrivé à considérer une croix comme un symbole exprimant un baiser.

Et voilà pourquoi, depuis longtemps, les enfants et les amoureux, le plus souvent sans en savoir la raison, mettent au bas de leurs lettres un nombre plus ou moins grand de croix, voulant indiquer par là, qu'ils entendent envoyer un nombre plus ou moins grand de baisers.

Ces gravures indiquent comment, par une heureuse suite de transformations, on a eu l'idée d'adopter la croix de St-André, X comme symbole du baiser.

—o—

LES RONGEURS DE TABAC

L'HOMME a parfois des ennemis même dans ce qu'il a de plus cher.

Prenons les grands fumeurs pour l'instant. Ces derniers ne se doutent guère en effet, qu'il se rencontre un ennemi jusque dans le tabac, dont ils brûlent et tirent ce-

pendant chaque jour de si agréables bouffées.

Une sorte d'escarbot tel que l'on en voit de nombreux dans la farine, se trouve également dans le tabac.

Ce glouton petit insecte non seulement s'attaque à la rhubarbe, au gingembre, poivre de Cayenne, riz ou figues, mais sa nourriture favorite semble être le tabac.

On lui donne le surnom "d'escarbot de la cigarette", c'est une erreur de l'appeler ainsi, car il est le rongeur de toute espèce de tabac, soit en feuilles, en paquet, tabac à chiquer ou à priser.

Sa présence est facilement découverte par les nombreux petits trous qui se trouvent en dessous de l'enveloppe recouvrant



le cigare et la cigarette ; encore faut-il se servir d'un microscope.

Ni la nicotine, pas plus que les autres soi-disant poisons contenus dans le tabac ne lui sont funestes ; la nature semble même l'avoir doué de la sorte pour y vivre sans en être incommodé.

Le meilleur moyen de se débarrasser de ces bêtes est une propreté extrême. Ni saletés ni déchets de tabac ne devraient être laissés dans les magasins de tabac et toutes les portes et fenêtres fermées par de petits grillages fins.

On emploie aussi des fumigations de carbone de bisulfure ou de gaz d'acide cyanhydrique.

—o—



Rhinodon gigantesque capturé près de la Floride. Il pesait 15 tonnes et un homme adulte pouvait se tenir debout dans son estomac.

UN MONSTRE MARIN

LE RHINODON TYPICUS

TOUS les ans, la belle saison ramène régulièrement la trouvaille de quelques-uns de ces êtres de forte stature qui peuplent les grandes profondeurs des mers et dont la capture fait toujours sensation. C'est ainsi que le capitaine Ch. Thompson de Miami a réussi à s'emparer d'un de ces monstres qui était venu s'égarer au large de la Floride.

Il s'agit d'un habitant de l'Océan Pacifique vivant à plus de cinq cents verges de profondeur, le rhinodon (rhinodon typicus) qui atteint parfois 16 à 22 verges. C'est un requin de la famille des rhinodontidés, assez peu connue, car on n'en a pu étudier jusqu'ici que de rares spécimens. Les dimensions de celui dont nous parlons ici, tout en étant moins excessives, méritent cependant d'être signalées.

Long de 13 mètres 70 centimètres (14

verges, 2 pieds, 2 pouces), il pesait 15 tonnes au moment de sa prise et un homme adulte pouvait se tenir debout dans son estomac.

Sa circonférence la plus grande est de plus de 7 mètres (près de 29 pieds). Le foie, à lui seul, pesait 750 kilogs (1655 livres) !

La bouche de cette bête fantastique est large de près d'un mètre (1 verge, 3 pouces et quart) et profonde de 1 mètre 10 centimètres (1 verge, 7 pouces et quart).

Ses mâchoires sont armées de plusieurs milliers de dents aiguës et tranchantes. Sa queue, qui rappelle celle d'un aéroplane, mesure trois mètres (3 verges, 10 pouces) d'une extrémité à l'autre, tandis que sa nageoire dorsale est longue de 1 m, 50 (1 verges, 1 pied, 11 pouces) et large de 90 centimètres (35 pouces et demi). Enfin,

sa peau dépourvue d'écaillés à une épaisseur de près de huit centimètres (3 pouces, 1 ligne).

Détail curieux : En explorant la carcasse du rhinodon, on y trouva un poisson de 750 kilogrammes (1655 livres)

qu'il avait avalé et à moitié digéré ; en outre, son estomac contenait un poulpe gigantesque et plusieurs centaines de livres de coraux et d'autres matières solides d'un poids total d'environ une tonne et demie.

LE PORT DES BOUCLES-D'OREILLES

TANDIS que chez nous, la gente féminine porte avec tant de soin et d'élégance, les boucles-d'oreilles en guise de parade et d'ornement, il n'en est pas de même dans d'autres pays.

Dans l'Inde, pays de très curieuses coutumes, le port des boucles-d'oreilles existe aussi.

La figure ci-contre, nous représente une



Femme de Gari

femme de Gari, province de l'Est du Bengale.

Ce n'est plus comme simple parade qu'elle porte ces boucles ou plutôt ces anneaux de cuivre, mais autant d'anneaux

que l'on peut compter, autant de fois elle fut veuve, et de plus, tous les ans, elle en ajoutait un autre.

Rien d'étonnant dans ce nombre formidable d'anneaux quand on pense que la jeune fille là-bas se marie à l'âge de 5 ou 6 ans et qu'elle se voit parfois déjà veuve l'année suivante ou du moins celle qui vient après.

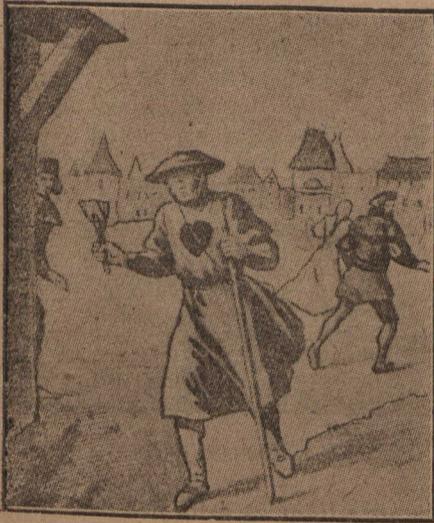
L'énorme poids de ces boucles lui fait allonger les oreilles d'une façon considérable ; on dirait plutôt alors, un troussseau de clefs. Aussi, rien de surprenant qu'avec ce poids continu, ces veuves ne peuvent oublier si vite leurs nombreux maris.

Le plus gros bloc d'or qui ait été découvert, l'a été le 10 mai 1872, par deux mineurs nommés Byer et Haltam à Hill End, Nouvelle Galle du Sud en Angleterre. Ce bloc pesait 640 livres et fut vendu \$140,000. Les mineurs vivaient depuis quelque temps de nourriture qu'ils mendiaient auprès d'autres mineurs lorsqu'ils firent cette découverte qui les mit instantanément en possession d'une grosse fortune.

UN MAL TERRIBLE

Nous rencontrons continuellement dans l'histoire des allusions à une terrible maladie, la lèpre, qui causa de grands ravages dans les anciens temps.

Il existe encore des lépreux sur toute la surface du globe. Aux Indes, notamment, c'est par milliers qu'on les compte. Mais ailleurs, l'hygiène moderne et les progrès de la médecine ont considérablement réduit le nombre des malades.



Un lépreux au moyen âge.

Il faut aussi tenir compte du fait qu'autrefois on ne savait pas, comme aujourd'hui, diagnostiquer une maladie avec précision et que bien des affections de la peau étaient à tort attribuées à la lèpre.

De la sorte, beaucoup de personnes, nullement lépreuses, connurent le triste sort des véritables lépreux qui, par mesure de précaution se voyaient tenus à l'écart du reste de l'humanité.

Les lépreux étaient, au moyen âge, ha-

billés d'un costume spécial, une sorte de robe de laine brune, portant sur la poitrine un large coeur taillé dans un morceau d'étoffe écarlate.

Ils tenaient à la main une cliquette qu'ils agitaient et dont le bruit faisait sauver les gens.

Beaucoup de lépreux n'avaient point de domicile et erraient à travers le pays, mal accueillis partout, n'osant entrer dans les villes qu'avec la nuit. D'autres étaient confinés dans des villages de lépreux dont ils n'avaient pas le droit de sortir et où personne n'entrait.

Ce fut à l'époque des croisades que la lèpre se propagea en Europe. Les mesures sévères dont nous avons parlé eurent assez d'efficacité et le nombre des malades diminua.

De nos jours, avec les rapports constants qu'on entretient avec les pays lointains de l'Orient, la lèpre tend à reprendre sa marche envahissante et l'on a dû créer, çà et là, des léproseries où le mal est traité.

C'est seulement au XIX^e siècle qu'on a connu la nature réelle de la lèpre et qu'on a découvert le microbe qui la produit. Ce microbe désigné sous le nom de bacille d'Hansen, est employé dans la préparation d'un virus antitoxique dont on injecte les malades d'après le même principe que le virus antirabique contre la rage ou le virus contre la piqûre des serpents venimeux.

Les résultats sont très satisfaisants. Ainsi, aux Philippines, les Américains ont réduit de 90 pour 100 le nombre des lépreux.

AVEC QUOI SONT FAITS LES EDREDONS

Nous apprécions tous, pendant la rigueur des nuits d'hiver, la douce chaleur d'un édredon. Savons-nous tous l'histoire de l'édredon ?

Son nom est formé du mot suédois "eider", qui désigne un oiseau, et du mot "dun", qui signifie duvet. L'"eiderdun" ou édredon, c'est donc le duvet d'un oiseau.

La grosseur des eiders approche de celle de l'oie. Leur couleur est blanchâtre, mais le dessus de leur tête, leur ventre et leur queue sont noirs. Ils abondent surtout en Islande, en Laponie, au Groënland et au Spitzberg.

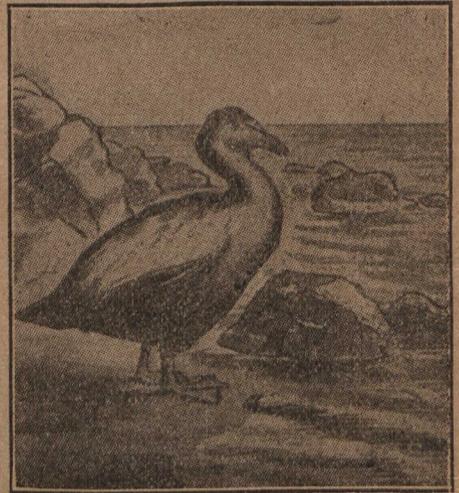
Ils nichent au milieu des rochers baignés par la mer et, dans certaines contrées, c'est une propriété qui se garde soigneusement et qui se transmet par héritage, que celle d'un point de la mer où ces oiseaux viennent d'habitude s'établir à l'époque de la ponte, car c'est là qu'on récolte l'édredon.

En effet, la femelle de l'eider garnit son nid d'édredon et, après qu'on lui a volé cette précieuse dépouille, indispensable à maintenir une douce chaleur autour des oeufs, elle arrache de son ventre une nouvelle provisions de duvet.

Ce vol que l'on commet à l'égard des eiders leur est très préjudiciable. Songez qu'il faut piller douze nids pour faire une livre d'édredon. Il est rare qu'au cours de l'opération on ne brise pas quelques oeufs et, d'autre part, certains chasseurs tuent les eiders pour les plumer. Toutes ces circonstances ont considérablement

diminué le nombres des eiders.

C'est pour prévenir leur extinction totale qu'en Suède, en Norvège et en Islande, des lois très sévères réglementent aujourd'hui l'exploitation de l'édredon.



Canard eider

On entretient çà et là des "eiderholms" où les eiders viennent nicher librement, où on les soigne intelligemment, sans les effrayer, sans briser leurs oeufs, et où l'on ne prend le duvet que lorsque les petits sont éclos.

—o—

En Chine une fille n'est jamais fréquentée avant son mariage par son futur mari. Les parents traitent pour lui l'achat de la fille qu'ils lui destinent, ils paient le prix convenu et elle devient alors une esclave soumise et dévouée.



PAR L'AMOUR

Par PAUL BERTNAY

L'audience touchait à sa fin.

François de Reversay rassembla dans sa serviette les pièces du dossier où il venait de donner ses conclusions et, saluant M. le Premier d'une inclination de tête qui s'étendit à tous les conseillers encore sur leurs sièges, il gagna rapidement le parquet.

A peine entré dans le cabinet qu'il occupait de compte à demi avec le substitut de la Chambre correctionnelle, il jeta sa serviette sur son bureau et, en grande hâte, se dévêtit de sa robe rouge et de son rabat.

— Comme vous êtes pressé, Reversay, dit en riant son collègue qui, ce jour-là, n'avait pas d'audience et qui paperassait en fumant une cigarette.

— Eh ? oui, mon cher, on m'attend... et justement l'avocat n'en finissait pas. Ce Maynardon est d'une abondance...

— Et vous préférez aller plaider vous-même "pro domo", chez M. de Lanceroy, par devant Mlle sa fille...

— En audience privée, oui, blagueur.

— Et puis... Comme votre procès est déjà gagné...

— Ah ! mon pauvre ami, peut-on jamais savoir !

Et le substitut de la chambre correctionnelle, toujours en riant, se mit à fredonner d'une voix déplorablement fausse "la donna e mobile..." pendant que François de Reversay, sa jaquette maintenant rajustée, rectifiait soigneusement devant la glace de la cheminée le moeud de sa cravate.

Ils furent interrompus par l'huissier du parquet qui leur servait un peu de secrétaire et beaucoup de factotum.

— Une dépêche pour Monsieur de Reversay.

— Tiens... pas jaune ?... bleue... c'est personnel alors...

Et il déchira la bande pointillée.

— Ah ! mon Dieu... murmura-t-il en devenant très pâle.

— Quoi donc ? une mauvaise nouvelle ?

— Un grand malheur, mon ami, répondit-il d'une voix altérée, et il lut tout haut :

"Mademoiselle de la Croix d'Arbel, morte cette nuit... Attendons impatiemment M. de Reversay au château."

— Croyez bien, mon cher ami, à toute la part que je prends...

— Merci... merci... Ah! c'est un coup, j'en reste assommé, voyez-vous.

— Elle était malade ?

— Mais non... Il y a trois jours j'étais au château... à Biviers... elle se portait très bien... c'est une catastrophe foudroyante...

Et il répétait :

— Foudroyante... Foudroyante...

— Alors, vous partez ?...

— Ah ! tout de suite.

— Dame, c'est vous le maître à présent et c'est à présent qu'il y a besoin, là-bas, de l'œil du maître.

— Le maître... murmura François de Reversay.

Et comme si ce mot ramenait en son esprit la notion des choses :

— Durand, fit-il à l'hussier qui était toujours là, allez me chercher une voiture.

— Il faut l'amener ici, Monsieur ?

— Non, chez moi, allez vite.

Le bonhomme était déjà parti.

— Moi... je vais faire un bout de valise... Sais-je seulement quand je pourrai revenir !... Vous m'excuserez, m'est-ce pas mon cher ami, auprès du P. G.

— Ne vous préoccupez donc pas de cela.

— Et puis, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même, il faut bien que je prévienne.

Il s'assit à son bureau et écrivit en toute hâte :

“Cher Monsieur,

“Je reçois une douloureuse nouvelle. Ma pauvre chère cousine, Mademoiselle de la Croix d'Arbel, vient de mourir. Je pars immédiatement pour le château de Biviers. Mais mon profond chagrin ne peut cependant me faire oublier que je laisse ici le plus cher espoir de ma vie. Vous qui savez l'immense bonté avec laquelle ma pau-

vre cousine m'a traité par avance, vous savez aussi quels sont les sentiments qui se mêlent à ma douleur et à ma reconnaissance. Dans quelques jours, j'aurai l'honneur de vous voir et je vous prie ardemment d'être dès à présent mon interprète auprès de Mademoiselle Lucie, pour lui dire toute la sincérité et, permettez-moi d'ajouter toute la tendresse de mon inaltérable affection.”

Il cacheta, écrivit sur l'enveloppe :

“Monsieur le baron de Lanceroy.

“E. V.”

— Voulez-vous, mon cher ami, quand Durand reviendra, lui faire porter...

— Mais, comment donc ?... Dès qu'il sera de retour... Vous pouvez y compter.

— Alors, fit François de Reversay en tendant une main à son collègue pendant que de l'autre il prenait son chapeau... Ah ! s'écria-t-il... un crêpe... Il faut que j'aie faire mettre un crêpe... Au revoir, mon cher ami, au revoir...

Son collègue lui serra silencieusement la main... et quand il fut parti :

— Veinard, murmura-t-il... qui hérite de cent mille livres de rente et qui va envoyer promener la magistrature en cinq secs...

— Enfin, ajouta-t-il philosophiquement, du moins il a eu le bon goût de ne pas pleurnicher d'un oeil pendant qu'il riait de l'autre.

Biviers est un village aux environs de Grenoble, un village collé au flanc de ce massif contrefort des Alpes, le Saint-Eynard, qui plane sur la prestigieuse vallée du Graisivaudan.

De Grenoble, il faut un peu plus d'une

heure pour y atteindre... une heure qui passe vite, laissant aux touristes émerveillés un inoubliable souvenir.

Cette vallée qui semble peu à peu devenir plus profonde à mesure que la route s'élève, cette vallée d'émeraude où l'Isère serpente comme un ruban d'étain en fusion... à l'horizon, ces grandes Alpes qui entassent leur formidable cirque d'abord verdoyant, puis, plus haut, assombri par la tâche obscure des forêts de sapins, puis enfin, plus haut encore, enseveli dans la blancheur des glaciers... oui, cela est beau, d'une incomparable beauté.

Mais à cela, François de Reversay n'y songeait guère. Cela, il ne le voyait seulement pas.

Le roulement de cette voiture, le rythme monotone des grelots de l'attelage, la détente de ses nerfs après la violence de leur tressaillement, tout l'emportait bien loin : au pays des souvenirs, au pays des rêves réalisés...

Quelle aventure que la sienne !

Petit substitut à la cour de Grenoble, presque pauvre, entré, sous un régime qu'il n'aimait pas, dans une carrière où, de jour en jour, ceux de sa caste et de son opinion se sentaient de plus en plus dépayés ; entré là parce que son père et son grand-père s'y étaient succédé avant lui, il ne songeait pas plus à l'héritage de sa vieille cousine de la Croix d'Arbel qu'il ne s'imaginait trouver un gros lot dans une de ces rares obligations que lui avait laissées son défunt père, le président de Reversay.

Elle réservait sa fortune à une nièce, cette Mademoiselle Hortense de la Croix d'Arbel, à une nièce qu'elle aimait comme un enfant, elle qui était restée fille parce que, contrefaite et souffreteuse, elle n'avait pas voulu être épousée pour son argent.

Cette nièce, Madeleine était donc l'héritière de droit et de coeur de la vieille demoiselle. Dans ce château de Biviers, elle passait la moitié de sa vie, heureuse, pendant de longs mois, de quitter Toulon où elle s'ennuyait fort chez son père le commandant de la Croix d'Arbel, un marin peu sociable, toujours à la veille de quelque soudain embarquement qui la laissait seule dans cette villa où les journées passaient si longues, si tristes, quand le mistral soufflait à travers les pins de la terrasse qui domine la mer gémissante.

Mais voilà qu'un jour, le commandant était mort. Madeleine avait dû passer plusieurs mois à Toulon pour régler les interminables détails d'une succession assez embrouillée. Les mois s'étaient prolongés.

Aux lettres inquiètes, pressantes, éplorées de sa vieille tante, elle répondait vaguement : *Bientôt...*

Et quand, enfin, elle arrivait à Biviers, c'était pour annoncer à Mlle de la Croix d'Arbel qu'elle avait choisi un mari.

Choisi !... sans consulter sa tante ! sans lui demander son assentiment !... sans même la prévenir !...

Et quel mari !...

Un monsieur Pierre Béraud... armateur... qui gagnait beaucoup d'argent dans son commerce...

Ah ! c'est ce détail-là qui importait peu à la vieille fille.

Mais le crève-coeur de voir sa nièce, une la Croix d'Arbel, épouser un Béraud, un homme sans naissance, un commerçant, un marchand... presque un boutiquier... Ah ! c'est cette mésalliance qui l'avait indignée... qui l'avait révoltée.

Elle gardait toutes les susceptibilités comme toutes les traditions de sa caste, elle croyait volontiers au sang bleu qui coulait dans ses veines : la résolution de Madeleine lui sembla une impiété en mê-

me temps qu'une trahison et sa réponse fut implacable :

— Choisis entre Monsieur Béraud et moi.

— Il a ma parole, ma tante...

— Alors tu comprendras qu'entre Mme Béraud et Mlle de la Croix d'Arbel, n'y ait plus de relations. Je n'ai jamais fréquenté dans le commerce et ce n'est pas à mon âge que je commencerai.

C'était la rupture.

Rien d'ailleurs n'en avait transpiré. Les absences de Madeleine étaient fréquentes. On ne s'étonnait pas plus de celle-là que des autres. C'est son mariage qui avait surpris, — son mariage dont Mlle de la Croix d'Arbel ne soufflait mot, auquel elle n'avait pas assisté... Et seulement, alors, on s'était mis à chuchoter... lorsqu'un matin, François de Reversay reçut ce billet laconique :

“Mon cher cousin, venez donc déjeuner à Biviers. J'ai à causer avec vous.”

Il y était allé, très intrigué, car jusqu'à présent, son attitude avec sa vieille parente avait été plutôt cérémonieuse.

Le grand train de Mlle de la Croix d'Arbel lui inspirait, avec sa médiocrité, des comparaisons peu agréables. Il ne les provoquait donc pas volontiers et ses relations avec la châtelaine de Biviers se bornaient aux visites qu'il lui rendait après quelques invitations de la vieille fille qui aimait à recevoir et qui voyait en son jeune parent un agréable danseur pour ses sauteries.

Quand il était arrivé :

— Ah ! vous voilà François, je vous attendais impatiemment.

— Aussitôt votre mot reçu, je me suis hâté, ma cousine...

— Et je vous en sais gré. J'y vois assez

mal, mais avec mon lorgnon, j'y vois clair quand même. Il m'a paru que vous étiez assez empressé auprès de Mademoiselle de Lanceroy.

— Ma cousine...

— Pourquoi protester ? Vous avez le goût bon. Elle est très bien, cette petite.

— Mais elle n'est pas pour moi.

— Parce que ?

— Parce qu'elle est riche...

— ...Et que vous n'avez pas grand'chose !

— Hélas !

— Mais si vous arriviez avec une fortune... je ne dis pas égale, je dis de beaucoup supérieure à celle de Monsieur de Lanceroy...

— Pourquoi bâtir des châteaux en Espagne ? Je gagne cinq mille francs comme substitut. J'y ajoute trois mille francs de rente que m'a laissés mon père. Dans dix ou quinze ans, mon traitement ira à huit ou dix mille francs si je parviens à devenir, moi aussi, un vieux bonhomme fourré d'hermine. Voilà le château qui a, sur l'autre, l'avantage de la réalité.

— Non. Dans dix ou quinze ans, je ne serai plus de ce monde, et vous, François, vous aurez ma fortune. Elle est belle. Voilà le château, non pas en Espagne, mais en Dauphiné.

— Ma cousine... c'est un jeu... il est cruel...

— C'est si peu un jeu mon cher cousin, que voici mon testament. Il restera entre vos mains.

Et, c'est ainsi que, du jour au lendemain, François de Reversay était devenu l'héritier universel de Mlle Hortense de la Croix d'Arbel dont il n'espérait pas même un legs d'amical souvenir.

C'est ainsi qu'il avait, sans crainte main-

tenant, essayé de plaire à la jeune fille dont il était épris...

Oui, sa vieille cousine y voyait clair derrière son lorgnon, — épris très fort.

C'est ainsi qu'il avait un jour fait sa demande au baron de Lanceroy qui, homme positif et pratique, lui répondait aussitôt :

— Je donne deux cent mille francs à Lucie et je lui en laisserai autant après moi. Vous, qu'apportez-vous ?

— Ma situation d'abord, ma petite fortune...

— Et avec ça ?

Ce testament.

M. de Lanceroy l'avait lu.

— Oh ! oh !...

Et, en souriant :

— Je sais bien... Ce n'est pas aussi sûr que si vous étiez en possession de l'héritage... Mais enfin, qui ne risque rien n'a rien, n'est-ce pas ?... On pourra donc voir... Et si vous ne déplaitez pas à ma fille...

— Avec votre assentiment, je m'efforcerai de ne pas lui déplaire.

— Eh bien ! mon cher Monsieur de Reversay, efforcez-vous... et nous recauserons de cela.

Et voilà qu'au moment où tout se préparait déjà pour le mariage, au moment où il était presque officiel, cet événement, ce malheur arrivait brusquement... comme pour le rendre encore plus irrévocable.

Maintenant ce n'étaient plus de magnifiques espérances que François de Reversay apportait à Mlle de Lanceroy, mais une énorme fortune réalisée.

Oui, elle était à lui cette fortune qui allait si profondément changer sa vie.

La magistrature... plus question de cela. François de Reversay n'était ni un laborieux ni un ambitieux. Il avait endossé la robe rouge comme un uniforme obligé,

presque une livrée de servitude qui lui assurait une carrière modeste et considérée. Mais comme il avait déjà hâte de s'en dépouiller !

Depuis que la résolution de sa vieille cousine avait marqué un brusque tournant de sa vie, il s'était découvert et bien vite, les instincts, les goûts, les appétits d'un homme de luxe et de plaisir.

Voilà déjà des mois que, tous les jours il faisait et refaisait avec sa fiancée cet affolant programme d'avenir : Démission immédiate... Paris l'hiver, Biviers l'été...

Et ce qu'ils ne prévoyaient que pour plus tard... pour une époque peut-être encore lointaine, cela survenait avec une brusquerie foudroyante à la veille de leur mariage...

— Ah ! chère cousine Hortense !...

Et il répétait encore ce remerciement attendri où se mêlait à un peu de regret beaucoup de joie, lorsque la voiture s'arrêta devant la grille du château de Biviers.

Une opulente construction élevée au dix-septième siècle sur les bastions du vieux manoir tombant de vétusté.

Le nid d'aigle — la forteresse barrant la route et la rivière — était devenu une luxueuse résidence d'été : des bastions on avait fait des parterres — et le parc s'étendait maintenant en pentes harmonieuses jusqu'au bord de la route qui longe la vallée profonde où serpente l'Isère entre une double ligne d'aulnes et de peupliers.

Le concierge avait déjà ouvert la grille :

— Ah ! Monsieur de Reversay... Quel malheur !... Quel malheur !...

— Oui... un grand malheur, Antoine... mais dites-moi vite... comment est-il arrivé ?

— C'est une attaque, Monsieur... une attaque foudroyante... Notre pauvre demoiselle ne s'est pas vue mourir...

Et comme en échangeant ces quelques mots ils étaient arrivés devant le perron :

— Voilà Julie qui sait mieux que moi, Monsieur de Reversay...

Et le bonhomme ajouta, n'oubliant pas qu'il parlait à l'héritier, au futur maître :

— Moi... je suis toujours dans ma loge... un peu loin du château.

Mais aussitôt, Julie s'essuyant les yeux :

— Figurez-vous, Monsieur... c'était dix heures... Mademoiselle allait se mettre au lit... Je venais seulement de sortir de sa chambre... J'ai entendu un bruit sourd... comme une chute... j'ai couru... Ah ! Monsieur... C'était déjà fini...

— Elle ne s'était plainte d'aucun malaise ?

— Non, Monsieur.

— Il ne s'était rien passé d'extraordinaire ?

La femme de chambre hésita :

— A moins que ce soit la visite qu'elle avait reçue...

— Quelle visite ?

— Celle de Mademois... Je veux dire de Madame Béraud...

— Ma cousine Madeleine était venue !

— Avec son enfant. Elle avait passé au moins deux heures avec Mademoiselle dans le petit salon.

Et elle ajouta d'un air de mystère :

— Je crois qu'elles ont eu une discussion un peu vive... On entendait la voix de Mademoiselle... comme lorsqu'elle était fâchée.

— Et... elle est repartie...

— Tout de suite après, oui, Monsieur. Sa voiture l'attendait. Et quand elle est sortie, on voyait bien qu'elle avait pleuré.

Ses yeux étaient gonflés... Mademoiselle aussi avait les yeux rouges et le soir à dîner, elle n'a rien mangé.

Cette fille eut alors, comme Antoine, le regard soumois de ceux qui cherchent à plaire au nouveau maître

— C'est peut-être cette visite-là qui a donné un coup à Mademoiselle...

François de Reversay ne lui répondit pas. Mais, à part soi, il se disait :

— Oui... C'est cette étrange... cette audacieuse démarche. Il y aura eu une explication... violente, des récriminations... des reproches... des insolences peut-être...

Et il se contenta de demander :

— Elle est... dans sa chambre ?

— Oui, Monsieur... Oh ! on a tout fait pour le mieux en attendant l'arrivée de Monsieur.

Il monta.

En effet, dans cette grande chambre, au premier étage, c'était déjà l'appareil du suprême départ.

Le corps de Mlle de la Croix d'Arbel reposait sur le lit de parade où il apparaissait amaigri et comme rapetissé par la mort.

La bouche, un peu rentrée, gardait un sourire figé, le nez aux ailes pincées prenaient déjà des teintes cireuses... moins encore, cependant, que les pauvres mains liées par un chapelet béni.

Autour de la morte mouraient des fleurs coupées à la hâte et par brassées dans le parterre... Au chevet du lit, sur deux guéridons drapés, des candélabres allumés allongeaient leurs flammes rougeâtres dans la demi-obscurité de la vaste chambre aux volets clos et aux tentures baissées... Déjà, là, priaient des prêtres... et c'était encombré de femmes agenouillées.

François de Reversay eut un long et silencieux regard pour ce passé qui demain ne serait plus qu'un souvenir.

— Pauvre... pauvre chère cousine, murmura-t-il, profondément impressionné... sincèrement ému...

Mais il fallait, et sans retard, s'occuper des innombrables... des odieuses besognes de la mort. Cela dura toute la journée.

Enfin, tout était fait maintenant. La soirée s'avancait. On lui avait préparé sa chambre ; il ne se décidait pas à y monter.

Il s'attardait dans ce petit salon qui était la pièce où se tenait plus volontiers la défunte... où elle avait ses habitudes, ses meubles familiers... où elle vivait encore par tout ce qui semblait avoir gardé son empreinte...

Et lui, assis devant ce bureau à cylindre, ce bureau Empire à galerie de cuivre qui, de temps immémorial, avait été celui de Mlle de la Croix d'Arbel... il se perdait à présent dans sa rêverie lassée.

Quelle bizarre mort... après quelle bizarre aventure !...

Qu'était-elle allée faire à Biviers cette Madeleine qui, depuis son mariage, avait rompu toutes relations avec sa famille.

Qu'avait-elle dit ?.. pourquoi ce petit enfant !...

Et machinalement, il rangeait, en monologuant, les papiers épars sur le bureau... les papiers où il venait, pendant de longues heures, d'écrire tant de listes, tant de notes... tant de lettres...

Il les avait mis à peu près en ordre. Pour les maintenir, il prit, en guise de presse-papier, un buvard qui était là, sur un tablette, à portée de sa main... celui de la pauvre morte sans doute...

Sous la couverture de maroquin gau-

fré, une feuille écrite avait failli s'échapper en glissant...

Il ouvrit le buvard... pour y repousser cette page couverte d'une grosse écriture qu'il connaissait bien.

Et voilà qu'il avait eu le temps de lire: "Ceci est mon testament..."

— Ah ! mon Dieu... murmura-t-il.

Et puis la pensée lui venait aussitôt :

— C'est un double... un double qu'elle a conservé...

Mais mal rassuré, il avait poursuivi sa lecture...

— Ce n'est pas le même !...

Et fiévreusement, il lisait à présent :

"Je ne serais pas une bonne chrétienne si je ne pardonnais pas les actions qui m'ont été des offenses, et surtout si je les faisais expier à un innocent.

"Ma nièce Madeleine s'est mal conduite vis-à-vis de moi. Mais elle est ma plus proche parente. Elle est seule à représenter les la Croix d'Arbel, et la fortune que j'ai reçue de mon grand-père doit en équité lui appartenir après moi.

"Je me résous donc à revenir sur ce que j'avais décidé, et à remplacer par un legs important l'héritage que j'avais eu tort de faire espérer à un parent plus éloigné auquel je demande pardon de mon imprudence d'hier et de ma décision d'aujourd'hui.

"J'attribue, en conséquence à mon cousin François de Reversay, un legs de trois cent mille francs qui suffira à lui permettre d'épouser la jeune fille qu'il aime, attendu que ce legs, ajouté à sa fortune personnelle, le fait aussi riche que sa fiancée ; et je restitue à ma nièce Madeleine de la Croix d'Arbel tout le reste de ma fortune avec l'obligation pour elle de servir, à leurs destinataires, les diverses libéralités qui suivent..."

Puis... l'énumération de tous ces dons de minime importance... puis une date... puis une signature...

Et François de Reversay bégaya, presque inconscient :

— Signé... daté d'hier... écrit de sa main... il est valable... il annule l'autre...

On entendait un pas dans le couloir.

D'un mouvement instinctif, François de Reversay referma, sur la feuille de papier, la couverture du buvard...

C'est la femme de chambre de Mlle de la Croix d'Arbel, c'est Julie qui venait de-
mander.

— Monsieur n'a besoin de rien ?

— De rien, merci...

— Monsieur sait l'heure... bientôt minuit... Monsieur doit être bien fatigué... Monsieur aura encore tant à faire demain.

— C'est bien... c'est bien... répéta-t-il avec une irritation soudaine, laissez-moi... je veux être seul.

D'ailleurs, il venait de se lever, et, d'un geste impatient, il avait fermé la porte à clef.

Maintenant, il ne craignait pas plus les curieux que les indiscrets.

Et il était retombé. Ah ! vraiment foudroyé, cette fois, sur ce fauteuil, devant ce bureau où il se retrouvait, non pas tout à fait pauvre comme la veille, mais condamné de nouveau à une vie qui serait encore la médiocrité, lorsque, tout à l'heure, il s'était cru possesseur d'une fortune immense...

Quelle chute ! quelle féroce déception !

Plus rien n'existait de ce qu'il avait tenu... oui, tenu dans la main...

Plus rien n'était possible de ce qu'il croyait déjà réalisé.

Cette magistrature, qu'il abhorrait maintenant, où personne n'avait plus ses idées, ses goûts... où il était obligé cha-

que jour, à des prodiges de diplomatie pour esquiver des besognes, politiques ou autres, que ne lui pardonneraient pas ceux de son monde et de son opinion, cette magistrature, il fallait y rester... parce que les cinq mille francs de son traitement comptaient toujours, et pour beaucoup, dans son budget réduit maintenant à une vingtaine de mille livres de rentes, tout au plus.

Et alors... quel personnage allait-il jouer devant M. de Lanceroy quand il lui dirait : je vous ai annoncé une fortune considérable... énorme... mais je ne vous apporte qu'une dot honorable... et voilà tout.

Était-il seulement assuré que M. de Lanceroy si positif, si âpre en ces questions d'intérêt, ne trouverait pas là un prétexte pour reprendre sa parole !

Et tout ce qu'il avait projeté avec Lucie... cette vie mondaine, libre, qu'il aimait... et qu'elle aimait aussi, par avance...

Ce morceau de papier, là, venait de tout mettre à néant.

Un morceau de papier !...

Il avait rouvert le buvard :

Un chiffon de papier... écrit hier... à la hâte... dans une crise d'énervement... après une visite où on avait fait du drame... de la comédie... où on avait pleurniché surtout...

Ah ! elle était habile, cette Madeleine ! Elle s'était montrée aussi bonne commerçante que son mari, que ce Béraud qu'il n'avait jamais vu, naturellement, pas plus qu'il n'avait revu sa cousine après ce qu'ils appelaient tous, dans la famille, sa mésalliance.

Oui, de bons commerçants tous les deux, puisqu'il était en passe, lui, à ce qu'on prétendait, de devenir un des plus riches armateurs de Toulon.

Et cette pensée l'amenait à cette autre :

— Des gens qui seront insolemment riches eux-mêmes... et qui viennent me prendre ce que je n'avais pas sollicité, mais qu'on m'avait offert spontanément.

... Il ne fallait pas me l'offrir, alors... Il ne fallait pas venir me chercher... me mettre dans l'esprit des idées, des espoirs, des désirs que je n'avais pas... que j'ai maintenant...

... Est-ce que j'y songeais, moi, à ce testament que ma cousine m'a remis un jour... que j'ai chez moi... et qui ne me sert plus à rien... à rien... à rien...

Et la pensée mauvaise commençait à naître :

— Pourquoi ne sert-il plus à rien ?... Parce qu'il y a celui-ci. Mais... celui-ci... s'il n'y était pas...

Il fut secoué d'un grand frisson.

La nuit était silencieuse. Aucun bruit dans le château où, là-haut, autour du lit de la morte, des prêtres et des religieux se priaient...

Dans le parc, une de ces chouettes qu'on appelle à la campagne des dames blanches, hululait doucement...

Et tout à coup dans ce grand silence, une des bûches du feu qu'on avait allumé, car les soirées étaient fraîches, roula sur les cendres un grésil d'étincelles...

Le feu... le feu tout allumé... le foyer où tout disparaîtrait...

Il se leva...

Les rideaux des fenêtres avaient été baissés. A la porte, la clef obstruant le trou de la serrure garantissait contre tout espionnage...

Il eut un ballancement d'hésitation... dans le regard, une angoisse...

Mais la pensée mauvaise l'entraîna vers ce bureau qui le fascinait...

Il rouvrit le buvard. La feuille de papier couverte de la grosse écriture de

Mlle de la Croix d'Arbel tremblait maintenant dans sa main.

Et puis... sur le tapis qui les étouffait, il y eut quelques pas rapides... une lueur soudaine du feu, qui sembla pendant quelques secondes se ranimer... le bruit léger des pincettes qui tisonnent dans les cendres... qui ensevelissent les dernières traces d'un méfait... d'un méfait que la loi qualifie crime...

Et pâle, la sueur aux tempes, François de Reversay murmura :

— C'est fait...

Dans le parc, la dame blanche hululait toujours et dans la grande chambre, au premier, la morte sur son lit de parade n'avait pas tressailli.



Vingt ans après : vingt-deux ans, pour mieux dire.

Nous sommes toujours au château de Biviers, dans ce petit salon, autrefois le home préféré de Mlle de la Croix d'Arbel, de la cousine Hortense.

Pauvre cousine Hortense !... on n'y pense guère à présent, dans ce logis qu'elle ne reconnaîtrait pas.

Ce petit salon n'a plus les meubles démodés, les compagnons familiers dont la vieille demoiselle aimait à s'entourer.

Il est transformé comme le reste du château. Le modern-style y triomphe avec ses chaises où on ose à peine s'asseoir, avec ses tables aux pieds élancés comme des tiges de fleurs qu'aurait ployées un artiste très belge ou très anglais. C'est charmant aujourd'hui, ce sera peut-être abominable demain.

Il est laqué ce salon, de couleurs atténuées, très claires, qui font paraître encore plus violent le rouge sombre de l'acajou des meubles. Il y a du style, c'est en-

tendu ; il a du chic, c'est certain, et là, aux lieu et place de la vieille demoiselle malade et contrefaite, nous voyons une belle jeune fille, très brune, avec des yeux noirs bien ouverts ; un peu pâle peut-être, mais d'une pâleur ambrée qui s'harmonise à souhait avec ses lèvres de la couleur des cerises ; un peu mince vraiment, mais cela sied à merveille à sa tête petite et résolue, — et cela devient plus élégant encore dans ce costume de serge blanche dont la coupe, tout autant que le ruban de ceinture, porte la marque d'un grand tailleur, et qui, dans ce décor de clarté, apparaît d'une blancheur plus éclatante et plus jolies.

Cette jeune fille brune n'est pas seule. Elle cause avec un jeune homme blond, naturellement : ce sont la loi d'attraction et la loi d'équilibre qui veulent cela... un jeune homme que, rien qu'à son attitude sur ce fauteuil de Maple, on reconnaît un familier de la maison, et que rien qu'à la façon dont il regarde sa partenaire, on devine un ami... très ami de la jeune fille.

Voilà une chance que vous ne soyez pas allée à Grenoble avec Monsieur de Reversay !...

— Une chance pour vous, Monsieur de Pontarède... mais pas pour moi...

— Oh ! Andrée !...

— Allons, mon pauvre Julien, ne prenez pas votre air désolé. C'est pour vous taquiner. Je n'en pense que la moitié. La vérité vraie, c'est que j'avais affaire à Grenoble... un tas de choses à acheter... pour être jolie... pour vous plaire... vous voyez que c'était important.

— Ah ! que vous êtes gentille, quand vous daignez vous en donner la peine... Si vous saviez comme vous me faites heureux...

— Eh bien ! je daigne... Savourez vo-

tre bonheur. Et vous pourrez remercier papa, c'est lui qui m'a jamais... jamais voulu m'emmener.

— Il ne rentrera peut-être que tard...

— Mais non. Aller et venir seulement. Il a pris le phaéton. Il doit être de retour bien avant le dîner... Vous oubliez donc que, sans vous compter, nous avons, ce soir, je ne sais combien de gens.

— Toujours trop, moi je trouve... parce que ça vous prend le meilleur de vous-même... que j'aimerais tant garder un peu pour moi.

— A vous tout seul, égoïste ?

— Au moins en plus petit comité...

— Oh ! Le petit comité, ici, c'est la "cose-rara", comme dit le signor marchese d'Albini.

— C'est vrai. Pourtant tout l'été vous donnez rendez-vous, ici, à tous vos amis de Paris et d'ailleurs... et vous en avez tant... et chasser... et cavalcader... et danser... et tout le tralala... En voilà une façon de vous reposer de votre surmenage parisien ! Vous aimez donc tant que cela le monde, Andrée ?

— Moi ?... j'en ai jusque par-dessus les yeux.

— Ah ! quelle joie !... de sorte que...

— De sorte que c'est pour ça aussi que je vous aime un peu, Monsieur Julien de Pontarède. Au moins, avec vous, ne serait-il pas impossible de modifier un peu beaucoup ce programme qui a cessé de me plaire.

— Et qui me déplaît tant... à moi...

— Oui, je sais, la maison close... entrebâillée seulement à quelque bons amis... avec un jardin un peu sauvage où on puisse, après la pluie, se risquer en sabots.

— De tout petits sabots.

— Vernis... avec des fleurs sculptées dessus. Il y en a qui font le pied tout à fait mignon.

— Et qui sonnent si drôlement sur les dalles du vestibule.

— Seulement, tout ça, c'est quand nous serons chez nous, et nous sommes chez papa. Il n'est pas précisément dans ces idées-là, papa.

— Non. Il est trop jeune.

— Et plus ça va, plus il rajeunit.

— Tout au moins se conserve-t-il admirablement ; on ne dirait jamais qu'il a cinquante ans.

— Quarante-neuf, Julien.

— Pour combien de temps encore ?

— Vous êtes un impertinent. Quarante-neuf, comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il s'est marié, il n'avait pas encore vingt-huit ans. J'en ai vingt-et-un. Comptez.

— Oui, Mademoiselle Andrée, on sait que vous êtes majeure... depuis un mois.

— Libre de mes volontés, Monsieur Julien. Personne ne peut plus me traîner à l'autel...

— Andrée... je vous assure qu'on ne prétend pas vous y traîner. On vous supplie seulement... On vous supplie tendrement de daigner y diriger vos pas... vos chers petits pas...

— Alors quel est votre programme, Julien, puisque nous parlons de choses austères.

— Pas austères du tout... pour moi du moins, mais infiniment attrayantes, je vous jure.

— Je l'espère bien. Alors, puisque nous parlons de choses sérieuses... "sérieuses" ne vous effarouche pas, Monsieur de Pontarède ?

— Non, Mademoiselle de Reversay.

— Eh ! bien... Vous m'offrez d'être votre compagne ?

— Pour vous aimer beaucoup, Andrée, et pour vous faire la vie très douce... aussi bonne que j'en aurai le pouvoir...

— Mais, comment la comprenez-vous, cette vie ?... Comment sera-t-elle ?

— Comme vous voudrez. Moi, je n'ai qu'à obéir.

— Ça, c'est une fadeur. Nous parlons raison, Julien. Comment me l'organiserez-vous, cette vie-là ?

— C'est bien simple. Vous m'avez dit souvent : l'hiver au soleil.

— Où ça ?

— Choisissez.

— Ça dépendra encore de notre budget.

— Vous le connaissez. Votre père vous donne cinq cent mille francs. De votre mère, vous en avez trois cent mille.

— Ça fait combien de revenus tout ça !

— Mettez vingt-cinq mille francs. Moi, je vous apporte à peu près autant.

— Et ça nous représente cinquante mille francs de rente...

— Qui seront plus que quadruplés un jour...

— Ah ! oui, les espérances. C'est presque honteux de songer à cela, Julien.

— Nous parlons raison...

— Nous allons devenir trop raisonnables et ressembler à de vilains personnages.

— N'y ressemblons pas... Nous avons cinquante mille francs de rentes. Ce n'est pas de quoi épater la ville et les faubourgs. Mais c'est de quoi vivre heureux... à notre guise... partout où nous en aurons envie... Voyager si vous voulez... passer quelque mois à Paris s'il nous en prend fantaisie... s'en aller confortablement l'hiver dans quelque joli coin... sur la côte... en Italie... ou plus loin encore...

— Savez-vous ce qui m'inquiète ?

— Dites...

— J'ai peur que vous ne vous y ennuyiez...

— Moi ?...

— Dame... ne rien faire que m'adorer...

— Mais assurément... C'est aussi dans le programme cela.

Elle hocha la tête :

— Le programme de demain... mais celui de toujours... C'est vrai, mon ami, j'ai parfois un peu peur de voir la lassitude arriver. Je regrette que vous n'avez pas une occupation... une ambition, que sais-je.

— Oh ! Andrée... mais alors... vous redouteriez donc aussi pour vous...

— Mais non, Julien... Les femmes, voyez-vous, c'est bien différent. Elles ont leur maison... elles ont leurs bébés... tandis que les hommes... Ah ! j'aurais pour vous, oui, plus d'ambition que vous n'en avez vous-même. J'accepterais volontiers des accrocs au programme si c'était pour vous voir vous intéresser à quelque chose.

— A quoi diable ?... En ce moment surtout, que peut faire un homme de notre monde ? Rien... lamentablement rien. Vous ne voudriez pas que je me lance dans l'industrie... ou les tripotages d'argent...

— Non, fit-elle en souriant.

— Soldat... c'est trop tard. Je ne puis que vous offrir mes galons de lieutenant de réserve...

Et puis soldat... non... ça ne me dirait pas.

— Alors quoi ?... le comte de Pontarède ne peut pas être sous-préfet... D'abord on ne voudrait pas de lui...

— Et j'en suis ravie.

— Plus moyen de se présenter seulement à la députation.

— Oh ! pas de politique surtout.

— Alors quoi ?...

— Oui, je sais bien... on a les bras liés. C'est désolant... Il me semble que c'est

une véritable iniquité de l'époque où nous vivons.

— La magistrature... on pouvait dans le temps... on ne peut plus. Votre père me l'a raconté vingt fois. Quand il l'a quittée pour se marier avec votre pauvre mère, il était à chaque instant sur le point de tout envoyer promener tant il se sentait paralysé dans ce milieu qui n'est plus le nôtre... Enfin, lui... a-t-il pu au moins leur tirer cavalièrement sa révérence...

— Grâce à cette pauvre bonne cousine Hortense...

— Je l'ai connue, vous savez.

— Oui ?...

— J'avais cinq ans... Je me souviens très bien. Maman m'avait amené ici, à Biviers... en visite, s'il vous plaît. C'était dans ce salon... Ah ! ça ne ressemblait guère. Je la vois encore, Mlle de la Croix d'Arbel... petite... un peu bossue... très ridée... avec une voix grêle et des yeux clairs qui me faisaient plutôt peur. Il y avait là votre cousine... Elles n'étaient pas encore brouillées...

— Ma cousine Madeleine... Mme Béraud ?

— Oui. Moi, je la trouvais très gentille. Elle m'avait pris sur ses genoux... Elle me bourrait d'un tas de bonnes petites choses... Vous savez ce qu'elle est devenue ?

— Bien vaguement... Je sais que M. Béraud est mort... terriblement... d'un accident en mer... laissant des affaires très embrouillées... des affaires d'une liquidation très difficile que sa mort soudaine a rendue désastreuse...

— Oui... désastreuse... De sa fortune qui la veille encore était belle, il n'est absolument rien resté.

— C'est bien en apprenant cela que papa a eu la généreuse... la belle... la très

belle pensée... Mais j'ai peut-être tort de vous faire cette confidence... il m'avait tant recommandé le secret de sa bonne action...

— Bah ! je suis au courant... je devine au moins : la restitution anonyme de cent mille francs... faite à la veuve par un débiteur du mari...

— Comment pouvez-vous savoir ?

— Je connais Noël.

— Noël !...

— Le fils aîné de Mme Béraud... car elle est restée avec deux enfants, la pauvre femme.

— Vraiment vous connaissez...

— Quand je faisais mon droit, il était à l'École des Beaux-Arts. Nous étions très liés... nous le sommes encore... pauvre garçon... Il avait beaucoup de talent... Je le néglige à présent... et j'ai tort... cruellement tort...

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce qu'il est plus à plaindre encore que vous ne pourriez le penser. Quand le coup qui les frappait tous a éclaté comme un tonnerre, Noël était à Paris.. On commençait à parler de lui... il avait des succès... il gagnait déjà pas mal d'argent. Aussitôt... il a fait venir sa pauvre mère auprès de lui... il a voulu que Maurice (c'est son frère cadet), continuât ses études à Louis-le-Grand... Il ne pouvait plus compter que sur son travail pour subvenir à tous ces besoins-là. Il avait un remarquable talent d'aquafortiste... Il plaçait plus facilement ses eaux-fortes que ses tableaux... Il s'est mis à la gravure... avec acharnement... Il s'est surmené... et un beau jour, voilà qu'il a tout vu vaciller autour de lui... tout flotter... tout s'éteindre... Il avait abusé de ses yeux... il perdait la vue... un décollement de la rétine. Maintenant, il est, le malheureux, tout à fait aveugle.

— Ah !... mais on guérit de cela ?

— Non... Tous les médecins ont été consultés... Noël est aveugle.

— Ah ! pauvre... pauvre garçon...

Et alors ?...

— Alors... Oui... c'est cette restitution anonyme de cent mille francs qui les a tous sauvés de la misère... d'une misère effroyable.

— Ah ! les malheureux !...

— Malheureux !.. Eh !.. non... puisqu'ils ont pu, avec cette ressource inattendue, mettre en ordre leurs affaires... payer encore quelque reliquat de la liquidation... et, avec deux ou trois mille francs de rente, se réfugier à Agay.

— Agay ?...

— Un coin perdu sur la côte de la Méditerranée, où le père avait une bicoque, pour aller pêcher et mettre aux enfants les jambes dans l'eau pendant quelques semaines de l'été... C'était de si peu de valeur qu'on n'avait pas trouvé à la vendre lors du désastre... Une fois tout réglé, la bicoque leur était restée.. Et c'est là qu'ils se sont installés et qu'ils vivent.. Oh ! vous vous doutez comment... mais enfin, ils sont au soleil.. au bord de l'eau, ils ont leur pauvre existence assurée... Ah ! oui, c'est bien... c'est très bien ce qu'il a fait là, votre père.

— Moi, Julien, j'aurais voulu qu'il fit encore plus.

— Oh !... cent mille francs !...

— Vous oubliez que c'est plus de vingt fois cette somme que les pauvres gens auraient eu si papa n'avait pas été désigné comme héritier par notre cousine de la Croix d'Arbel.

— Et tout cela, aujourd'hui, serait peut-être englouti avec le reste dans le désastre...

— Peut-être... oui... mais c'est égal, moi, j'aurais donné davantage.

— Et pourtant, je vous assure, Andrée, il n'y en a pas beaucoup, de par le monde, qui auraient été aussi généreux que Monsieur de Reversay.

— Ah ! c'est qu'il est bon... très bon, papa. Quand on le voit... comme ça... on peut le trouver léger... insouciant... comment dirai-je, un peu fanfaron de scepticisme... mais au fond, il est bon... très bon... et il m'aime bien. Tenez, quand maman est morte...

— Vous étiez toute petite fille.

— J'avais déjà sept ans... Pauvre maman, je la voyais languissante... tous les jours plus faible... mais je ne comprenais pas... je ne savais pas encore ce que c'étaient, ces affreuses choses de la mort.

...Et voilà qu'un matin,— depuis quelques jours, on me tenait éloignée de sa chambre, — ma bonne qui avait les yeux rouges... gonflés... ma bonne m'appelle : "Mademoiselle Andrée... venez vite... venez voir votre maman... qui veut..."

... Moi, je courais déjà pour lui dire bonjour... Pauvre mère... elle était dans son lit... Ah ! avec un visage si amaigri... si livide... Elle tourna péniblement ses yeux... qui étaient pleins de larmes. Tout le monde pleurait autour d'elle, moi, je me mis à pleurer aussi... sans savoir pourquoi... Et puis elle me dit, d'une voix à peine distincte, une voix, Julien que je n'oublierai jamais : "Andrée... embrasse-moi... mon amour... encore... encore... Sois toujours... une brave petite fille..."

... Et puis elle avait fermé ses pauvres yeux... On m'avait vite emmenée...

... Et le lendemain, on m'avait fait mettre une robe noire... Je ne devais plus la revoir, Julien.

Il répondit, tout oppressé de l'émotion de son amie :

— Un souvenir bien douloureux... mais

qui vous a aussi donné un réconfort de profonde tendresse. Ce ne sont pas ces peines-là qui laissent le coeur en ruines.

— C'est vrai... je n'ai pas regret de parler de ces tristes choses.

— Et alors... votre père...

— Il était fou de chagrin, lui. Vous savez qu'il aimait passionnément ma pauvre maman... Sa douleur effrayait tous ceux qui l'entouraient. Nous étions à Paris, dans le petit hôtel qu'il avait fait bâtir, tout près du bois... Croiriez-vous... cet hôtel, huit jours, après, était vendu... avec le mobilier... et mon pauvre père avait couru s'enfermer avec moi, ici à Biviers... pour s'y terrer... pour y vivre seul avec cette petite fille qui lui rappelait un peu celle qu'il avait tant aimée...

...Et je crois que nous y serions tous jours restés... seuls... moi suffisant à son besoin de tendresse désolée... s'il ne s'était pas aperçu, mais au bout de bien longtemps, que je devenais une petite sauvageonne indocile, indomptée et ignorante... oh ! ignorante à faire frémir. Et c'est seulement alors qu'il se décida à me mettre en pension, mais tout près de lui... au couvent du Sacré-Coeur de Montfleury... Au moins, là, pourrait-il venir m'embrasser tous les jours...

— Et il venait ?... demanda Julien avec une surprise où on aurait pu trouver aussi un peu d'incrédulité.

— Tant qu'il est resté à Biviers, oui, certainement. Mais ses affaires l'ont forcément rappelé à Paris... Il a été obligé d'y faire des séjours de plus en plus longs. Et puis... il est resté si jeune de caractère, vous savez : il est à peu près consolé...

— Et vous êtes restée plus seule au couvent.

— Je ne m'y ennuyais pas. Tout au plus le temps me durait-il quand j'étais

trop de semaines sans le voir... J'aimais, voyez-vous, cette maison... cette grande maison perdue dans les arbres sur son co-teau tout vert, au pied de notre Saint Ey-nard... J'aimais les religieuses calmes... douces... avec leur sourire qui est toujours un peu dédaigneux des choses d'ici-bas... Croiriez-vous que j'ai eu, un moment, l'envie de me faire religieuse, moi aussi ?

— Oh !

— Rassurez-vous. J'avais quatorze ans.

— Et quand la raison est arrivée...

— Est-ce la raison ?... Enfin... j'ai pris de l'intérêt à d'autres choses. Et puis, aux vacances, je voyais du monde. Papa me faisait un peu voyager...

— Il vous menait à Paris.

— Non, très peu. En passant seulement, et à l'hôtel. Car il n'avait plus, là-bas, une installation pour nous deux, dans le pied-à-terre qu'il louait et qu'il appelait "sa garçonnière"... un mot que je n'aimais pas à lui entendre dire... Ce n'est que depuis ma sortie du couvent, il y a trois ans, que nous avons notre appartement de l'avenue d'Antin.

— Et que votre père est redevenu votre grand ami...

— Oui...

Elle hésita :

— Oui et non. Il avait pris des habitudes... son cercle... ses relations... Il y a tant d'endroits où un homme est à sa place et où une jeune fille est déplacée... Vous vous rendez bien compte...

— Oui, fit Julien, d'une voix un peu bizarre.

— Mais ça n'empêche pas. C'est un bon père que j'ai... Quoique à Paris, il me laisse un peu seule...

— Et quoique, ajouta-t-il en riant, il refuse de vous emmener dans son phaéton.

— Mais, à propos de phaéton... il devrait déjà être ici.

— Ce qui veut dire que je n'ai que le temps d'aller passer mon habit...

— Et de revenir bien vite.

— Alors... pas adieu... à tout à l'heure, Andrée.

— A tout à l'heure, Julien.

Il lui prit la main. Avec une galanterie un peu timide. Il y mit ses lèvres.

— Je vous aime de toutes mes forces, Andrée, murmura-t-il.

— Je vous aime de tout mon cœur, Julien, répondit-elle en souriant d'un sourire heureux.

Et il partit léger comme un amoureux de vingt-six ans qui ne voit plus la vie que dans le miroir de deux yeux sombres pour lui pleins d'une douceur de caresse.



Andrée restait seule dans le petit salon.

— Eh ! bien, moi aussi, il faut faire comme lui.

Et elle se levait pour aller s'habiller lorsque, sans frapper, avec un visage de terreur, une femme de chambre se précipitait :

— Mademoiselle !... Mademoiselle !..

— Quoi donc !

— Un accident !.. Ah ! quel malheur !

— Mon père ?

— Ah ! Mademoiselle... on le ramène.

— On le ramène... mon père ?... Le phaéton ?...

— Les chevaux se sont emportés à la descente de Meylan... Ah ! Mademoiselle... le phaéton a versé... mon Dieu ! mon Dieu !..

Andrée ne l'avait pas laissée achever.

Elle courait... Elle arrivait au perron, folle d'angoisse.

Ah ! quel spectacle !

Sur une civière... faite avec des branches... avec ce qu'on avait trouvé... son père était étendu... la tête ensanglantée... livide... les yeux fermés... porté par des paysans qui essayaient maladroitement de gravir les degrés... et dont chaque mouvement arrachait une plainte sourde... presque un râle... à ce corps inerte.

D'autres hommes, là-bas, dans la cour, ramenaient les chevaux boitant... avec leurs harnais en loques... avec la voiture fracassée...

Mais cela, Andrée ne l'avait pas vu.

Elle n'avait d'yeux que pour ce blessé. ce mourant peut-être... et le choc de ce malheur soudain semblait plutôt la raffermir.

Car sa tendresse était résolue. Celle là n'était pas de ces petites filles qui pleurent et s'abandonnent à leur désespoir pendant que leur désolation les rend inutiles.

Elle valait mieux. Elle était de celles qui pleurent... quand c'est fini de secourir...

Et déjà, d'une voix brève, qui étonnait tous ces gens en désarroi :

— Dans sa chambre... Ah ! pas de secousse surtout...

Et c'est elle, oui, elle, qui avait, avec d'infinies précautions, aidé à mettre sur le lit ce pauvre corps gémissant.

— Qu'y a-t-il eu ?... Dites vite...

Un des paysans, un vieux :

— Mademoiselle, c'est à la descente de Meylan... Les chevaux de M. de Reversay ont dû prendre peur... Nous étions là, à travailler, tout près de la route... M. de Reversay retenait tant qu'il pouvait... Mais voilà un des chevaux qui lui échappe... une bride venait de casser... Le domestique prend peur... il saute...

il se casse une jambe... On l'apporte ainsi... M. de Reversay, lui, était resté sur son siège... Mais voilà qu'il accroche un tas de pierres... la voiture verse... les chevaux s'abattent... le pauvre monsieur avait été jeté au moins à vingt pas... Il n'a plus remué. C'est la tête, comme vous voyez, qui a porté...

— Mon Dieu ! mon Dieu !... murmura-t-elle.

Mais aussitôt :

— Le médecin.

— On est allé le chercher, Mademoiselle.

— Alors... de l'eau tiède... des linges... ma pharmacie... Ah !...

Elle s'était précipitée vers le bureau de son père où il y avait du papier, des plumes... Elle écrivait fiévreusement...

— Ces dépêches... vite, fit-elle en donnant à un domestique deux télégrammes pour deux professeurs de la faculté de Grenoble.

Et revenant au lit où le blessé, qui n'avait pas repris connaissance, gémissait toujours sourdement, elle commença, pauvre fille, un essai de pansement.

C'était une plaie effrayante... une coupure plutôt, si profonde, qu'elle avait mis l'os pariétal à nu, en tranchant une grosse artère d'où l'on voyait jaillir, par saccades, le sang écumeux...

Et vainement, la malheureuse enfant s'efforçait-elle d'étancher ce sang qui coulait toujours... Vainement tamponnait-elle cette plaie béante... Vainement avait-elle eu recours aux hémostatiques de sa petite pharmacie... à son perchlorure de fer. Rien ne l'arrêtait, ce sang qui recommençait à jaillir dès qu'elle ne comprimait pas, — et presque violemment, — la blessure...

Et ce fut ainsi, pendant près d'un quart d'heure... un siècle.

Mais enfin, voilà qu'arrivait le médecin de Saint-Ismier.

Un jeune homme... timide... un peu gauche... qui n'avait jamais eu l'honneur... qui n'espérait peut-être jamais l'avoir... d'être appelé au château de Liviers, et qui, très troublé lui-même à la vue de cette blessure... de ce blessé dont il allait devenir responsable :

— C'est très grave.. très grave... très grave...

— Ah ! Monsieur... arrêtez cette hémorragie !

— Cela, oui... je pourrai certainement. Mais après... Ah ! c'est très grave...

Et d'une main mal assurée, il s'était mis à lier l'artère.

Ce fut assez maladroitement exécuté. La souffrance arrachait au patient des gémissements qui devenaient des cris de douleur...

Mais enfin, c'était fait. Le sang ne jaillissait plus.

On pouvait laver la blessure, improviser un premier pansement.

Et seulement alors, Andrée, avec une sueur d'angoisse :

— Que redoutez-vous, docteur, fit-elle à voix basse et en l'éloignant du lit où peut-être le malade pouvait avoir conscience de ce qu'on disait autour de lui.

Le médecin avait ausculté... percuté, et fait un sommaire examen :

— La respiration est très embarrassée, mais cela n'est peut-être que passager et causé par la commotion... Mais c'est justement cette commotion qui peut amener au cerveau... Ah ! Mademoiselle, je voudrais une consultation...

— J'ai envoyé des télégrammes...

Elle lui montra les deux professeurs.

— Ah ! je suis plus rassuré... Au moins ma responsabilité...

Et ils attendirent silencieusement, lui

avec un allègement visible de son inquiétude, elle, dans une atroce agonie de découragement et d'angoisse.



La consultation avait eu lieu. Peu rassurante. On ne pouvait rien préjuger. Il fallait attendre et, en attendant, se préparer à la lutte contre l'ennemi redoutable qui allait apparaître : contre la fièvre.

Cela, affirmaient les médecins, c'était le point capital : ne laisser le malade à lui-même pas un instant... pas une minute. Être là, toujours, pour le défendre contre les impulsions du délire, contre les terreurs de l'hallucination. Être là pour lui faire prendre, de gré ou de force, les potions assoupissantes, engourdisantes, qui le plongeraient dans cette torpeur devenue une des conditions essentielles de la guérison.

Et Andrée avait aussitôt répondu :

— C'est moi, alors, qui passerai la nuit au chevet de mon pauvre père.

Et c'est ainsi que, résolument, obstinément, la brave enfant avait fait.

Maintenant, les médecins étaient partis. Partis aussi tous ceux qui avaient au premier moment, offert leurs services à Mlle de Reversay... Parti, Julien de Pontarède, à qui elle avait dit en pleurant : non, laissez-moi seule... Vous reviendrez demain... maintenant vous m'êtes inutile... et, auprès de mon cher blessé, il ne faut ni bruit, ni mouvement... ni paroles.

Et Andrée restait avec le malade dans cette vaste chambre, au premier étage du château de Biviers... cette chambre qui avait été celle de Mlle de la Croix d'Arbel... et qui avait gardé, elle, comme une indélébile empreinte de celle qui l'occupait autrefois.

Son mobilier solennel, ses tentures d'Aubusson, — d'admirables, d' uniques merveilles, — tout cela avait été respecté par François de Reversay, comme on respecte un ensemble d'art et de tradition.

Et, approchant du grand lit à colonnes un lourd fauteuil de tapisserie, Andrée s'était installée à son poste de dévouement et d'angoisse...

Elle avait éloigné les domestiques... Il fallait du silence... Dans la pièce à côté, le valet de chambre de son père passerait la nuit, prêt à accourir au premier appel.

La lampe placée très loin, — pour que le blessé ne la vît pas, — était baissée en veilleuse.

Et la triste nuitée commença.

Oui, le médecin l'avait bien prévu. Peu à peu le visage du malade s'empourprait, son front devenait brûlant et voilà qu'à présent il semblait sortir de son état d'atonie...

Il s'agitait !... il venait d'ouvrir les yeux... ses yeux jusqu'alors restés fermés... des yeux... Ah ! pauvre petite, qu'elle ne reconnaissait pas... où elle ne voyait plus que des lueurs vacillantes...

Et alors... il avait eu des mots confus... inintelligibles...

Andrée aussitôt, avec une cuillerée de la potion :

— Père... père chéri... bois... je t'en prie... C'est la guérison... bois...

Lui, il l'avait regardée avec stupeur... bientôt avec effroi... Et comme elle insistait doucement de sa voix qui s'efforçait d'être ferme, il avait peureusement entr'ouvert ses lèvres : il avait obéi...

Et bientôt, il était retombé lourdement sur ses oreillers : la potion agissait. Une heure de calme relatif... une heure de répit !... Mais voilà que, — le visage plus enflammé encore... le front plus brûlant... les yeux plus hallucinés... plus fous, —

il s'était brusquement soulevé sur son lit.

Et comme Andrée s'approchait aussitôt, il l'avait regardée, cette fois, avec une folle épouvante...

— Oh !... Madeleine !... Madeleine !...

— Père... c'est moi... Tu ne me reconnais donc pas !...

— Oui... vous... Que venez-vous faire ici ?... Ce n'est pas chez vous... ici... Si la morte vous l'a dit... elle ne peut pas le prouver... Personne ne peut plus le prouver... puisqu'il est brûlé... brûlé ! Je le sais bien... moi... qu'il est brûlé... Là... dans la cheminée, voyez donc... il n'y a que des cendres... des cendres... qui sont mêlées... bien mêlées aux autres.

Et comme Andrée, toute tremblante, lui répondait inconsciemment... pour le calmer peut-être en flattant son délire :

Je le sais bien... moi... qu'il est brûlé...

Il lui répondait d'un air de mystérieuse confiance :

— Le testament... tu le sais bien...

Elle avait senti tout son sang refluer à son cœur. Follement... elle était allée fermer la porte de la vaste chambre... pour mettre le malade, pour se mettre, elle-même à l'abri, d'une curiosité... d'un espionnage...

Et elle était revenue toute frémissante :

— Le testament... Quel testament ?

Et toujours de sa voix de mystère... de sa voix de folie :

— Tu sais bien... l'autre...

Mais tout à coup son délire avait dévié :

— Cette fortune est à moi !... Allez-vous-en !... Chassez-la... Chassez-la, cette femme !...

Et la crise qui devenait à chaque instant plus redoutable avait atteint alors à son paroxysme.

Des cris, des efforts désespérés... une lutte navrante entre celle qui essaye de

soulager et le malheureux qui se défend contre elle... avec fureur... avec rage..

Et puis Andrée avait pu enfin lui donner — par quel prodige de volonté ? — quelques gouttes de la potion assoupissante... et peu à peu le délire s'était calmé en déviant encore.

Maintenant, les yeux fermés, le malade balbutiait péniblement : Moi... capable. Qui donc croirait... Moi... Magistrat... Moi qui ai donné cent mille... Le notaire a dit : "C'est admirable !.. Allons donc ! Allons donc !"

Et puis, tout cela était devenu confus... inintelligible. Andrée avait profité de cette accalmie pour verser encore à son père un peu de cette potion qui le maîtrisait.

Et peu à peu un sommeil lourd, comateux, entrecoupé de soupirs, de plaintes, avait fini par le rejeter sur son lit dévasté.

C'était, cette fois, la réaction de cet accès terrible, la réaction qui accable, qui brise, qui anéantit.

Et rien n'avait plus troublé le silence pesant de cette vaste pièce à peine éclairée, où sous les yeux éteints des déesses qui prenaient, aux panneaux en tapisserie, des allures chimériques et vivantes, François de Reversay dormait d'un sommeil oppressé, — où Andrée perdait dans le vide le regard de ses yeux noirs, terrifiés.

Le lendemain, les médecins trouvaient le malade très affaibli ; et à la pâle infirmière, — Dieu ! qu'elle était pâle, cette pauvre petite ! — ils ne cachaient pas leurs appréhensions.

Et ce fut ainsi pendant encore quarante-huit heures d'angoisse, d'oppression, d'énervement.

Mais enfin, comme dit le vieux proverbe, "coup à la tête, s'il ne tue pas, guérit vite." La commotion n'avait pas tué François de Reversay. L'amélioration de son

état fut rapide. Le surlendemain matin, il rouvrait des yeux qui n'étaient plus ceux d'un fou... mais d'un malade déjà convalescent.

— Allons, faisait le docteur, ce ne sera qu'une affaire de quelques jours... Et le blessé d'une voix encore bien pitoyable :

— J'ai donc été si mal ?

— Ah ! pauvre père !

— Trois jours, ajoutait le docteur... trois jours de fièvre ardente... de délire.

— Trois jours !..

Et sa première préoccupation avait été :

— Le courrier !... Il y a des lettres, n'est-ce pas ?..

— Oui, père, beaucoup même. Moi aussi, j'en ai reçu un grand nombre... de tous ceux qui ont appris ton accident et qui s'empressaient de me témoigner la part qu'ils prenaient...

— Les miennes... celles à mon adresse... Donne, donne...

— Mais... Déjà !... Tu ne crains pas la fatigue ?..

— Donne je t'en prie...

Et quand on lui avait remis en mains ce paquet, assez volumineux en effet, il avait précipitamment choisi là-dedans trois enveloppes très élégantes, — Andrée les avait bien remarquées : elles étaient timbrées de la poste de Grenoble, — il les avait ouvertes avec une sorte d'impatience, il avait lu, il avait poussé un soupir mal définissable.

Et aussitôt :

— Donne-moi de quoi écrire.

— Mais... dans ton état... si je pouvais moi-même...

— Non, non... Donne, je le veux.

Elle lui avait obéi. Alors, il avait tracé quelques mots, mais cela sous enveloppe, écrit une adresse...

Et serrant soigneusement dans le buvard les lettres qu'il venait d'ouvrir :

— Tiens, ferme cela... tout cela... dans mon bureau...

Et seulement alors :

— Tu feras mettre à la poste... Non.. Appelle Antoine.

Dès que le valet de chambre avait paru, c'est à lui qu'il tendait la lettre :

— Portez cela... à la poste... immédiatement.

Et, bien assuré qu'Andrée ne jetterait pas plus les yeux sur cette adresse qu'elle ne lirait les lettres maintenant mises à l'abri de sa curiosité, il poussa un soupir de soulagement :

— Pauvre petite... que de mal j'ai dû te donner...

— Envoyez-là se reposer, Monsieur de Reversay. Elle en a besoin. Depuis trois jours, elle n'a pas quitté votre chevet.

— C'était ma place docteur.

— Plus maintenant, Mademoiselle, attendu que la Faculté répond du malade.

— Oui, ma mignonne, va... va dormir, pendant que le docteur me racontera un peu. Mon esprit était donc si loin de moi ? Dans l'autre monde ? hein ? Ah ! pauvre Andrée, comme j'ai dû être un mauvais malade !

— Mais non, père...

— Comme j'ai dû te dire de sottes choses...

Elle devint très pâle et ne répondit pas.

Ce qu'il lui avait dit, c'étaient des choses effroyables, qui, depuis cette nuit-là, hantaient sa pensée, obsédantes, atroces...

Et lui, l'attirant :

— Ah ! chérie... que je t'aime !

Elle eut un soupir qui ressemblait à un sanglot et elle se sauva follement.

— Un peu nerveuse, faisait le docteur. Dame... après un surmenage moral... après une fatigue physique de soixante-douze heures... On le serait à moins.

— Pauvre mignonne...

Et il murmura dans le bien-être de son apaisement :

— Oui... cette parure dont elle a envie.. il faudra que nous la mettions dans la corbeille.



Quelques jours avaient passé. Ce n'était pas encore la guérison, mais la pleine convalescence.

Le blessé, ce matin, s'était levé. Pour la première fois, il avait fait ce grand, cet immense effort d'aller de son lit au fauteuil, où, pendant de si longues heures, Andrée avait veillé dans l'angoisse du lendemain, dans l'épouvante aussi d'un "autrefois" qui venait de lui apparaître.

Ah ! ces paroles échappées au délire de son père... Elle les entendait toujours... c'était sa hantise, son obsession.

D'abord elle avait repoussé, en haussant les épaules, les soupçons qui la tenaillaient.

Son père !... il aurait commis cette action abominable.. il aurait dépouillé sa cousine.. Etait-ce possible ? Etait-ce seulement vraisemblable ?

Est-ce que son caractère... sa vie... jusqu'à la légèreté un peu frivole de son esprit... tout ne protestait pas contre l'idée d'une si effroyable responsabilité ?

Mais alors... justement alors, elle n'avait pas été rassurée.

Ce qu'elle n'eût avoué à personne au monde, il fallait bien qu'elle se l'avouât à elle-même.

Oui, il était léger son caractère... il était faible. Et sa vie... il n'avait su, il n'avait voulu en faire que la vie d'un homme de plaisir. Le lendemain du jour où il avait été riche (Dieu ! par quel moyen peut-être !) il avait renoncé à la carrière où il aurait pu, comme son père,



*Cette fortune est à moi!... Allez-vous-en!...
Chassez-la.*

comme son grand-père, devenir un homme hautement considéré... universellement respecté...

Il avait préféré l'existence oisive, frivole, inutile, qui, après la mort de la femme qu'il avait si passionnément aimée après une période de douleur folle, de prostration malade, allait peu à peu devenir une existence plus mondaine encore, plus bruyante, et l'éloignant chaque jour davantage de sa maison et de son enfant.

Cet argent dont on avait peut-être dépouillé ceux qui luttèrent maintenant contre les tristesses, contre les découragements d'une vie misérable, pendant qu'ici, on gaspillait... sans compter... Cet argent, elle allait donc en prendre une part pour l'apporter en dot à son fiancé ?...

Ah ! il fallait savoir... il fallait être sûre... parce qu'elle ne voulait pas, elle, toucher à ce qui ne lui appartenait pas. Elle ne voulait pas être complice.

Elle était droite. Elle ne transigeait pas avec les choses de probité — et sa conscience était résolue comme sa volonté.

Oui, elle entrevoyait à toutes ces choses des conséquences terribles ; oui, elle allait peut-être revenir de là, son cœur déchiré, sa vie brisée, tous ses espoirs à jamais évanouis...

Peu importe. Elle était droite, elle saurait.

Et quand, ce matin-là, elle entra dans la chambre où son père lui souriait, bêtement installé dans ce grand fauteuil où il s'étendait triomphalement...

— Eh ! bien, ma mignonne, tu vois, encore un peu éclopé, mais sur mes patés... et je puis dire que je l'ai échappé belle. Ah ! ce que je vais les vendre, ces chevaux-là !

Elle eut comme un tremblement de ses lèvres qui avaient pâli, mais elle lui répondit courageusement :

— Père... tu ne les aurais pas eus, ces chevaux-là, si ma cousine Madeleine avait été, autrefois, en possession du testament.

Et elle le regarda d'un regard assuré, redoutable, de ses yeux noirs, pour ajouter d'une voix vibrante :

— Du testament qui a été brûlé.

Sous ce regard, sous ces paroles, il était devenu livide.

— Quel testament ?...

— Tu le sais bien. Pourquoi me forcer à te redire ce que tu m'as révélé... Ah ! Dieu merci, s'écriait-elle en joignant les mains, Dieu merci, j'étais seule... Il n'y a que moi qui ai entendu... Ah ! père, père, qu'as-tu fait là !...

Il essayait maintenant de protester... avec violence :

— Mais... tu perds toute raison, malheureuse !

— Père... n'est-ce pas toi qui as perdu, un jour, toute conscience ?...

— Tu es folle !... folle !...

— Si tu voyais ta pâleur... tiens, ton front est tout mouillé... si tu voyais l'épouvante qui apparaît... qui apparaîtrait à tous... sur ton visage, tu ne t'obstineras pas à nier ce que tu m'as avoué, mon pauvre père... Tu m'as tout dit... tout.

Et lui, perdant le peu de sang-froid qui lui restât :

— Que t'ai-je donc dit ?... Et d'abord, quand t'ai-je dit ?

— Quand tu te débattais dans les terreurs du délire... quand tu me prenais pour Madeleine... quand tu m'as révélé qu'ici... dans la cheminée...

— Mais tais-toi donc, malheureuse !... on pourrait t'entendre !...

— Tu vois bien !...

Et elle eut un sanglot déchirant :

— Mon Dieu, que nous sommes malheureux !... Mon Dieu, que nous sommes à plaindre !...

Et lui qui ne comprenait pas bien encore le pourquoi, le vrai pourquoi de ce cri de détresse :

— Malheureux ?... balbutia-t-il... Al-
lons donc ! que peux-tu craindre ? Est-
ce que jamais un mot de cela sortira de
tes lèvres !... Est-ce que jamais de mon
côté... Rassure-toi, Andrée...

— Ah ! je suis perdue !

— Tu es folle. Tu oublieras cela. Eh !
je l'ai bien oublié moi-même. Tu seras
heureuse et ton mari...

— Mon mari !... mais tu supposes
donc... tu crois que je vais...

Elle éclata en une crise de sanglots en-
core plus irrésistibles.

Et lui... qui s'enfiérait :

— Tu vas... mais assurément, tu vas
oublier ce que je devais être seul à sa-
voir... ce que, par un déplorable hasard
tu as appris... appris très mal, d'ailleurs.
Et quand je t'aurai expliqué, tu verras
que tu peux parfaitement épouser celui
que tu aimes... qui t'aime...

— Pauvre Julien !...

— Tu cesseras de te mettre en tête de
folles idées qui ne sont que de sots scrupu-
les !

Et il se ressaisissait à présent pour la
persuader par un ardent plaidoyer :

— S'il y a eu une action répréhensible
de commise, cela ne te regarde pas. J'en
suis seul coupable. Et après tout, pas si
coupable que cela. Oui, le dernier jour
de sa vie, notre cousine de la Croix d'Ar-
bel a eu un accès de fièvre... d'incon-
science... causé par la surexcitation que
lui avait laissée une audacieuse démar-
che... dont elle est morte... Car c'est
cette démarche... cette provocation de
Mme Béraud qui a tué notre vieille cousi-
ne. Oui, elle a alors griffonné quelques
mots qui portaient atteinte à mes droits,
des droits antérieurs... acquis... bien ac-

quis, dont jamais je n'avais démérité. Oui,
j'ai détruit ces lignes déraisonnables. Mais,
le lendemain, elle l'eût fait elle-même si
le mal ne l'avait pas foudroyée. Et alors
je n'ai pas de remords... parce que je
n'ai rien changé à ce qui devait exister...
à ce qui existait réellement.

— Tu as brûlé...

— Un chiffon de papier.

— Un testament...

— Absurde... non valable.

— S'il n'était pas valable, pourquoi
l'as-tu brûlé ?

— Parce que... Pour éviter des contes-
tations... des procès...

— S'il n'avait pas été valable, on me
t'aurait pas fait de procès.

— On peut toujours en faire de mau-
vais.

— On n'en fait que lorsqu'on a au
moins une apparence de raison.

— Oh ! les apparences !

— Il suffisait qu'il y eût la possibilité
d'un doute. Et ton acte, pauvre père, c'est
ta condamnation. Maintenant tout est
dit... et je sais ce dont, au prix de ma
vie, je voudrais pouvoir douter encore.

Il eut un geste de colère.

— Tu sais... Eh bien ! alors, tu n'i-
gnores pas non plus ce qui devient pour
toi une obligation impérieuse, et je te
suppose assez de raison pour être sûr que
tu enseveliras ce secret...

Il baissa instinctivement la voix :

— Il ne s'agit pas seulement de notre
fortune, Andrée... mais de mon honneur !

— Ah ! Si tu crois que ce n'est pas ce-
la qui me trouble... qui me désespère...
Ton honneur !... Mais si ton honneur
n'était pas en jeu, crois-tu donc que je
ne ferais pas tout... oui, tout... pour
mettre — malgré toi-même — ta conscien-
ce en repos ?... Car elle est bourrelée,
quoique tu dises, ta conscience... Elle par-

le, ta conscience, dès que ta volonté n'est plus là, obstinée, pour lui imposer silence... Elle parlait, l'autre nuit...

— Mon honneur... le tien...

— Cependant... père..

Et elle s'enfiévrant à son tour :

— Ce qui est juste est toujours possible... On peut toujours quand on veut.. Il y a toujours quelque moyen... Tu as ta fortune personnelle... J'ai la fortune de ma mère... De grand coeur, je te l'abandonne... Avec ça, tu ne peux donc pas vivre ?... honorablement ?... largement ?... Père... restitué... restitué...

— Tu es folle !

— C'est une fortune volée !..

— Une fortune qui m'appartient... que je garde... que je garderai.

Il avait prononcé cette phrase avec une violence qui avait fait reculer Andrée. Elle devint encore plus pâle. Ses lèvres — ses lèvres rouges — se décolorèrent, comme si tout son sang lui refluaient au coeur, mais ses yeux noirs s'emplirent alors d'un feu sombre. Et lentement, elle lui répondit :

— Tu seras seul, dans ce cas à la garder.

— Que veux-tu dire ?

— Ah ! c'est très simple. Je m'en irai.

— Où ?

— Je ne sais pas encore... Je n'ai pas pu y réfléchir... Pour réfléchir il faut avoir la liberté de son esprit... et des choses pareilles, vois-tu, ça vous assomme.

— Mais, ma pauvre enfant...

— Non, mon père... Ne me plains pas. Le plus à plaindre ici, c'est toi.

Elle eut un lamentable soupir :

— Je suis cependant bien malheureuse ! Cette fortune !... Ah ! c'est cela qui m'est égal !... Mais je comprends bien... j'ai compris tout de suite dans quelle impasse j'étais perdue... irrémisiblement

perdue. J'aimerais mieux mourir, vois-tu, que d'apporter à Julien de Pontarède une dot qui ne m'appartient pas... et je ne puis cependant pas lui dire pourquoi je suis pauvre... Je n'ai même pas la suprême... la bienheureuse ressource de me faire prendre par lui sans fortune... Car je le connais... pauvre cher... je sais qu'il me prendrait ainsi... joyeusement... tout de suite...

...Eh bien ! non... pas même cela... parce qu'il faudrait lui expliquer. Ah ! oui, tu as raison de supposer que j'ai souci de ton honneur... de ce que tu appelles ton honneur, mon père. Jamais je n'y porterai atteinte. Pour cela, je renoncerai à aimer... à être aimée... je renoncerai à tout... parce qu'à n'importe qui, dont j'accepterais jamais de partager la vie, il faudrait dire... ce qui jamais ne sortira de ces lèvres.

Il eut un soupir rauque :

— Pauvre petite !..

— Mais c'est égal, répéta-t-elle en redressant hautainement sa taille svelte, c'est toi qui es à plaindre... tandis que moi...

— Eh ! bien, toi... que prétends-tu faire ? je te le demande encore. Oui, que prétends-tu faire d'abord ?..

— Partir d'ici où rien ne m'appartient, et où je ne veux pas vivre dans ce qui appartient à d'autres.

— Pour aller où ?... interrogea-t-elle anxieusement...

Elle eut comme un combat avec elle-même. Et puis, d'une voix sourde :

— Tu diras... si tu veux... pour ton honneur... que mes idées religieuses m'ont reprise... Oui... que j'entre au couvent.

Et ses lèvres tremblèrent pour ajouter :

— C'est... ce que j'écrirai aussi à celui qui souffrira beaucoup de mon départ.

— Andrée !... tu veux ! ..

— Eh ! répondit-elle désespérément, je ne sais pas ce que je veux !... Mais là-bas... à la maison-mère de Conflans... parce que ici, au couvent de Montfleury, je serais trop près des étonnements, des chagrins, des désolations que je veux fuir, là-bas, je verrai et je prendrai un parti.

— Mais... je m'oppose, moi...

— Tu oublies que je suis majeure, mon père.

Il eut peine à retenir un mouvement d'irritation :

— Alors... tu me laisses... seul ?...

— Il ne tient qu'à toi de me voir revenir ; tu sais à quelle condition.

— Ta condition... une folie !

— Alors, adieu, mon père.

Sa colère qu'il ne réprimait plus s'abat-
tit en un geste de menace :

— Soit. Ce n'est pas pour cela que ma maison restera vide.

Elle eut un profond soupir... Elle ne répondit pas... et elle partit.



Maître Joséphin Pascalon, notaire depuis quelque quarante ans en la ville de Grenoble était, ce matin-là, comme toujours, dans son cabinet de la rue Lafayette, pas trop loin du palais de Justice, pas trop loin du bureau d'enregistrement, — une rue admirablement choisie pour faciliter la besogne du notaire et épargner des pas aux clients.

Ce grand vieillard, un peu voûté, au visage soigneusement rasé... qui prisait ! et secouait du bout des doigts comme un père noble de la Comédie-Française, les grains tombés sur son plastron empesé, ce grand vieillard, dans son vieux cabinet meublé de crin noir, apparaissait comme un représentant tenace de cette bourgeoisie du commencement du siècle dernier,

qui était toute finesse, politesse et bonne éducation.

On gratta à la porte du cabinet.

— Entrez. Qu'est-ce que c'est, fit maître Pascalon en voyant la figure de son saute-ruisseau.

— Une jeune dame, patron, qui veut vous parler.

— Elle a donné son nom ?

— Voici sa carte.

Il ne fit qu'y jeter les yeux :

— Dépêche-toi de faire entrer... Non, non... j'y vais moi-même.

Et il se précipita dans l'étude où une demi-douzaine de clercs se mirent à griffonner avec ardeur — pendant que, du coin de l'oeil, ils suivaient cette jeune et jolie cliente que personne ne connaissait, et que jamais on n'avait encore vue.

Mais ils allaient tout de suite savoir son nom, car le notaire avec le geste le plus arrondi de son bras maigre :

— Mademoiselle de Reversay !... Mais donnez-vous donc, je vous en prie, la peine d'entrer !

Et, se retournant, après lui avoir cédé le pas :

— Je n'y suis pour personne.

Maintenant il avait refermé la porte de son cabinet, la porte matelassée de cuir qui transformait la pièce sombre en un inviolable confessionnal.

— A quoi dois-je, Mademoiselle, le plaisir et l'honneur ?... Mais j'y songe... Monsieur votre père... rassurez-moi vite. Il ne va pas plus mal, j'espère...

— Il va même aussi bien que possible, Monsieur Pascalon.

— Ah ! vous me rassurez. C'est lui, sans doute, qui vous envoie dans ma vilaine antichambre du temple de l'hyménée, Mademoiselle...

Elle eut un triste sourire :

— Non. C'est moi, mon cher Monsieur

Pascalon, qui ai besoin de vos bons offices.

— Trop heureux, Mademoiselle...

Et il eut aussi un sourire en ajoutant :

— Je me hâte de dire "Mademoiselle", parce que...

Elle l'interrompit :

— Monsieur Pascalon, je sais qu'en vous je peux avoir pleine et entière confiance.

— Voilà quarante ans, Mademoiselle, que je m'efforce de mériter cette bonne opinion.

— Tout ce qui se dit ici...

— ...Ne va pas plus loin, acheva-t-il, étonné...

— Vous étiez l'ami de mon grand-père.

— Oui, Mademoiselle. Monsieur le président de Reversay essayait de me faire oublier la distance qui séparait son siège de mon étude. J'étais fier de son amitié. C'était un grand magistrat et j'aurais bien voulu voir son fils... Mais la fortune, un jour, a tourné sa roue pour en décider autrement.

— Mieux que personne vous le savez. C'est vous qui avez fait le règlement de la succession de notre cousine.

— De Mademoiselle de la Croix d'Arbel, oui bien.

— De même que c'est vous qui avez fait le règlement de la succession de ma pauvre mère.

— Oui, Mademoiselle, fit-il de plus en plus étonné.

— Alors... vous avez encore tous les comptes... tous les chiffres de ce dernier règlement.

— Assurément. Dans mes minutes.

— Je voudrais savoir exactement à combien s'élevait la fortune de ma mère.

— Votre fortune personnelle ?

— Oui.

— C'est très simple, et ce sera vite fait.

Il consulta un répertoire et donnant un coup de timbre.

— Apportez-moi, fit-il au petit clerc qui apparaissait, apportez-moi le volume LXII de la collection.

Et quand il l'eut, cherchant rapidement dans ce fouillis de papier timbré.

— Inventaire et règlement de la succession de Mme Lucie de Reversay, née Rival de Lanceroy. Voilà.

Il feuilletait tout en parlant :

— Régime dotal. Donc, tous les apports de Mme votre mère vous sont intégralement revenus après elle.

"Sa dot était de deux cent mille francs. La succession de votre grand-père de Lanceroy n'est venue y ajouter que cent sept mille francs plus une fraction. Vous savez que dans les affaires de l'Union Générale, il avait subi une grosse perte... De tout quoi, d'ailleurs, Monsieur votre père, en sa qualité de tuteur légal, a donné reçu.

— Et le tout est à ma disposition...

— Depuis votre majorité, oui, Mademoiselle.

— Quelles formalités faut-il remplir pour que cette fortune me revienne effectivement ?

— Mais... c'est avec monsieur de Pontarède que Monsieur votre père... Je suis au courant, Mademoiselle de Reversay.

— Non, mon cher monsieur Pascalon, vous ne l'êtes plus. Mon mariage avec monsieur de Pontarède est rompu. Je ne veux pas rester à Biviers. Je veux avoir la disposition de ma fortune, et pour cela je m'adresse à vous.

Le notaire n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous ne voulez pas ! Permettez-moi cette respectueuse question, Mademoiselle. Pourquoi ?

— Parce que j'ai des dissentiments avec mon père, parce que je juge la vie commune avec lui désormais impossible, par-

ce que j'entends user du droit que me donne ma majorité, de vivre à ma guise et où jè veux.

Il la regarda stupéfait.

Quel ton !... Quel calme !... Et, dans ces yeux noirs, quelle résolution !

Cependant il se hasardait encore :

— C'est que... excusez cette objection d'un vieillard... d'un ami du président de Reversay... C'est que... vous... seule... à votre âge... avez-vous réfléchi à la malveillance, à la calomnie que vous allez affronter, ma chère demoiselle ?...

— J'ai des raisons qui me font passer par-dessus cette considération dont je comprends, comme vous, la gravité, mon cher Monsieur Pascalon.

— Vos dissentiments avec Monsieur votre père sont-ils donc de ceux qui ne peuvent disparaître ?

— J'en suis désespérée... mais tant qu'ils dureront...

— Cependant... je ne puis croire encore... J'ai peur de deviner, et je n'ose insister dans la crainte de me tromper... et d'augmenter vos chagrins en vous en faisant redouter de nouveaux... Cependant... si vous pensiez qu'une démarche. Pour la petite-fille de Monsieur le président de Reversay, je ferais tout... tout, Mademoiselle.

— Ce serait inutile. Merci, mon cher Monsieur Pascalon. Je vous en reste infiniment reconnaissante. Mais il n'y a pas de démarche à tenter auprès de mon père.

— Je n'insiste plus, Mademoiselle. C'est le règlement de votre compte de tutelle que vous me chargez de demander à Monsieur votre père ?

— Oui, Monsieur Pascalon.

— Je ferai selon votre désir. Où comp-
tez-vous aller résider ?

— D'abord, au couvent de Conflans.

— Au Sacré-Coeur ?

— Oui, c'est là que j'attendrai que tout soit liquidé.

— Ce ne sera pas très long. Tout cela est fort simple et surtout fort clair. Quand partez-vous ?

— Aujourd'hui même.

— Vous ne rentrez pas à Biviers !...

— Non.

— Mais... avez-vous de l'argent ?

— Je viens vous en demander. Les notaires, je crois, fit-elle avec un pauvre sourire, les notaires consentent des avances à leurs clientes...

— Combien voulez-vous ?...

— Il faut se rappeler d'abord que mon existence va être très modeste. Ma fortune administrée sagement, — et c'est encore sur vous que je compte pour me rendre ce service, mon cher Monsieur Pascalon, — ma fortune m'assure quelques milliers de francs de rente.. Combien à peu près ?

— Mon Dieu... en vous employant cela en placements de tout repos... sans fluctuation... sans aléa... vous aurez à peu près une dizaine de mille francs de revenus.

— Il faudra donc que je vive sur ce pied-là. Alors... avancez-moi mon premier trimestre, mon cher Monsieur Pascalon.

Il ouvrit un tiroir de son bureau :

— Deux mille cinq cents. Les voici, Mademoiselle.

— Merci, vous êtes le meilleur des hommes.

— Et j'aimais beaucoup votre pauvre grand-père. Ah !... je n'ose plus le plaindre d'être mort, à cette heure.

Mais elle ne voulait visiblement pas s'engager sur le terrain où le vieux notaire semblait la pousser car elle ajouta aussitôt :

— Maintenant, il y a sans doute des formalités que je dois remplir.

— Oui.

Il griffonna à la hâte sur du papier timbré.

— Signez-moi ce pouvoir... cette procuration... ceci encore...

— Et puis ?

— Pour le moment, c'est tout. Bientôt, j'aurai l'honneur de vous écrire... à Conflans n'est-ce pas ?

— Oui. Si je changeais d'adresse, vous seriez le premier à le savoir.

— C'est entendu, Mademoiselle de Reversay.

— Ah !... ce nom... de Reversay...

Elle eut sur ses joues pâles une fugitive rougeur... puis résolument :

— Si je quitte Conflans, ce sera pour aller dans le Midi... Je ne me porte pas bien... et il est probable que, cet hiver, je chercherai sur la côte de Provence un peu de soleil... et de solitude

— Oui... oui... pauvre demoiselle, vous êtes, c'est vrai toute fiévreuse et toute défaite...

— Et j'aurai, continuait-elle, des raisons pour ne pas prendre ce nom de Reversay qui pourrait me signaler à des curiosités... à des indiscretions...

— Je comprends, se disait le notaire, si la nouvelle Mme de Reversay allait se promener de ce côté là...

Et hochant la tête :

— Alors, dites-moi, ma chère demoiselle, à quel nom ?...

— Mademoiselle Andrée Rival... c'est aussi un peu le mien.

— Puisque vous êtes Rival de Lanceroy par votre mère.

Et il répéta : "Andrée Rival" en prenant une note sur son agenda.

— Il sera fait comme vous le désirez, Mademoiselle de Reversay...

— Et je vous en aurai... je vous ai de tout ce que vous faites pour moi... une

infinité reconnaissances, lui répondit-elle avec une émotion profonde.

... Pendant que le vieillard, tout ému, lui aussi :

— Et bon courage, mon enfant... Vous me pardonnez de vous appeler ainsi ?

Elle lui tendit ses deux mains.

Et pendant qu'il l'accompagnait jusqu'à la porte, ils retraversèrent l'étude où les cleres aussitôt se mirent à griffonner avec une exemplaire ardeur.



Le train qui, depuis Saint-Raphaël, côtoyait la mer, stoppa à Boulouris où la petite gare semble sortir d'une corbeille de géraniums roses. Cinq minutes après, on criait : Agay ! Agay ! et Andrée descendit de wagon.

Andrée restait là, sur le quai, tout étonnée, tout angoissée de se voir, seule, en face de la baie immense. Et Andrée se disait :

— C'est donc dans ce pays... Tout près d'ici peut-être... Mais où ?

Oui, c'est là qu'habitaient ceux qu'elle venait retrouver... Retrouver. Pourquoi ? Eh ! le savait-elle seulement ?

Elle avait obéi à une impulsion plus forte que sa volonté. Elle avait voulu voir, voir de près... ceux que l'action mauvaise — l'action qui la faisait rougir comme si elle l'eût commise elle-même, — condamnait à une vie qu'ils n'auraient pas dû connaître. Et cette hantise qui la poursuivait depuis le jour où elle avait fui la maison paternelle, jamais... jamais elle n'avait pu s'en délivrer.

Là-bas, à Conflans, au couvent du Sacré-Coeur où on lui avait fait un si doux, un si tendre accueil... où, tout de suite, on l'avait reçue comme on recevrait une soeur attristée, lassée, découragée... là-

bas où elle s'était contentée cependant de dire à la supérieure : " Ma mère, un grand malheur m'accable, je viens me réfugier dans la prière"... là-bas où la vieille religieuse lui avait répondu : priez, ma fille ; nous aussi nous prierons pour vous... là-bas elle avait pourtant essayé de réagir contre ce désir si ardent qu'il en devenait maladif. Elle s'était dit : qu'iras-tu y faire ?... Que peux-tu pour ces malheureux ?... Rien... pas même leur offrir l'obole de ce qui t'appartient : parce que, si tu risquais seulement de leur laisser soupçonner la vérité, ce serait trahir celui que tu n'as le droit ni de juger ni de condamner... ce serait dénoncer celui dont ton premier devoir est de voiler la difformité morale.. Et alors.. quoi ? Quoi ?...

. Et cependant... elle y était.

Après avoir accompli son dernier, son plus cruel sacrifice ; après avoir envoyé cette lettre, — oh ! l'affreuse... l'abominable lettre ! qu'elle écrivait à Julien de Pontarède pour lui rendre sa parole et pour ajouter : " Je vous en supplie, ne m'écrivez pas. Ma décision est irrévocable. Votre réponse n'y peut rien changer. Vous souffririez en l'écrivant et moi qui ne veux pas souffrir en la lisant. je vous la renverrais sans l'ouvrir..." Après avoir savouré la coupe amère, — car on savoure la douleur comme la joie, — elle n'y avait plus tenu.

La hantise devenait une obsession. Et elle était partie en disant à celles qui lui avaient donné asile :

— Je reviendrai sans doute.. peut-être alors pour toujours.. Mais avant, je veux, je dois aller jusqu'au bout d'une dernière épreuve...

Et elle était là, devant la rade endormie, seule sur le quai de la petite gare... Car, à part quelques touristes épris de solitude

et de calme, il s'arrête peu de monde dans cette étroite vallée d'Agay qui est comme une porte ouverte sur le tragique Estérel. Et, ce jour-là, personne n'était descendu du train en même temps que la pâle jeune fille dont le regard interrogeait ce pays inconnu.

Cependant il fallait bien s'informer...

Et Andrée, s'adressant au chef de gare, qui, d'un visage placide et souriant, s'approchait de son unique voyageuse.

— Le village d'Agay, Monsieur... est-il loin de la gare ?

Il se prit franchement à rire.

— Agay ?... Mais vous le voyez d'ici tout entier, Madame. Agay, c'est la gare, l'hôtel, ces trois villas dans les pins, ces quatre cabanes sur la plage, cette petite chapelle, là-bas, sous ces grands eucalyptus, et, tout à côté, ces maisonnettes basses alignées en carré autour d'une colonne et qui sont la caserne de nos cinq douaniers...

...Cela représente, en gros et en détail, une quarantaine d'habitants... sans compter naturellement les étrangers. Mais ceux-là, ils sont tous à l'hôtel.

Elle eut presque peur d'avoir été mal renseignée.

— Il y a bien, dans ces villas, quelques étrangers aussi ?

— En effet, on les loue pour la saison... Mais, en ce moment, elles sont toutes vides.

— Toutes ?...

— Du moins, toutes celles qui sont à louer.

— Il y en a donc d'habitées...

— Une seule. Tenez, là sur la plage, cette petite maison...

— A côté de votre cabane...

— Oui. Vous me direz : une villa si on veut... Du côté de Marseille, nous appelons cela un "cabanon". Mais enfin, c'est

occupé par une famille bourgeoise qui y passe tout l'année.

— Ah !... l'été aussi ?...

— Mais l'été est très agréable ici... il y a la brise de mer... seulement les étrangers n'en savent rien... Et pour des gens retirés... qui vivent très simplement, qui ont avec eux un jeune homme infirme... vous comprenez qu'ils s'y trouvent très bien.

Oui, elle avait compris et son coeur battait follement... C'est là... C'est donc là qu'ils étaient... Et d'un ardent regard elle prit possession de la modeste... de la pauvre demeure.

Car cela, en effet, ne ressemblait guère à une de ces villas qui poussent sur la Côte d'Azur, comme des fleurs de marbre. On aurait dit une maison de paysans rendue plus confortable par quelque acheteur soucieux d'un peu de bien-être.

Et quand, d'un coup d'oeil, Andrée eût vu tout cela, elle eut un involontaire et faible soupir. Mais s'adressant aussitôt au chef de la gare :

— Comment dois-je m'y prendre pour faire porter mon bagage à l'hôtel ?

— Le garçon viendra le chercher, Madame.

— Alors, je n'ai qu'à y aller...

— Et vous voyez, ce n'est pas loin.

C'était à quelques pas en effet.

Elle y fut vite installée sous ce nom, Mlle Andrée Rival, qu'elle prenait pour la première fois... Et à la femme de l'hôtelier qui la conduisait dans une des chambres qui s'ouvrent, sur la baie, aux rayons du soleil levant :

— Je suis un peu malade, fit-elle avec son pauvre sourire. Je viens ici chercher du repos...

Et cette femme... une belle créature aux yeux de velours bleuâtre... ces yeux qui sont un héritage des Sarrasins si

longtemps les maîtres de la côte :

— C'est vrai, pechère, que vous avez l'air fatigué, Mademoiselle, mais ici vous serez vite remise. Il y fait si bon air... et on y est si tranquille pour y vivre à son gré...

Oui, c'était un pays tranquille et discret.

Presque aussitôt après sa sommaire installation dans cette chambre d'hôtel, Andrée était sortie.

Sa première pensée avait été pour cette église, cette chapelle plutôt, perdue dans un bois d'eucalyptus qui la dépassent de si haut, mais où Andrée se disait que la prière, aussi bien que sous la voûte des cathédrales, devait être entendue de Celui qui donne la force et le courage.

Et elle était allée de ce côté... prenant un sentier qui passe sous la voie du chemin de fer et monte à travers les petits jardins des douaniers, jusqu'au terre-plein, tout fleuri de véroniques et de grands iris sauvages, qui donne accès au porche surbaissé.

Et voilà qu'en arrivant elle avait entendu des accords lents et graves. Un orgue ?... Non assurément. Ici il ne pouvait y avoir qu'un harmonium ; et le son de celui-là n'était même pas des plus merveilleux... Il y avait donc du monde dans la chapelle, quelque cérémonie peut-être. Elle eut envie de rebrousser chemin. Cependant elle poussa la porte... fit un pas... et s'arrêta toute surprise.

La chapelle était vide. Et il n'y avait, là-bas, dans le chœur, qu'un homme, un jeune homme, assis à un petit harmonium placé, au coin de gauche, tout près de la table de communion.

Un jeune homme tellement absorbé par son exécution qu'il n'avait pas paru s'apercevoir de l'arrivée d'une auditrice.

D'ailleurs, Andrée avait fait si peu de bruit... et si discrètement elle était allée s'agenouiller sur une chaise, là, tout près de la porte...

Il jouait... et tout de suite elle avait reconnu une phrase de Schumann. Mais ce n'était là qu'un thème sur lequel le musicien laissait courir sa fantaisie... plus mélancolique encore que la mélancolique phrase du maître allemand.

Et cette fantaisie l'emportait lui-même dans un monde lointain de souvenirs, de visions peut-être. Car il levait les yeux, maintenant, vers la fenêtre cintrée qui jetait sur son visage le jour cru de ce pays sans brumes ; et, bien plus distinctement que lorsque la jeune fille était entrée, on le voyait — et on voyait que sa pensée n'était pas ici... pas plus que son regard..

Oui, il était jeune. Son visage bronzé, comme brûlé par le soleil, était beau dans sa tristesse... qui n'était peut-être que passagère. Sa barbe brune encadrait une bouche aux arêtes fines et fières à la fois. Son front, qui devait être lange, disparaissait à moitié sous des cheveux très noirs un peu longs ; et ses yeux, — ces yeux qui ne l'avaient pas encore regardée, — s'ouvriraient allongés et profonds, sous le reflet de la lumière qui faisait briller leur émail bleuâtre.

Quelle était sa tournure ?.. quelle était sa taille ?... Elle ne pouvait voir.

Mais elle oubliait de prier pour écouter cette voix de l'harmonium... cette voix qui semblait maintenant exprimer la pensée triste, lassée, de cet inconnu... Et elle restait là... attentive... comme prise d'un malaise d'oppression... Pourquoi ? Elle se le demandait... elle se le reprochait presque... lorsque le musicien, s'arrêtant tout à coup au milieu d'une phrase, eut un long soupir... un soupir découragé. Brusquement il referma l'har-

monium qui, sous le choc du couvercle, résonna d'une vibration sonore, prolongée.

Et, prenant le chapeau de paille et la canne à corbin posés à côté de lui, il se leva pour sortir.

Il était grand, d'un aspect élégant en dépit de son allure lasse et de ses vêtements négligés.

Et, appuyé sur sa grosse canne, qui, à chacun de ses pas, frappait sur les dalles, il se dirigea un peu maladroitement vers la porte.

Avec cet intérêt bizarre dont elle s'étonnait elle-même, elle le regardait du coin de l'oeil.

Il allait passer devant elle... il y passa... Mais, à quelques pas de la jeune fille, pas mieux que dans le chœur, il ne parut se douter de sa présence.

Arrivé à la porte, il eut un geste inattendu. Du bout de sa canne, il sembla chercher si la cloison était en effet là... tout près... Et c'est seulement après s'en être assuré qu'il poussa la porte pour sortir.

Elle avait eu un coup au coeur. Presque sur les pas de cet inconnu, elle sortit à son tour... Et s'adressant à un douanier qui bêchait une plate-bande de son petit jardin, le long du sentier de l'église :

— Monsieur, lui demanda-t-elle, avez-vous vu la personne qui vient de passer ?

Le douanier s'appuya sur sa bêche :

— Oui, c'est l'aveugle.

— Et... vous savez son nom ?

— Pardi, c'est M. Béraud... nous autres, ici, nous avons l'habitude de l'appeler M. Noël.

Noël... Noël Béraud... C'était lui.

L'artiste qui, après la catastrophe, avait recueilli sa mère et son frère cadet, qui avait eu cette belle ambition de subvenir

à leurs besoin, à tous... de leur faire la vie linge et facile... d'y parvenir à force de travail !... Pauvre garçon, à force d'excès de fatigue aussi et de surmenage meurtrier, il avait perdu la vue... à vingt-cinq ans ! A cet âge, aveugle... impuissant... redevenu comme un enfant qui trébuche ses premiers pas !

Tout cela, oui, elle le savait... Julien de Pontarède le lui avait appris le jour même de l'abominable révélation qui l'avait faite orpheline : son père n'était-il pas maintenant mort à jamais pour elle ? — qui l'avait faite veuve : son fiancé n'était-il pas perdu pour toujours ?

Oui, elle savait que Noël Béraud était aveugle. Elle s'attendait, au premier moment, à le rencontrer. Peu importe. Cette apparition fortuite, soudaine, bizarre lui avait mis au coeur une pitié inexprimable. Pauvre... pauvre garçon... que son infirmité n'avait pu rendre difforme !

C'est vrai, il y a des aveugles qui font peine à voir, avec leurs grands yeux sans regard, des yeux trop clairs, avec leur marche vacillante, leurs mains étendues qui semblent implorer la charité d'un appui... Mais celui-là ! Vraiment, il fallait presque savoir pour s'apercevoir... C'est à peine si, dans cette église, elle avait eu un soupçon, un pressentiment.

Si le douanier avait répondu à sa question : "C'est M. un tel qui est distrait et préoccupé", elle ne se serait pas doutée que ces yeux noirs aux reflets d'acier bleuâtre se promenaient sans regard sur le monde extérieur qu'ils ne voyaient plus.

Et elle redisait encore : pauvre... pauvre garçon, quand elle rentra à l'hôtel toute songeuse... toute troublée — si troublée qu'elle avait oublié de prier.

Pendant ces quelques jours, elle essaya de se renseigner. Dieu ! que cela maintenant, de près, lui apparaissait plus malaisé que de loin.

Interroger !... Dans un pays où il n'y a qu'une quarantaine d'habitants qui forcément, se connaissent tous ! Quelle difficulté pour une jeune fille seule... un peu regardée avec étonnement... avec défiance ! Quel danger pour elle qui prétendait n'être ici que Mlle Andrée Rival !

Mais enfin... cette place d'Agay où la vague vient doucement briser sur du sable rouge... Cette plage où la dune mouvante d'ajoncs se parsème, à quelques pas en arrière, de lauriers-roses qui s'étalent là, en grosses touffes vertes, empourprées à l'extrémité de leurs tiges par les pousses nouvelles qui seront des fleurs en juin, — cette plage est un but de promenade pour tous les hivernants qu'attire la sauvagerie de l'Estérel.

Ils y voient, vers l'estacade en bois qui s'avance dans la mer, aborder ou embarquer les bateaux des pêcheurs, mêlés aux lourds canots des tartanes et des goëlettes mouillées dans la rade.

Bien souvent, presque toujours, — il y a là quelque peintre notant des lumières vertes, bleues et rouges ; et personne ne songea à s'étonner quand on vit la nouvelle pensionnaire de l'hôtel d'Agay, cette demoiselle brune, pâle, un peu fluette, si simplement vêtue, si jolie dans sa robe sombre, — quand on la vit, un album de toile à la main, crayonner ou laver à l'aquarelle, comme tant d'autres. Et justement, elle semblait s'installer de préférence vers cette cabane basse... comme écrasée sur la grève... où un vieux pêcheur s'occupait, pendant le plein du jour, à raccommoder des filets ou à monter quelque engin de pêche.

Lui, poli comme tous les vieux s'habi-

tuait déjà à lui dire bonjour quand elle apparaissait.

Elle, qui, tout de suite, avait su son nom, lui répondait gracieusement : Bonjour, Monsieur Cauvain. Et le bonhomme, bientôt, lui avait dit :

— Vous me faites bien de l'honneur, Mademoiselle, de me donner du monsieur comme si j'étais un rentier, parce que, voyez-vous, ici, tout le monde m'appelle Marius... le père Marius. Et, s'arrêtant de travailler, la navette en l'air :

— C'est que je ne suis plus jeune ; j'ai une grande fille.

— Vous la gardez avec vous ?

— Oh ! non. La femme suffit pour faire notre soupe. Chrétienne est chez Mme Béraud.

— Mme Béraud ? répéta Andrée en faisant un immense effort pour rester impassible.

— Oui, la dame qui demeure là, de l'autre côté du chemin.

Et il ajoutait, pas fâché de bavarder un brin :

— Ce n'est pas tant pour ce qu'elle y gagne... parce que, si elle voulait, elle en trouverait, ailleurs, deux fois, trois fois plus. A Cannes, ça fait trembler ce qu'on donne pour la saison à une fille qui connaît le service. Mais voilà : nous étions censément des amis avec ce pauvre M. Béraud... un brave homme. C'est toujours ceux-là qui partent avant les autres.

— Il est mort ?

— Ah ! ça fait pitié !... Dans la rade de Toulon, Mademoiselle, en accostant un navire qui était à lui... une fausse manoeuvre... Il se tenait déjà debout à l'arrière du canot, il tombe à la mer... On ne l'a retrouvé que deux heures après, sous la quille du vaisseau, accroché à un clou qui dépassait le bordage, et qui avait fait harpon. Vous pensez s'il était mort.

Et quel malheur, Mademoiselle, un homme qui avait tant de capacité, qui était en train de gagner une si belle fortune... et qui, par le fait, n'a laissé à sa veuve que les yeux pour pleurer, et pas guère de rente avec, pauvre femme.

— Oui, pauvre femme, ne put s'empêcher de répéter Andrée, pendant que le père Marius, tout à son récit :

— Sûr, qu'elle est à plaindre, parce que pour trouver un bon garçon comme celui-là... Pas plus fier avec moi, voyez-vous, que si nous avions été matelots ensemble. Il avait acheté cette maison pour venir pêcher de temps en temps, pendant la belle saison, quand il trouvait le moyen de s'échapper deux ou trois jours, pour embrasser sa femme et ses petits qu'il envoyait ici courir sur le sable et barboter dans la mer. Il aimait la pêche, cet homme, et, pour être juste, il s'y connaissait quasiment aussi bien que nous autres qui en faisons le métier. Alors, comme ma petite cambuse, là, faisait partie du lot qu'on avait mis en vente, il était devenu mon propriétaire.

... Un drôle de propriétaire, allez ! Jamais, bien sûr, il n'a vu la couleur de mon argent. C'est lui, pauvre homme, qui avait toujours la main à la poche. Comme de juste, nous pêchions ensemble. Alors : "Tiens, Marius, pour une pièce de trémil. Tiens, Marius, pour une palangre, tiens, Marius, pour changer la voile du bateau." Moi, je leur gardais la maison quand ils n'étaient pas là. Je piochais le jardin et je l'arrosais pendant les chaleurs... et vous comprenez, c'est toujours moi qui m'en occupe, maintenant que madame demeure tout à fait ici, et que les pauvres gens n'ont pas les moyens de jeter leur argent par les fenêtres.

— Vous parlez de sa veuve et de...

— Et de ses enfants. C'est bien vrai, al-

lez, qu'un malheur n'arrive jamais seul. Après la mort de M. Béraud qui les laissait dans la débîne, voilà pourtant que ça avait l'air de s'arranger. Le fils aîné, M. Noël, gagnait, et pas mal. C'était un artiste, déjà fameux. Il fait venir à Paris sa mère et son petit frère... Ne tombe-t-il pas aveugle !... Il est aveugle, Mademoiselle, pour avoir travaillé sur des ouvrages trop minutieux qui lui ont usé la vue.

— Aveugle, tout à fait ?

— Oh ! en plein... Ils ont commencé par consulter de partout. La moitié de leur pauvre argent a encore passé en notes de médecins, en remèdes, en traitements. Rien n'y a fait. Il est aveugle et ne guérira pas. Alors, il a fallu venir se sauver ici, dans cette maison qu'ils avaient conservée, parce que, bâtie à la vieux comme elle est, elle ne vaut pas cher, et qu'à la liquidation ils l'ont eue pour un morceau de pain. Avec les quatre sous de rente qui leur restent, ils vivent, tout petitement, mais enfin, ils sont au bon air.

— Un peu à l'étroit peut-être.

Oh ! non. La maison est plus grande qu'elle ne paraît. Et puis ils ne sont là que deux : Madame et M. Noël. Le cadet, M. Maurice, travaille maintenant dans un bureau, à Nice. Chrétienne, — c'est ma petite, — ne tient pas bien de la place, vous pensez ; et au premier, il y a trois belles chambres, ce qui fait le compte, même quand M. Maurice vient ici. De sorte qu'ils ne se servent seulement pas de l'ancienne chambre de M. Béraud, qui était au rez-de-chaussée, à côté de la salle à manger et où il couchait, lui, pour ne déranger personne quand nous partions en mer avant le lever du soleil.

— Ah !... fit Andrée toute pensive.

Et une idée passa dans son esprit pendant que le vieux pêcheur se remettait à reprendre les mailles rouges de son filet. Il

y avait peut-être un moyen d'entrer dans cette triste maison, — d'abord, comme y entrerait un hôte apportant un peu d'aïssance, — pour y rester ensuite comme une amie... une discrète, une véritable amie.

Et, négligemment, comme si, à ce moment même, elle ne sentait pas son coeur battre follement :

— Pourquoi n'essayent-ils pas d'augmenter un peu leurs petits revenus ?

— Eh ! pauvre de vous ! Ce n'est pas M. Noël qui peut s'occuper à quelque chose... pas mieux que Madame. Peut-être bien qu'un jour M. Maurice sera là pour leur donner un coup de main... Mais pas encore de sitôt.

— Eh ! bien, en attendant... un locataire... un pensionnaire qui occuperait cette chambre si indépendante au rez-de-chaussée... Ici, sur la côte, tous les gens du pays font de ces petites spéculations... même ceux qui sont très à leur aise. Ça leur vaudrait au bas mot, pendant la saison d'hiver, de cent cinquante à deux cents francs par mois.

— Tant que ça !

— Voyez ce qu'on paye à l'hôtel, où on n'est pas aussi bien, il s'en faut, que dans une bonne famille... où il faut vivre à table d'hôte... où une jeune fille, par exemple, est si souvent mal à son aise... en entendant, en coudoyant, en subissant certains voisinages... certains contacts.

— C'est vrai, il y a des fois en effet...

— Moi, qui vient ici parce que je suis, non pas malade, si vous voulez, mais lassée. Moi, qui ai besoin d'un grand calme, d'un grand repos.

— C'est vrai qu'à la Maison Blanche (c'est comme ça que nous l'appelons), vous seriez un peu mieux que là-bas, à l'hôtel ; et chez des si braves gens...

— Enfin... fit-elle avec un soupir, comme si elle sentait bien qu'il fallait renou-

cer à cette chimérique perspective.

Mais lui, hochant la tête :

— Alors, vrai, vous donneriez deux cents francs ?

— Oh ! de bon coeur, et sans faire un sacrifice, puisque c'est à peu près ce que je paye à l'hôtel et... il y aurait même un beau louis pour vous ; parce que vous m'auriez rendu un véritable service.

— Vous pensez bien que je ne le ferai pas à cause de l'argent... tout en vous remerciant de bon coeur si vous me donnez une si belle étrenne. Alors, à supposer que j'en parle à Madame, je lui dirai que Mademoiselle...

Il attendit. Et elle, comprenant aussitôt :

— ...Que Mlle Andrée Rival, institutrice... à Grenoble... vient passer, dans le Midi, la saison d'hiver. Son médecin lui a conseillé ce joli pays d'Agay pour y vivre dans un grand repos du corps et de l'esprit. Bien entendu, je paierai d'avance s'il le faut...

Il l'interrompit.

— Oh ! ça, c'est des affaires qui ne me regardent plus. Vous arrangerez ça avec Mme Béraud. Moi, je vais lui dire ce que vous savez et pas plus tard que tout de suite.

Dans la salle à manger, — la grande pièce du rez-de-chaussée où ils se réunissaient, — dans la salle à manger, protégée du trop ardent soleil et de sa trop vive clarté par le clayonnage de la véranda rustique, Mme Béraud travaillait à un ouvrage au tricot.

Elle n'avait pas encore la cinquantaine. Mais ses cheveux blancs, les rides profondes qui couraient sur son front hâlé par

l'air marin, son attitude un peu affaissée, comme repliée, tout décelait une **valeure** et une résignée.

Résignée, oui, elle l'était, pauvre mère qui devait recommencer son oeuvre de maternité laborieuse et inquiète, auprès d'un fils de vingt-six ans redevenu comme un tout petit enfant.

Il était là, lui aussi, s'abandonnant à la lassitude de vivre, de végéter, de mourir lentement. Il était là, à demi étendu dans un fauteuil, une vieilleries qu'en des jours meilleurs, ils appelaient en riant "l'antiquaille", il était là, perdu dans quelque souvenir d'autrefois... du temps où il avait des yeux, où il avait du talent, du temps, ah ! Dieu cruel ! où il était quelqu'un, un artiste, un homme, et non pas cette chose inutile, encombrante, désolante qui n'apporterait plus à la mère qu'il adorait qu'un surcroît de fatigue... et de gêne aussi.

Ils ne parlaient pas. Elle, travaillant au coin de la fenêtre, lui, rêvassant, comme engourdi d'esprit et de corps lorsque Chrétienne entra.

— Madame, c'est mon père... Il languit de vous dire quelque chose.

— Et bien, pourquoi n'entre-t-il pas ? Marius ! appela-t-elle.

Et le vieux pêcheur, son bérêt à la main :

— J'ai d'abord envoyé la petite pour voir si je ne vous faisais pas du dérangement, Madame...

Et voyant Noël dans un coin :

— Bonjour, Monsieur Noël, vous vous reposez un peu ?...

— Un peu, oui, répondit-il laconiquement.

Et Marius ayant terminé ses politesses :

— Voilà ma commission, Madame. C'est une idée qui m'est venue. Parce que l'argent, pas vrai, il est toujours bon à pren-

dre... surtout quand il ne demande qu'à tomber... Et deux cents francs par mois, ça fait une jolie pêche...

— Assurément, soupira-t-elle.

— Assurément, répéta comme un écho Noël qui avait entendu le soupir de sa mère.

— Eh! bien, vous les avez, si vous voulez, Madame. Et tout de suite. Je connais une jeune demoiselle... et j'ai vu ça du premier coup d'oeil; quelque chose d'honnête... d'avenant... une fille comme il faut. Elle a été malade. Mais elle va tout à fait bien à présent. On l'a envoyée finir sa guérison ici, au soleil... au bon air... et, vous comprenez qu'une jeune personne, seule, à l'hôtel, où c'est plein de monde, où on fait du bruit... elle n'est pas heureuse. Elle m'a raconté ça sur la plage où elle fait des petites peintures et où nous avons vite été en connaissance. Elle m'a dit que, pour trouver une chambre dans une bonne maison bourgeoise comme la vôtre... elle donnerait de bon coeur ce qu'elle paye à l'hôtel.

— Loger et héberger ici une personne! l'avoir à notre table!

— Ah! pour ce qu'elle doit manger, celle-là...

— Vous perdez la tête, mon pauvre Marius.

— Pas tant que ça, Madame. Qu'est-ce que vous faites de cette chambre-là, à côté, qui a une sortie sur le jardin, où on peut être quasiment comme chez soi. Qu'est-ce que ça peut vous faire d'avoir à votre table une demoiselle gentille, pas exigeante, pas pénible, une fille de bonne maison. Ça se voit, que je vous dis. Et pour l'éducation, elle est institutrice de son état. Elle a même trop travaillé dans sa partie. C'est ce qui l'a fatiguée. Mais ça ne peut vous gêner en rien... et je suis

sûr que ça serait une distraction pour M. Noël.

— Une distraction pour moi, fit Noël, avec un peu de triste ironie dans son sourire, mais surtout un soulagement pour ta bourse, pauvre mère, parce qu'ils sont durs à joindre, hein... les deux bouts?

Elle eut un geste éloquent.

— Oui... durs...

— Eh! bien, accepte avec reconnaissance l'aubaine que Marius nous apporte.

... Pour combien de temps, demanda-t-il en s'adressant au vieux pêcheur.

— La saison, Monsieur Noël... au moins trois mois.

— Trois mois... c'est bien vite passé.

— Et six cents francs, fit Marius, c'est toujours bon à prendre.

— Oh! oui, s'écria avec conviction Mme Béraud.

— Alors... je l'amène, Madame?

— Amenez-la. Et merci bien, mon brave Marius.

Elle y était.

Le père Marius venait d'apporter son bagage. Elle avait pris possession de cette chambre au rez-de-chaussée, dont la fenêtre s'ouvrait sous la véranda en clayonnage où grimait un grand seneçon tout étoilé de ses capitules jaunes.

Elle avait voulu se rapprocher de ces pauvres gens. Elle y était parvenue. Voilà qu'elle allait tout à l'heure s'asseoir à leur table. Voilà, que pendant des mois, — aussi longtemps qu'elle le voudrait, — elle allait entrer, toujours plus avant, dans l'intimité, dans l'amitié peut-être de ces cousins qui ne se doutaient pas de ce cousinage.

Qu'y ferait-elle?

Ah! pas plus à présent que lorsqu'elle avait cédé à sa hantise en partant pour

Agay, elle ne savait ce que l'avenir ferait de ce rapprochement.

A quoi leur serait-elle bonne ? Comment leur deviendrait-elle utile ? Tout cela, c'était l'inconnu, l'incertain, le hasard.

Rapidement, elle avait procédé à sa petite installation, aidée par Chrétienne qui s'empressait autour d'elle, et qui ne perdait pas cette belle occasion de bavarder, enchantée de voir que la nouvelle pensionnaire de la Maison-Blanche l'écoutait complaisamment et répondait volontiers à ses discours parfumés de l'accent du terroir.

— Vous l'aimez, le poisson, Mademoiselle Rival !

— Mais oui.

— Ce n'est pas ce qui manque, ici, allez ! Mon père, il est pêcheur et, comme de juste, c'est nous qui choisissons d'abord quand le bateau revient. Ah ! c'était le grand plaisir de M. Béraud d'aller avec lui en mer... et puis de M. Noël, le pauvre, quand il avait encore ses yeux.

— Il y a longtemps qu'il a perdu la vue ?

— Quatre ans, Pêchère. Ça lui est arrivé brusquement... tout d'un coup !... comme un voile qui serait tombé et qui ne s'est jamais plus relevé.

— Quel malheur !

— Lui qui était si agissant, si remuant. Quand ils sont revenus ici, — parce que c'est à Paris que le mal l'a pris — j'ai cru qu'il allait devenir fou. C'était une désolation. Ça faisait pitié de le voir.

— Et maintenant ?

— Il s'habitue, le pauvre. Il s'habitue un peu. Il y a même des moments où on dirait qu'il en a pris son parti. Il parle, il rit, il est gentil comme il était autrefois. Mais ça ne dure pas bien longtemps, ces moments-là. Il se renfonce dans son

grand fauteuil, il ne dit plus rien, il vit avec son ennui, et il ne veut pas même essayer de s'en distraire.

Et puis, quelles distractions aurait-il ? Personne ne vient ici. Maintenant qu'ils ne sont plus riches, leurs amis ne les connaissent plus. Alors quand M. Noël s'ennuie trop, il va à l'église, parce que, là, il y a un orgue et qu'il aime à jouer. Ici vous comprenez, il m'a pas pu acheter un piano, ça coûte trop cher.

Et Andrée se disait déjà.

— Ici, il y en aura un.

D'ailleurs, sa petite installation était maintenant terminée. Chrétienne, si elle avait encore beaucoup à dire, n'avait plus rien à faire dans cette chambre où les quelques bibelots familiers d'Andrée disposés sur cette table, où ce gros bouquet de roses et de géraniums d'automne, là, sur la cheminée, donnaient déjà un air d'intimité et de bon accueil. Eh, bien à regret, elle prenait congé, en disant à la nouvelle arrivée :

— On a l'habitude de dîner à 7 heures. Mais, si ça ne vous allait pas comme ça, Madame a dit qu'on changerait.

— Ah ! non ! non ! Ce que je veux surtout, c'est qu'on ne change rien ici.

Et pendant que le soleil couchant dorait encore les pointes rugueuses du "Rastel d'Agay", elle alla, maintenant qu'elle avait pris possession de sa chambre, faire une première reconnaissance dans le jardin.

Un territoire qui fut bien vite parcouru.

Les mimosas de l'allée portaient déjà aux cimes molles de leurs branches bleuâtres l'espoir de leur prochaine floraison. La bordure d'iris se gonflait de boutons encore verts et, contre la véranda, au Midi, dans le recoin le plus chaud, quelques citronniers au feuillage un peu éprouvé

par les embruns trop proches, ouvraient leurs fleurs charnues, pendant que, sur les mêmes branches, se gonflaient des limons bientôt mûrs.

Le jardin était solitaire. Sans doute Mme Béraud mettait-elle comme une discrétion à ne pas troubler la première promenade de sa pensionnaire. Et Andrée s'attarda seule, pendant longtemps, jusqu'au moment où le crépuscule succédant brusquement aux derniers rayons du soleil, elle vit son hôtesse descendre les marches du petit perron de la véranda, et se diriger vers elle :

— Il va être bientôt nuit, Mademoiselle, et c'est l'heure où il fait toujours un peu humide et froid. Voyez, la rosée commencée à tomber. Nous avons un bon feu dans la salle à manger et... à moins que vous ne préféreriez qu'on allume dans votre chambre...

— Mais non... Madame... trop heureuse, au contraire...

Et elles rentrèrent ensemble.



Andrée y avait déjà pénétré dans cette salle à manger aux murs blanchis à la chaux et aux meubles luisants de netteté. C'est là qu'après quelques instants de causerie avec Mme Béraud, elle avait terminé la petite négociation qui lui ouvrait cette maison, ce foyer, — cette famille.

Mais elles y avaient été seules alors, toutes les deux. Le grand fauteuil, là, au coin de la cheminée, avait apparu à Andrée, vide de son hôte accoutumé. Car, discrètement, Noël, à ce moment, avait regagné sa chambre au premier étage.

Et cette fois, c'est avec un involontaire battement de coeur que la jeune fille vit dans la pénombre, — car le jour baissait, la lampe de porcelaine blanche n'était pas

encore allumée et la flamme rouge des souches de bruyère grésillant dans l'âtre luttait seule contre l'envahissement crépusculaire, — c'est avec un sentiment de vague satisfaction plus involontaire encore qu'elle vit le grand fauteuil occupé par un troisième personnage qui se leva aussitôt, et qu'elle avait déjà reconnu.

Oui, c'était bien le mélancolique musicien de l'autre jour.

Déjà, d'ailleurs, Mme Béraud, avec un sourire de tendresse attristée :

— Je vous présente mon fils, Mademoiselle, mon fils Noël, mon pauvre enfant qui ne vous verra pas. Il a perdu ses yeux.

Et lui s'efforçant d'y mettre toute sa bonne grâce :

— C'est un nouveau malheur qui m'arrive, Mademoiselle, car maman m'a dit que c'était une belle jeune fille qui venait habiter dans notre maison. Je ne pourrai que me faire raconter ce dont j'aurais été heureux de garder la vision... comme de toutes les belles choses qui nous entourent ici, et que mon souvenir voit toujours.

Mais aussitôt, comme pour chasser la pensée attristante :

— N'est-ce pas, Mademoiselle, qu'il est merveilleux, ce pays.

— Le plus beau du monde, répondit-elle de sa voix au timbre un peu grave. Je n'y suis que depuis quelques jours et il me semble déjà que je ne voudrais plus le quitter.

Ils étaient maintenant autour de la cheminée où les souches de bruyère pétillaient enveloppées d'étincelles. Mme Béraud avait repris son ouvrage de tricot. Andrée s'acclimatait à cette atmosphère si nouvelle... et l'aveugle, comme si ces paysages soudain évoqués illuminaient ses ténèbres :

— Ce pays ! Vous ne pouvez encore que



Andrée avait tenu sa promesse en essayant de traduire à Noël quelques-unes de ces choses inconnues, inespérées...

bien peu le connaître. Mais quand vous vous serez un peu perdue sous les pins qui exhalent, le matin, une odeur d'incendie... l'incendie rayonnant qui les a brûlés, la veille, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Quand vous serez entrée dans les fourrés de bruyères... des grandes bruyères blanches, plus hautes, bien plus hautes que vous. Quand vous vous serez grisée de ce parfum-là, plus subtil et plus capiteux que celui des pins brûlés par la lumière... Quand vous aurez fait connaissance avec les cantons où s'épanouissent les cistes blanches et roses, où les lavandes tapissent de bleu toutes les anfractuosités du porphyre rouge... Quand vous aurez vu que l'Estéral est un grand jardin, un jardin de rêve...

... Ah ! c'est alors qu'il vous apparaîtra vraiment, ce pays que mes yeux ne regarderont plus... mais que je vois... que je verrai toujours.

— Vous l'avez tant parcouru, n'est-ce pas ?

— Oui. J'étais tout petit, que je maudais déjà dans les coins les plus perdus... que je perchais avec Marius à la pointe de toutes ces roches étranges qui surplombent des fonds d'algue où le poisson se tapit dans l'enchevêtrement des rubans d'eau qui semblent respirer sous le remous. Oui... je l'ai beaucoup fouillé, ce pays... et je le connais bien.

— Vous y marchez d'ailleurs comme en terre si familière... Je vous ai vu, Monsieur, l'autre jour.

— Vraiment ! fit-il, un peu étonné, un peu intéressé, car la voix qui lui parlait était jeune et jolie ; et, pour lui, la beauté du son, c'était la seule qui lui restât accessible.

— Oui, je vous ai vu. C'était bien vous. Avec un chapeau de paille à larges bords, une canne, un peu grosse, vous reveniez.

Elle se reprit bien vite :

— Vous sembliez revenir de la petite église.

— C'est vrai, j'y vais quelquefois. Ce n'est pas pour y prier. De cela cependant je n'aurais nulle fausse honte. Mais je n'ai pas besoin, moi, pour m'isoler dans un acte grave, de la solitude d'une église déserte.

.. Partout, fit-il mélancoliquement, partout où il y a du silence, je suis seul et je peux me recueillir. Mais je vais dans la chapelle d'Agay, parce qu'il y a là un harmonium.

— Vous êtes musicien, demanda-t-elle le plus naturellement, le plus curieusement qu'elle put.

— Non, je suis... j'étais peintre, Mademoiselle.

Mais la mère aussitôt :

— Il avait également, mon pauvre Noël, un réel talent de pianiste. Quand il était tout petit, on nous disait que peut-être il réussirait aussi bien comme musicien que comme peintre.

— Et voilà pourquoi, fit-il en l'interrompant, je tapote volontiers sur un clavier... quand l'église est vide et que je ne gêne personne.

— Ah ! comme cela se trouve, s'écria Andrée, moi aussi, je suis un peu...

— Vous êtes musicienne !

— Oh ! pas une artiste, entendons-nous... mais enfin, moi aussi j'aime à promener mes mains sur un clavier. Et... si je savais que cela ne vous fût pas désagréable...

— Quoi donc ?

— Qu'il y eût ici un piano, dont je vous prierais, Mr. Béraud, d'user à votre entière fantaisie ; ce serait un grand plaisir pour moi d'aller en louer un à Cannes ou à Nice.

— Ah ! Mademoiselle, s'écria sponta-

nément, presque imprudemment la mère, ce serait pour Noël une joie encore plus grande.

— Mais, maman, il ne s'agit pas de moi, ici.

— Et pourquoi donc pas, Monsieur Béraud ? Vous ne supposez pas que je veuille l'accaparer, cet instrument. Il y en aura pour deux, allez !

— Vous êtes infiniment aimable, Mademoiselle. Alors, vous me permettrez de vous écouter ?

— Volontiers, mais vous êtes prévenu, je ne suis pas une artiste.

— Vous déchiffrez ?

— Oui, pas trop mal.

— Ah ! entendre quelque chose d'ignoré ! Éprouver une sensation nouvelle ! Ne pas remuer toujours des souvenirs, qui finissent par s'effacer... Il y a tant de choses dont maman me parle quand elle me lit le journal ! Tant de choses récentes, belles, dont j'aurais voulu avoir une idée...

— Eh bien, nous arrangerons cela. Et tenez, voulez-vous que nous fassions un accord ?

— Vous avez une voix, Mademoiselle, qui me donne la sensation de la beauté jeune et bonne. L'accord sera vite conclu.

— Je vous jouerai, je tâcherai de vous jouer quelques-unes de ces choses que vous voudriez connaître, ou dont vous aimeriez à retrouver le souvenir ; et, en retour, vous me montrerez le pays.

— Ce n'est pas sérieux ?

— Très sérieux, au contraire. Vous le connaissez si bien. Vous savez les endroits où sont les grandes bruyères et les fourrés de cistes. Vous me ferez prendre les chemins qui mènent aux jolies calanques du bord de la mer. Vous serez mon guide, voulez-vous... et moi, là aussi, je tâcherai de vous redire comment je vois ce

dont la vision vous sera restée un peu embrumée par le lointain.

— Mais, s'écria-t-il en souriant, cette fois, d'un sourire jeune qui fit briller ses dents blanches, mais, ce serait pour moi une bonne fortune inespérée.

— Très heureuse, je vous assure de vous donner ce plaisir.

— Et le pauvre enfant, soupirait Mme Béraud, il en est sevré depuis si longtemps. Moi, je ne sors jamais. Il n'a pas d'amis...

— Oh ! les amis, murmura-t-il en haussant les épaules.

— Eh ! bien, ajoutait vite Andrée, puisque nous devons passer quelques mois ensemble, soyons deux amis voulez-vous, Monsieur Béraud ?

Et bravement, comme une courageuse, une téméraire conquérante qui, pour vaincre, fait donner toutes ses réserves :

— Moi, vous le savez peut-être déjà, j'ai été malade. Je vais beaucoup mieux, mais on m'a ordonné le Midi, pendant longtemps, le plus longtemps possible. Je ne suis pas bien riche. Mais, Dieu merci, ma mère que j'ai eu le grand malheur de perdre m'a laissé une petite fortune qui m'assure l'indépendance. Mon père...

Ici, plus témérairement encore, elle osa faire un mensonge qui, demain, sans doute, pauvre fille, n'en serait plus un :

— Mon père est remarié. Je le vois moins qu'autrefois, dans sa nouvelle famille... Vous devinez donc que je suis aussi une solitaire, moi, et que je n'ai pas toujours été tout à fait heureuse.

Mais bien vite, pour dissiper cette brume de tristesse :

— Allions nos mélancolies, fit-elle en riant.

Et lui, instinctivement égayé par la sonorité de ce rire de cristal.

— Allions-les, répéta-t-il en riant aussi.

Sur quoi, on se mit à table, presque joyeusement.

Et puis, on causa, on se familiarisa, on babilla, les coudes sur la table...

Jusqu'à ce que Mme Béraud :

— Mais, mes enfants, c'est onze heures.

— Oh !

— Voilà peut-être quatre ans que je ne me suis pas couchée à cette heure-là !

Et elle ajouta bas tout en serrant la main d'Andrée :

— Voilà à coup sûr quatre ans que la soirée, ici, n'a pas été joyeuse comme aujourd'hui. Ah ! Mademoiselle, merci pour mon pauvre Noël.

Et quand la mère et le fils se dirent adieu à la porte de leur chambre au premier étage.

— Qu'elle a une jolie voix, maman !

— Et qu'elle est charmante !

— Mais, vraiment, elle aussi, elle est jolie ?

— Oui. Une allure, une figure ravissantes.

— Comment ? Explique-moi. A qui ressemble-t-elle ? Te rappelles-tu quelqu'un ou un personnage d'un tableau que je connaisse ?

— Mon Dieu ! non, je ne vois pas.

— Tant pis ! J'aurais aimé donner un visage à cette voix de charme.



Quelques jours avaient passé, bientôt des semaines. Leur vie commune s'organisait. La sympathie était bien vite née ; et, vraiment, cette jeune fille calme, gaie, — car elle était gaie, cette convalescente, si oublieuse du mal dont elle venait écher cher ici la complète guérison — cette jeune fille qui se pliait si aisément à des ha-

bitudes nouvelles et qui s'efforçait de tenir si peu de place dans la maison de ses hôtes, en prenait une chaque jour plus grande, dans leur reconnaissante amitié.

Le piano était arrivé de Nice. Un Pleyel tout battant neuf, qui ne ressemblait guère à un instrument de location, qui résonnait, profond et velouté dans les notes basses, moelleux et cristallin dans le registre élevé.

On l'avait placé, naturellement, dans la salle à manger, où il apparaissait encore plus superbe, à côté du vieux buffet tout brillant de netteté et tout noir de vieillesse.

Et, aussitôt, Andrée avait tenu sa promesse en essayant de traduire à Noël quelques-unes de ces choses inconnues, inespérées... en lui rendant la joie de ces autres choses qu'il avait aimées (oh ! ce Sigurd ! Ce Sigurd surtout, dont il ne pouvait se lasser d'écouter le poème de mélancolie et d'héroïsme !) et que, penché sur son fauteuil, comme pour se rapprocher encore... ses yeux noirs illuminés par une vision intérieure, sa bouche entr'ouverte en un muet ravissement... l'a-veugle buvait avec une avidité de fièvre.

Et puis, ce qu'il venait d'entendre, c'est lui qui essayait ensuite de le retrouver en le cherchant à son tour sur ce clavier doux au toucher comme un épiderme dont le contact est une caresse.

Et quand il arrêta enfin cette amie d'hier en lui disant tout confus :

— J'abuse... Voilà deux heures que je vous prends votre bon soleil et votre grand air.

— Alors... A votre tour. J'ai été vos yeux. Soyez mes pas.

... Et ils partaient. Mais oui, c'est bien vrai qu'il savait jusqu'au moindre sentier de ce pays qu'il ne voyait plus que par le souvenir.

A quelques pas de la maison, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, — car c'est toujours et partout qu'il y a, là-bas, un chemin conduisant dans quelque adorable recoin baigné de lumière ardente et follement tapissé de verdure fleurie, — à quelques pas, Noël qui marchait à côté d'elle, interrogeant le sol du bout ferré de sa grosse canne à corbin :

— Mademoiselle Andrée... car il l'appelait déjà ainsi, n'y a-t-il pas, à gauche, entre deux gros genévriers, un sentier qui longe un lit de ruisseau ?

— Oui.

— Prenons par là.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Non... non... mon bâton connaît ici toutes les pierres du chemin.

Et, en effet, il la suivait, sans peine, sans trop même d'hésitation. Et, à chaque instant :

— Ici... le sentier bifurque, n'est-ce pas ?

— Oui.

— A droite alors. Jusqu'au moment où vous rencontrerez un énorme bloc de porphyre qui a roulé, voilà dix mille ans peut-être, des flancs du Rastel... Alors vous tournerez le rocher, et puis, vous me direz...

Et quand elle l'avait tourné, c'était un cri de la jeune fille :

— Oh ! admirable !

— Dites, alors... Dites-moi...

Et maintenant qu'ils étaient assis, l'un à côté de l'autre, sur la roche de pourpre.

— Oui, répétait-elle tout émue : c'est admirable. Entre ces deux fourrés de pins qui s'abaissent, de chaque côté, en pente abrupte, le vieux château porté par son bastion s'avance dans la baie d'un bleu très pâle.

... Elle est si calme et si limpide, cette

baie, que les murs ensoleillés s'y allongent en reflets tremblants... en reflets d'or qui atteignent le rivage opposé et qui font comme une auréole de feu à cette grande tartane endormie, là-bas, sur son ancre et que le bercement de la vague balance doucement, doucement.

Il fermait ses yeux noirs comme pour mieux retrouver cette vision à nouveau évoquée, et il murmurait, ravi :

— Oui, c'est cela, c'est cela. Je vois, moi aussi, je vois le vieux château où les figuiers de Barbarie qui hérissent le bastion s'écroulent dans l'eau. Je vois la pointe du phare où le remous met une ligne toute mince, toute paisible d'une écume paresseuse. Je vois les tartanes dont la voile latine fait courber l'antenne allongée...

— Et tout cela, reprenait-elle, s'encaadre magiquement dans la verdure des pins et dans la pourpre des rochers, pendant que, là-bas, s'épanouit la cime des grandes bruyères qu'on prendrait pour des lilas blancs prêts à fleurir.

— Oh ! les bruyères, ce n'est pas ici. Ce n'est pas aujourd'hui, mais c'est demain, si vous voulez que je vous les montrera... et que vous en serez grisée.

C'est le lendemain, en effet, qu'il devait les lui faire connaître.

Ce matin-là :

— Maman, fit-il à Mme Béraud qui se prenait chaque jour de plus d'amitié pour cette jeune fille apportant dans leur solitude morne sa vie et son sourire, maman, veux-tu nous faire déjeuner de bonne heure ?

— Pourquoi donc ? Sais-tu si cela ne désobligerait pas Mlle Rival ?

— C'est elle qui te le demande avec moi. Je veux la conduire aux bruyères d'Anthéor. C'est loin, et pour être reve-

nus avant le crépuscule...

— Eh ! bien, quand vous voudrez. Donnez-moi vos ordres à Chrétienne.

— Et à Marius aussi. Parce que nous allons prendre le bateau.

Le bateau ! Depuis quatre ans... depuis qu'il était revenu environné de nuit, Noël ne s'y était plus hasardé. Et ce fut pour le vieux pêcheur une surprise de joie quand il l'entendit lui dire :

— Tout à l'heure nous allons partir en mer avec Mlle Rival. Tu nous conduiras à la plage d'Anthéor.

— Cocagne, alors ! fit le vieux qui depuis bien longtemps, lui aussi, n'avait pas eu l'occasion de placer cette exclamation, témoignage, là-bas, d'une satisfaction sans égale.

Et lorsqu'une heure après, il les vit apparaître sur le sable de la grève :

— Je suis paré, Monsieur Noël, et j'ai mis deux paires d'avirons. Ça fait qu'en route, si ça vous dit de vous dégourdir un peu...

— Pas de refus, mon vieux Marius. Si je sais encore m'en servir.

— Laissez donc, ça ne se perd pas, le coup de rame. Vous en aviez un fameux, Monsieur Noël. Vous l'avez toujours. C'est moi qui vous le dis.

— Allons, embarquons.

Et s'adressant à Andrée :

— Vous voyez, Mademoiselle Rival, le bateau doit être là, tout près !

— Rangé contre l'appontement, faisait le vieux.

— Marius vous aidera à y descendre, et puis, A Dieu vat ! comme on dit en partant pour les pays lointains.

— Oh ! rectifiait le père Marius en riant, du lointain comme ça, où on aborde en deux petites heures...

Tout en bavardant, ils s'étaient avancés au bout du pont de bois qui baigne ses

pilotis dans la mer déjà profonde.

“La Chrétienne (c'était le nom que Marius avait donné à son bateau), “la Chrétienne” était là, amarrée par l'arrière et retenue, à l'avant, par l'ancre qui l'empêchait de venir se heurter contre les charpentes de l'appontement.

Marius, les pieds nus, lesté comme un vieux chat maigre, sauta dans la barque.

— Donnez-moi la main, Mademoiselle, mettez le pied sur le bordage... là, ça y est.

— A vous, Monsieur Noël. Asseyez-vous sur la passerelle, la main sur mon épaule. Sautez. Vous y voilà.

Il les avait installés sur le banc d'arrière ; il était déjà à l'avant, retirant son ancre.

Et Noël qui avait senti le contact de la vergue couchée contre le plat bord.

— Tu as donc pris la voile, Marius ?

— Oui... mais je ne sais pas si on pourra s'en servir.

— Pas de vent ?

— Au large, il y a un peu d'est... Pour le moment, il faudrait tirer des bordées. A la rame, ça ira plus vite. Mais au retour... on verra voir.

— Alors, à la rame, mon vieux.

Marius se courba sur les avirons et le bateau fila, allongeant derrière lui un sillage qui s'élargissait en triangle, pendant que les gouttes qui tombaient des rames sortant de l'eau s'épalaient sur la mer calme en perles huileuses.

— Voyez, faisait Noël, c'est la Méditerranée paisible... l'hypocrite qui dissimule sous cette apparence inoffensive ses colères si vite déchaînées, ses colères rageuses et homicides.

— Le fait est, ajoutait le vieux, à la voir comme ça, on ne dirait pas qu'elle vient quelquefois se promener jusque dans ma cuisine, là-bas, sur la plage... et que,

ces fois-là, elle encapuchonne le bastion du château, comme s'il n'avait pas huit mètres de haut.

— Ah! une tempête sur la côte de l'Estérel, c'est aussi un grandiose et tragique spectacle. Vous allez la voir, Mademoiselle Andrée, cette côte de porphyre rouge ; mais, très paisiblement, ce qui vaut beaucoup mieux : par le calme plat. N'est-ce pas, Marius ?

— J'ose le dire, Monsieur Noël, j'ose le dire. Mais cependant, vous savez, à ce moment de l'année, on ne peut jamais répondre que la Séruse, dans cinq minutes, ne démontrera pas la mer.

— La Séruse ? demanda-t-elle curieusement.

— Oui, le vent d'est-nord-est, expliquait Noël. Un vent qui est leur terreur ici. Un vent qui se lève en quelques instants et qui souffle furieusement sur la mer qu'il affole.

— Et rien ne le fait pressentir ?

— Rien, n'est-ce pas, Marius ?

— Rien, répéta le vieux.

Et "tiré" par ses bras nerveux devenus de la couleur du bronze, le bateau fila plus vite encore sur la mer paisible. Andrée se laissait aller au charme de cette oscillation onduleuse.

— Vous aimez ce bercement, Mademoiselle ?

— Oui. C'est une sensation de paresse et d'émotion à la fois. On a en même temps le plaisir de la vitesse et la douceur de l'immobilité. C'est comme un engourdissement très doux, fluide, inexprimable.

— C'est vrai. Croyez-vous qu'aujourd'hui je l'éprouve aussi, cette sensation, moi qui, si souvent... Il est vrai que, depuis des années, je ne l'avais plus affrontée, la joie de la mer, celle que je retrouve aujourd'hui, grâce à vous.

Et comme elle souriait sans répondre, subissant toujours cette sensation un peu endormante qu'elle lui avait racontée, il garda, lui aussi, le silence.

Marius ramait toujours.

Le clapotement monotone des avirons rythmait leur paresse alanguie... Lorsque Noël éprouva tout à coup une impression nouvelle, inattendue.

C'est la première fois qu'il était assis tout près de cette jeune fille. Si près, sur ce banc de bateau, qu'ils devaient forcément s'appuyer l'un à l'autre, si près, qu'il se sentait pénétrer par la tiédeur de ce bras serré contre le sien.

Et voilà que la brise d'est qui les prenait maintenant de biais venait de lui apporter le parfum très doux, très subtil de cette chevelure brune, peut-être aussi de cette jeunesse en fleur.

Et il se gardait bien de parler, de provoquer chez elle le moindre geste, craignant de perdre la sensation exquise de cet effluve à peine perceptible et si capiteux, que le premier mouvement d'Andrée ferait s'évanouir en l'emportant ailleurs... plus loin... au gré de la brise d'est.

Il restait là, pris, — Ah ! bien avant d'arriver aux grandes bruyères dont on se grise, — pris par le charme grisant de ce parfum de femme... il restait là, s'abandonnant à la jouissance discrète qu'il dérobaît, qu'il volait un peu, et se redissant avec une mélancolie de désir :

— Ah ! si je pouvais mettre un visage à ce charme, donner une forme à ce parfum...

Mais voilà qu'on avait franchi la passe d'entrée de la baie. Le bateau, maintenant se balançait sur une mer un peu plus houleuse.

— Oh ! fit-il en s'arrachant à son rêve. Oh ! nous voilà au large.

— Oui, Monsieur Noël, je double l'écueil en avant du phare.

Quelques instants plus tard l'on abordait. Noël et Andrée s'enfonçaient dans la vallée pendant que le vieux pêcheur les attendait au rivage.

Après avoir passé quelques heures au pays des bruyères il fallut songer au retour.

Tout était si calme dans cette calanque d'Anthéor où pas un remous de vague ne ridait la mer transparente, où pas un souffle de vent ne faisait frissonner les roseaux, qu'Andrée fut bien surprise d'entendre Noël demander soucieusement au vieux pêcheur :

— Il y a déjà des moutons au large ?

— Qui sont encore loin, mais qui nous arrivent dessus.

— Et sur le cap Roux ?

— Oui, des nuages qui la capuchonnent et qui s'allongent de notre côté.

— Alors ne perdons pas de temps. Je vais aussi me mettre aux avirons.

Un peu précipitamment on avait embarqué, — Andrée toujours installée sur le banc d'arrière, et Noël qui serrait nerveusement les rames que le vieux avait accrochées aux tolets.

— Zou ! fit le père Marius.

Et sous l'effort des deux hommes, le bateau sembla frissonner en se creusant son sillon d'écume.

On ne parlait pas, Andrée comprenant bien qu'il y avait là une inquiétude, un danger peut-être, qu'elle ne parvenait pas encore à s'expliquer... et le silence n'était troublé que par quelque bref commandement du pêcheur quand il fallait prendre un tournant ou éviter un écueil que ne pouvait deviner son compagnon de rame.

— La main gauche, rien que la main

gauche, Monsieur Noël. Les deux, à présent.

Et le bateau filait sur la mer calme, quand il eut tout à coup un léger soubresaut, comme s'il franchissait un invisible obstacle.

C'est une lame qui venait de se gonfler sous sa quille, une lame qu'Andrée voyait maintenant courir à l'avant de la barque, pendant que, sur la mer, s'allongeaient comme des milliers de petites rides et que la sensation d'un vent humide passait aussi sur elle.

— Oh ! fit le vieux. Souquez fort, Monsieur Noël.

— C'est le grain ? demanda l'aveugle d'une voix un peu altérée.

— J'en ai plus peur qu'envie.

— Bah ! répondait déjà Noël en s'efforçant de rire, bah ! Ce ne sera rien... N'allez pas vous effrayer, au moins, Mademoiselle, si nous dansons un peu. Il n'y a aucun danger. N'est-ce pas, Marius ?

— Bien sûr que non, il n'y en a aucun, répéta sans conviction le vieux pêcheur qui ajouta aussitôt : Si seulement nous arrivons à temps pour débarquer sur la plage du Grand Besson.

— Oui, elle est tout près d'ici.

— Mais il y aura la passe à franchir. Ah ! dans dix minutes, on y sera. Pourvu que la Sér...

Il se reprit vivement :

— Pourvu que le grain n'y arrive pas avant nous ; nous ne pourrions plus y entrer.

— Eh ! bien, nous filerions jusqu'à Agay. Ce ne serait pas la première fois, hein ?

— Sûr que non, Monsieur Noël, sûr que non.

Et ils ne se dirent plus rien, courbés

tous les deux sur les rames dont chaque coup semblait donner au bateau un élan de fièvre.

Andrée avait compris : c'était pour cela qu'elle n'interrogeait plus. A quoi bon ?

C'était la Séruse... La Séruse dont on parlait tout à l'heure : ce vent qui s'éleva brusquement, que Noël avait appelé la terreur de la côte.

Et en effet, voilà maintenant qu'on ne pouvait plus douter. Une rafale avait passé, puis une autre, puis d'autres encore, qui creusaient dans la mer comme des sillons gigantesques où, sur les crêtes, courait une écume emportée par le vent et qui, deux ou trois fois déjà, avait fouetté d'eau salée les joues de la jeune fille. Et ces sillons s'accumulaient, de plus en plus profonds, de plus en plus redoutables. En quelques minutes le lac endormi était devenu une mer démontée.

Et en même temps que cette mer gonflait à vue d'œil ces vagues, ces murailles croulantes, ces murailles d'un vert opaque, d'un vert liquide... en même temps les nuages amoncelés tout à l'heure sur la pointe du cap Roux, s'épandaient à présent sur tout le ciel leurs masses noires qui parfois semblaient s'éclairer de lueurs rougeâtres.

Et puis, voilà que, tout à coup, un zigzag de feu avait cinglé la tempête pour s'abattre là-bas, sur cet îlot dont il avait foudroyé la pyramide rocheuse, pendant que, cette fois, le hurlement de la mer ne parvenait pas à couvrir le grondement du tonnerre. C'était le signal de la tourmente.

— Souquez... Souquez dur, Monsieur Noël...

— Où sommes-nous ?

— Nous y arrivons.

— Tu crois que nous pourrons passer ?

— Si vous tenez bon, nous passerons...

— Fie-toi à moi.

— Alors... J'essaye... parce que, voyez-vous... plus loin... ce serait trop dangereux... Mademoiselle... tenez-vous bien à votre banc...

— Oui, oui... Ne vous occupez pas de moi.

— Marius !... ne t'occupe que d'elle... répondit Noël d'une voix rauque, tu as compris...

— J'aborderai avec elle... ou je n'aborderai pas, fit simplement le vieux.

— Alors... la passe ?...

— Nous y sommes... La main droite, Monsieur Noël, pour tourner... hardi !... Ah ! Sainte-Vierge !...

Il y avait eu un craquement, le bateau avait semblé bondir comme un étalon qui a rompu sa rêne. Un énorme paquet d'eau s'était abattu sur la barque. Et Marius avec épouvante :

— C'est le tolet... le tolet de ma rame, qui a cassé... nous portons sur le rocher !...

Mais Noël dont les muscles se gonflaient en un effort désespéré :

— Non... je tiens bon... je tiendrai bon... Tout droit, hein ?

— Oui... tout droit, haleta le vieux en essayant de se servir, comme d'une gaffe, de sa rame inutilisée.

— A Dieu vat ! répondit l'aveugle en un cri d'angoisse et de volonté suprême.

Et sous le formidable effort de tout son corps convulsé, la bête révoltée sembla subir à nouveau la main de son maître. Le vieux, avec l'aviron qu'il maniait comme une gaffe repoussait en même temps le bateau que la roche attirait, que l'écueil allait briser...

Encore un effort, un effort surhumain de Noël... La passe était franchie et Andrée pâle d'angoisse entendit le père Marius :

— Hardi, monsieur Noël, un dernier coup. Ça y est. A moi les rames à présent pour aborder.

Et, l'instant d'après, la vague les jetait à la plage où le bateau s'enfonça profondément dans le sable balayé par la mer.

— Allons, c'est vous qui avez sauvé la partie, Monsieur Noël. Mais, cette fois, j'ai bien cru que nous y passions.

Ils avaient sauté sur la grève tout inondée, mais peu importait à des naufragés ruisselant de l'eau des embruns.

Et quand ils furent enfin sur du sable où la tempête ne déferlait plus :

— Mademoiselle, fit gravement le pêcheur, vous pouvez remercier le bon Dieu et savoir gré à Monsieur Béraud. Vous ne verrez jamais la mort de plus près.

— Mais non, mais non, protestait Noël tout fiévreux à présent, tout pâle, tout palpitant de cette terreur qu'il avait refoulée pour ne penser qu'à cette jeune fille et à son sauvetage. Mais non, Ce n'était rien, un accident comme il en arrive tous les jours.

Et avec un sourire qui tremblait encore :

— Nous sommes dans le Midi, Mademoiselle, on y exagère vite les choses.

Elle hocha la tête.

— Non... je sais... j'ai vu... jamais je n'oublierai...

Et comme il ouvrait déjà la bouche pour protester encore...

— Cela vous déplaît donc que je vous garde une grande... une infinie reconnaissance ?

— Ah ! non, répondit-il tout troublé. Mais, pensez donc... moi... un pauvre infirme... Moi !... Comment supposer que j'aie pu vous être bon à quelque chose... Comment me figurer que c'est moi...

moi... qui ai été assez... heureux pour vous...

Et il fondit nerveusement en larmes.

Le vieux, à présent s'inquiétait de son bateau.

— Ce coup de Séruse ne durera pas, faisait-il. Dans une heure ou deux le vent va tomber. Alors, je regagnerai la rade d'Agay.

— Et tu vas rester ici ?

— Pardi, oui... la mer brise trop... Si je la laissais faire, le bateau serait bientôt en travers... et puis en morceaux. Allez-vous-en vite par le chemin des douaniers... d'abord parce que vous êtes tout mouillés, pauvres enfants, et que la demoiselle ne serait pas longue à prendre froid... et puis parce qu'elles doivent mourir de la petite mort là-bas... à la maison.

— C'est vrai... Madame Béraud... quelle angoisse !

— Nous y serons bientôt...

— Et vous direz à la petite que j'attends bien tranquille ici et que ça ne risque plus rien, parce que, moi... quelques gouttes d'eau de plus ou de moins sur ma vieille carcasse.

Et par le sentier qui longeait alors la côte (le sentier qui s'est élargi, voilà quelques années en une admirable route, la route de la Nouvelle Corniche), ils partirent presque en courant... Moins d'une heure après, ils étaient au coin de la cheminée où brûlaient d'énormes souches de bruyères.

Et c'est ainsi que, le même jour, Andrée fit connaissance avec l'Estérel enchanteur et avec l'Estérel terrible. C'est ainsi que Noël découvrit qu'un nouveau malheur menaçait de s'appesantir sur lui... et qu'il se demanda avec effroi si, pauvre impuissant, pauvre fou, il n'allait pas ai-

mer, oui, quelle folie ! celle qu'il venait de ravir à la mort.



Allons... Allons... C'était de la démence.

Et il se prenait à se moquer de lui-même, de son incurable faiblesse, de l'impossibilité où il serait à jamais d'inspirer autre chose que de la pitié... la pitié... l'unique pitié...

Oui, il était fou.

Cette Andrée... qui avait aussi un nom de charme "Andrée"... il ne la connaissait que de la veille. De sa famille, d'elle, de ses idées, de ses goûts, il ne savait rien, incapable même d'évoquer en son esprit un portrait, une image de cette jeune fille...

Si ses yeux lui étaient par miracle rendus, elle passerait à côté de lui sans qu'il pût dire seulement : la voilà !... Il ne la reconnaissait que par le son de sa voix, par la furtive odeur de ses cheveux. Ah ! entre mille, alors !

Et voilà celle qu'il allait se prendre à aimer !...

Celle qui déjà peuplait son obscure solitude de visions folles, où apparaissait une femme... une femme dont les traits restaient vagues, embrumés ; mais où il cherchait avidement ce qu'il savait y trouver : des cheveux et des yeux noirs... une peau ambrée... avec, sur des lèvres rouges, un sourire exquis. Et de tout cela finissait par sortir, par s'exhaler un personnage de rêve, qui prenait corps, qui prenait vie, et devant lequel il sentait bien qu'il perdrait bientôt tout courage, puisque d'avance, il avait perdu tout espoir.

Ah ! tout au moins, jamais ne se douterait-elle, cette Andrée, du mal involontaire qu'elle avait fait après avoir semblé

apporter dans cette triste maison un peu de réconfort et de joie.

Pendant qu'il avait encore son énergie, pendant qu'il gardait encore sa raison, Noël se jurait bien que nul ne saurait ce qu'il eût voulu se cacher à lui-même.

Eh ! bien, il lutterait, il souffrirait silencieusement et ce serait une souffrance de plus à ajouter à celles que la Providence — la Providence ! — lui avait si peu ménagées.

A vingt ans, quand la vie s'ouvrait pour lui, belle, glorieuse peut-être, — quand il avait déjà la fierté de se dire : c'est moi qui réparerai le malheur dont souffrent les miens, c'est moi qui leur rendrai un peu de ce qu'ils ont perdu, qui leur ferai l'existence douce, facile, heureuse, — voilà qu'il s'était écroulé sous un coup de foudre.

Voilà qu'un jour en se remettant à la table de travail où pendant de si longues heures, — trop longues, hélas, trop laborieuses, — il poussait le burin sur la planche de cuivre déjà mordue par les acides, voilà qu'il avait vu tout à coup les objets vaciller, comme s'ils étaient peints sur une toile agitée par le vent. Il avait pris peur. Il s'était levé brusquement. Et à ce moment, il avait vu comme un voile opaque, non pas tomber, mais s'élever lentement... qui, peu à peu, avait recouvert de ténèbres ces choses vacillantes. Et ç'avait été fini, jamais le voile ne s'était abaissé !

Les médecins !... Ah ! les innombrables stations de ce calvaire d'attente, d'espoir et de déception.

Dans leur malheur, la pitié de Dieu avait cependant mis une mesure. Ils n'étaient pas réduits à la misère, puisque, quelque temps auparavant, un inconnu leur avait adressé une somme énorme : cent mille francs.

C'était arrivé un jour, peu après la mort du père, sous pli chargé. Il y avait là des liasses de billets de banque, oui, cela allait à cent mille francs. Et pas d'autre explication que ces quelques mots sans signature : "Restitution aux héritiers de M. Pierre Béraud."

Cela venait de Paris, et bon gré mal gré, il avait bien fallu le garder puisqu'on ignorait même à qui on aurait pu le renvoyer. Il avait bien fallu supposer qu'en effet un homme avait causé un grand préjudice au pauvre père, qu'il l'avait frustré d'un bénéfice énorme auquel il aurait eu droit, et que cet homme, revenu à des sentiments plus honnêtes, réparait ainsi sa mauvaise action sans avoir le courage cependant de se faire connaître.

Avec cette somme-là, ils avaient pu achever de payer les dernières dettes qui les empêchaient encore de partir, la tête haute, et il était resté assez pour constituer une petite épargne qui les mettrait, — quoi qu'il arrivât — à l'abri de la misère en haillons... de la misère qui a froid et faim.

C'est là aussi qu'ils avaient trouvé, après le malheur qui frappait Noël, une réserve qui leur permit de tenter le possible et l'impossible, pour le guérir, pour améliorer au moins son déplorable état. Les premiers docteurs consultés avaient répondu sans hésitation :

— C'est un double décollement de la rétine. Le cas est rare. Il a cependant été observé sur un sujet éminent : Mgr de Ségur.

— Est-ce guérissable ?

— Peut-être, avaient-ils répondu. Et les traitements compliqués, bizarres, cruels... Ah ! inutiles, toujours inutiles avaient commencé.

Quand on était désespérément sûr que, par cette méthode-là, il n'y avait rien à

espérer, on essayait ailleurs, chez un autre médecin, chez un autre inventeur de tortures.

On était allé partout, en Angleterre, à Vienne, à Berlin, oui, partout où il y avait une réputation, partout où il y avait une chance de résultat. On avait dépensé de l'argent, effroyablement, follement. Jusqu'au moment où un médecin de Genève, un illustre praticien, — le docteur Potzer, — plus apitoyé, plus scrupuleux peut-être que ses collègues, lui avait dit :

— En l'état, la science ne sait pas guérir votre mal. Le décollement de la rétine est une affection incurable. Résignez-vous et ne continuez pas à dépenser inutilement votre argent.

— Je n'y verrai donc plus jamais ! s'écriait-il écrié dans l'effroi de sa détresse.

— Au prix d'un effort d'immobilité presque irréalisable, au prix d'un mois peut-être davantage, de station horizontale sur un lit, dans l'obscurité la plus complète, arriveriez-vous probablement à faire retomber à sa place primitive, au fond du globe oculaire, cette membrane qui flotte à présent et qui ne transmet pas la vision à votre cerveau parce qu'elle ne tapisse plus la paroi qui la met en communication avec le nerf optique.

— Mais alors !

— Alors, pendant quelques instants, recouvreriez-vous la vue. Mais le moindre mouvement — mais la moindre contraction involontaire inévitable — déplacerait aussitôt la fragile membrane. Vous verriez de nouveau remonter le voile qui vous sépare du monde extérieur. En un quart d'heure, en moins de temps peut-être, en quelques minutes, vous auriez perdu le bénéfice d'un mois de torture. Car l'immobilité finit par devenir une torture, et vraiment cela n'en vaudrait pas la peine.

ne. Faites appel à tout votre courage et résignez-vous.

Ah ! se résigner !... Non... pas encore... pas aussi vite !... Et c'est alors que le malheureux avait passé par cette période de désespoir qui avait fait craindre pour sa raison.

Le calme avait cependant fini par naître, et c'est justement lorsque Noël commençait à ne plus se révolter, c'est alors que cette jeune fille était arrivée dans la maison pour le replonger dans un découragement, plus cruel encore, peut-être, parce qu'il devait rester plus caché.

Non, il ne fallait pas qu'elle se doutât. Elle encore moins que les autres.

D'abord, elle partirait aussitôt. Et il frémissait à penser qu'il pourrait ne plus entendre cette voix, ne plus respirer ce parfum ne plus souffrir cette souffrance qui lui devenait presque aussi chère qu'une joie.

Et puis, ajouta-t-il, habile à trouver des raisons pour fortifier sa résolution, — et puis, ne serait-ce pas, — par lui, par sa lâcheté, — priver sa mère d'une ressource qui leur était si précieuse, et aussi d'une amitié qui lui était si bienfaisante.

Car elle s'attachait à sa pensionnaire, Mme Béraud : elle la trouvait si charmante, si facile à vivre ; elle se prenait si aisément à se familiariser avec cette jeune fille. Les heures, hier encore si longues et si mornes, étaient à présent si rapides. Les soirées si intimes, si cordiales, si riieuses.

Et Noël se prépara à s'armer de courage pour ne pas voler à sa pauvre mère le réconfort de ce rayon de gaieté.

Ce soir-là, on causait de celui qu'Andrée n'avait pas encore vu : de Maurice qui était à Nice, dans une maison de banque et qui, pauvre petit, n'avait que bien rarement le temps de venir embrasser sa

mère et son frère Noël.

— Il en souffre, disait Mme Béraud. Il nous aime tant ! C'est un enfant charmant, mon Maurice ; et quand je dis un enfant... Il a ses vingt-quatre ans aujourd'hui, savez-vous. Il a fait son service militaire, après quoi c'est un joli sergent de chasseurs alpins qui nous est revenu...

Et comme Andrée souriait de la voir si enthousiaste :

— Oui, joli, car il est très joli garçon, mon Maurice. Mais, au fait, vous allez bien voir, et faire, en même temps, connaissance avec lui. Noël, où est l'album ?

— Le voilà, maman.

Il s'était levé de son fauteuil. Avec cette sûreté bizarre qu'ont souvent les aveugles, il était allé tout droit prendre, dans un petit casier, ce que lui demandait sa mère. Et Mme Béraud, le voyant revenir, le lourd volume à la main :

— Eh ! bien, fais toi-même à Mlle Rival les honneurs de ton album, puisque tu connais si bien, rien qu'à les toucher les photographies qu'il contient.

— Volontiers, maman.

Il avait posé l'album sur la table où la suspension de porcelaine blanche allait, pour les voyants, — mieux éclairer tous ces portraits et il commençait en l'ouvrant à la première page :

— Voilà papa et maman, d'abord.

— Oh ! que vous ressemblez à votre père, monsieur Noël !

— C'est vrai, mais vous allez voir ; Maurice, lui, il tient de maman.

Et il tourna la page.

— Oh !...

C'est Andrée qui n'avait pu s'empêcher de pousser un cri.

— Quoi donc ?...

Mais elle eut la présence d'esprit de répondre aussitôt :

— Votre frère, n'est-ce pas... C'est lui qui est là ?

— Oui, à côté de moi.

— Cette ressemblance avec Mme Béraud !... j'en suis stupéfaite !

— Cela n'a pourtant rien d'étonnant, fit Noël en souriant.

Non, en effet. Mais ce qui avait arraché ce cri à Andrée, c'était la vue soudaine d'un autre groupe de portraits placés là tout de suite après les photographies des deux enfants de Mme Béraud.

Son père !... oui, son père à elle... et puis le grand-père, le président de Reversay... avec son hermine et sa croix d'officier !... Et s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix :

— Oh ! un magistrat !

— Notre grand-oncle de Reversay, président à la Cour de Grenoble. A côté, son fils notre cousin.

— Ah !...

— Il était aussi magistrat. Il a donné sa démission quand il a hérité de notre cousine de La Croix d'Arbel...

Il tourna la page :

— ...Que voici d'ailleurs.

Et comme elle ne répondait pas, il continua d'une voix indifférente :

— Nous ne voyons pas nos parents de Reversay. Maman a eu à se plaindre de son cousin quand elle s'est mariée avec mon père... et moi je lui garde une rancune que je n'oublierai probablement jamais.

Il avait eu, pour dire ces derniers mots, un accent de dureté... de colère. Il se reprit vite.

— Après ça, fit-il en souriant, comme il ne nous aurait sans doute plus connus après notre ruine, autant vaut que nos rapports de famille aient été ainsi réglés d'avance.

Et il continua, tournant toujours, les

pages de l'album :

— Voilà des amis, maintenant... des amis d'autrefois... parce que, eux aussi, ils ont suivi la loi d'indifférence et d'égoïsme. Ils n'ont plus donné signe de vie.

Elle n'avait pas répondu... Ah ! cette fois, pas poussé de cri... Mais ses yeux s'étaient avidement ouverts... Elle s'était prise la poitrine dans ses mains... Avait-elle donc peur de voir son cœur éclater ! La photographie qui était là, devant ses yeux, c'était celle de Julien de Pontarède !

Oui, elle savait bien, elle aurait dû prévoir... Julien, lui-même, lui avait raconté leur amitié en lui apprenant la mauvaise chance des Béraud.

Mais à cela elle ne pensait vraiment plus et le coup avait été rude... si rude !

Voilà qu'elle revoyait, celui qu'elle ne voulait plus voir, à qui elle ne voulait plus penser.

...Celui qui pourtant avait gardé le meilleur de son âme et le plus cher de son souvenir.

Elle le revoyait souriant, tel qu'elle l'avait quitté, pauvre fille... tel qu'elle l'aimait toujours.

Et elle aurait été incapable à présent de dire un mot qui ne fût pas étranglé par un frisson, par un sanglot peut-être, lorsque Noël, qui ne se doutait pas, certes non, de cette bataille, là, tout à côté de lui...

— J'ai tort de dire que tous ont obéi à la loi habituelle. Il y en a un qui ne m'oublie pas tout à fait. Tenez, celui-là, en haut de cette page... celui qui a une moustache fine sous laquelle maman dit qu'il sourit d'un joli sourire, — un sourire dont je me souviens bien.

— Et moi donc ! pensa éperdument Andrée.

Noël continuait de sa voix un peu lassée :

— C'était un grand camarade à moi celui-là. Il faisait son droit ; moi, j'étais à l'École des Beaux-Arts. Le soir, on me nous voyait guère l'un sans l'autre... Oui, c'était un ami, mon ami Julien, Julien de Pontarède, un Dauphinois justement. Connaissez-vous ce nom-là, Mademoiselle Andrée ?

— Non, balbutia-t-elle.

— Une famille de vieille nobless... Ce qui d'ailleurs me laissait fort indifférent. Je suis plébéen, moi, par le sang, par le cœur et par la rancune.

— Noël, fit doucement Mme Béraud.

— Oui, maman, par le sang et par la rancune. Mon père était plébéen. A cause de cela, tu as souffert par les tiens. Je ne pardonne pas à la caste qui t'a fait souffrir, et je lui pardonne encore moins parce que c'était la tienne.

Il s'arrêta, il avait comme une confusion de s'être ainsi emballé, et il reprit en souriant :

— Mais mon ami Julien, lui non plus, ne se demandait pas avant de me serrer la main, si, dans cette main, coulait un sang bleu sans mélange.

— Alors, balbutia Andrée en faisant appel à tout son courage... car il fallait bien parler, il fallait bien répondre... Alors, avec celui-là, vous êtes resté en bonnes relations ?

— Oui. C'est-à-dire, comme les autres, il m'avait oublié. Et puis, il a été malheureux, lui aussi ; et quand il a été malheureux, il s'est souvenu de son ami Noël. N'est-ce pas, maman ?

Mais Mme Béraud venait de sortir sans qu'il y prît garde.

— Votre mère n'est pas là. Chrétiennette est venue tout à l'instant lui faire signe.

— Pour quelque réunion du conseil de

cuisine, alors. Pauvre bonne femme ! Cette lettre de Julien, elle pleurait en me la lisant.

— Ah !

— C'est qu'elle était bien triste, sa lettre. Chacun, voyez-vous, a sa part de chagrins. Lui, il aimait une jeune fille... il l'aimait beaucoup. Il s'en croyait aimé. Il en avait le droit, parce que... vous voyez son portrait... il est de ceux qu'on peut aimer, Julien. Ces yeux-là ne sont pas éteints... ils ont un regard... ils peuvent servir à protéger... à défendre...

— Monsieur Noël, fit-elle timidement, l'autre jour... c'est à vous que j'ai dû la vie.

Il haussa les épaules :

— Oui... on m'avait mis des rames dans les mains et j'ai eu la ténacité de la machine qui donne tout son effort. Il y a aussi la bête aveugle qui tourne la noria du voisin, qui fait monter l'eau pour arroser tout le jardin, et qui ne peut pas, sans qu'on la conduise, regagner son écurie... Après ça, fit-il d'un geste lassé, à quoi lui aura-t-il servi, à Julien d'être de ceux qu'on peut aimer ? Cette jeune fille, qu'il adorait, qui avait accepté d'être sa femme...

— Il vous l'a nommée ?

— Non. A quoi bon... Puisqu'il s'est souvenu de moi, elle venait de partir brusquement, en lui rendant sa parole, sous je ne sais quel prétexte, sans prétexte, je crois, et en le laissant désolé.

— Désolé !... répéta-t-elle avec des lèvres tremblantes.

— Oh ! Ulcéré surtout.

— Et... fit-elle, prise d'un irrésistible désir de savoir, et c'est alors qu'il vous a appris...

— Oui, qu'il m'a crié sa désolation, sa colère, son humiliation, après l'injuste, après l'indigne procédé...

Elle garda le silence. Pouvait-elle prendre la défense de cette jeune fille, dire qu'elle avait peut-être obéi à des raisons impérieuses qu'elle ne devait ni confier, ni laisser soupçonner à personne ? Mais alors, autant dire qu'elle la connaissait cette jeune fille...

Et Noël continua :

— D'ailleurs, il ne s'est pas laissé accabler, lui. Il y en a... oui, je me figure cela... il y en a qui se replient sous leur peine, qui vont se terrer dans quelque coin comme les bêtes blessées. Peut-être ceux-là sont-ils plus épris encore, plus désespérés. Peut-être sont-ce des lâches auxquels Julien n'a pas voulu ressembler... Car il a réagi, lui...

...Oh ! une réaction de colère, de ressentiment, d'amour-propre ulcéré, — et ce n'est pas cela qui lui rendra le bonheur perdu.

— Mais ballbutia-t-elle. Quoi donc ?... Qu'a-t-il fait ?

— Il vous intéresse donc, mon ami Julien ?

Ah ! Dieu merci... il ne pouvait pas la voir... Mme Béraud n'était pas là... et si Andrée pâlisait, si elle pétrissait convulsivement l'une dans l'autre, ses pauvres petites mains, de cela il ne se doutait seulement pas.

Et elle lui répondit à voix basse :

— Oui, vous dites qu'il est malheureux.

— Et il vous fait pitié. Ah ! comme il faudra que vous la prodiguez, cette pitié-là, si vous voulez en donner un peu... rien qu'un peu... à tous ceux qui souffrent... à tous ceux qui se désolent, qui se découragent.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Pourquoi ?

Il eut un silence.

— C'est vrai. Pourquoi ? Le sais-je, seulement ? Ce que je sais, ce que vous

savez aussi, Mademoiselle Andrée c'est que je ne peux pas voir les choses en beau, moi qui ne les vois plus... Et il faut me pardonner, comme on pardonne à un malade, les tristesses, les humeurs noires...

— Oh ! Monsieur Noël. Est-ce que jamais la pensée m'est seulement venue de...

Il l'interrompit :

— ...de me les reprocher ? Mais c'est moi qui me les reproche, et qui vous supplie de n'y pas prendre garde, et de vous rappeler toujours... toujours... combien je vous dois une infinie reconnaissance pour être venue ici, apporter à maman et à moi, le rayon qui a brillé jusque dans ma nuit.

— Monsieur Noël...

Mais effrayé, lui aussi, de ce que devenait cette causerie, il coupa court résolument :

— Et puisque l'histoire de mon ami Julien vous intéresse, tenez...

Il s'était levé. Il alla au petit casier, dans le coin de la salle à manger, où il disposait ses objets familiers.

— Tenez, fit-il en revenant vers elle, voici la lettre qu'il m'a écrite, avant-hier. Voulez-vous la lire ?

— Mais...

— Vous pouvez... Et moi je serai bien aise de l'entendre encore. Maman me l'a lue rapidement, et je ne peux pas relire, moi.

Il ajouta presque timidement :

— Vous m'aviez dit que vous seriez mes yeux.

Et Andrée cédant aussi à son ardent, à son irrésistible désir :

— Donnez :

“Mon cher Noël, lut-elle, je t'ai écrit mon chagrin. Ce chagrin-là, je te jure que

je ne le méritais pas. En toute sincérité, en toute loyauté, en toute joie, j'allais à une jeune fille que je croyais loyale, sincère et joyeuse d'unir sa vie à la mienne. Je l'aurais faite heureuse, cela aussi je te le jure ; et si je te disais que je l'ai pleurée avec des larmes, avec des sanglots, tu me croirais à peine ; c'est pourtant la vérité.

Et comme la voix manquait à Andrée.

— Oui, n'est-ce pas, fit Noël, on sent qu'il dit vrai... Maman aussi s'était émue en me lisant cette plainte d'un être bon et souffrant. Mais allez plus loin, Mademoiselle Andrée. Il a réagi, lui.

Et elle continua avidement :

“Mais si les enfants pleurent, les hommes se défendent. J'ai vingt-six ans, je n'ai pas voulu renoncer à ce que la vie me doit, à ce que j'ai le droit de lui demander : L'amour est mort, alors, vive la raison... Vive la colère qui cette fois, n'est plus qu'une conseillère énergique et sage !

“J'ai quitté le Dauphiné. Il n'y avait là, pour moi, que des souvenirs, des liens mauvais. Partout j'y retrouvais une image que je raie... que j'ai rayée. Je suis allé à Nice.

— A Nice, répéta-t-elle avec stupeur.

— C'est de là qu'il m'écrivit. Vous n'y avez donc pas pris garde ?

— Non...

— Vous allez bien voir à présent.

Et elle continua, dans un trouble inexprimable, pendant que ses yeux se mouillaient de larmes prêtes à jaillir, pendant que tout l'effort de la pauvre petite se portait là : sa voix... sa voix qui ne devait pas trahir son supplice.

“A Nice, où mon père m'avait accompagné, j'ai été présenté dans une famille, un peu alliée à la nôtre, où j'ai vu une jeune fille... Eh ! oui, mon cher Noël, très belle aussi, celle-là, très belle, très

blonde, très mondaine, — mais très intelligente et très ambitieuse pour elle et pour celui qui sera son mari.

“Et alors... J'ai fait comme dans la chanson : j'ai passé de la brune à la blonde ; et si je n'ai pas retrouvé l'amour, dame, cela ne se trouve pas tous les jours, — j'ai trouvé la sympathie grâce à laquelle on peut fonder les longues et solides associations... et je me marie... je me marie quand même, mon cher Noël.

“Mon mariage n'aura été retardé que de quelques mois. Il sera brillant ; il me sera utile et je m'empresse de t'apprendre que je ne suis plus à plaindre, mais à féliciter... Quant à toi...

Noël arrêta la lectrice :

— Le reste n'est plus intéressant, Mademoiselle Andrée. Il y a les banalités traditionnelles, qu'on se croit obligé de me répéter... C'est toujours la même formule : “J'espère que tu trouveras bientôt le médecin et le remède qui aura raison de ton mal...”

Il haussa les épaules :

— Le médecin, il me leurrerait comme ont fait les autres... et le remède n'existe pas.

...Mais enfin, fit-il amèrement, je sais bon gré à Julien... Je leur sais bon gré à tous. Leur intention est si excellente. Ce n'est pas leur faute si je reste sceptique.

— Cependant, fit-elle, l'heureuse peut-être de ce prétexte qu'il lui donnait de parler d'autre chose que de la lettre de Julien... Cependant vous n'avez pas tout, tout essayé. L'eussiez-vous fait, les médecins, chaque jour, peuvent être mis sur la trace d'un nouveau moyen de guérison.

— Oh ! vous aussi !...

Et fronçant ses sourcils sur ces yeux noirs qui n'avaient plus que la beauté des choses mortes.

— Non. J'ai tout essayé. Il n'y a rien. Jamais je ne verrai votre visage, Mademoiselle Andrée. Jamais. Et ce sera pour moi un grand crève-coeur.

Mais comme il entendait du bruit :

— C'est toi, maman ?

— Oui, mon enfant. Je vous ai laissés bavarder. J'avais affaire avec Chrétienne.

— Et c'est fini, cette affaire-là ?

— Mon Dieu ! oui. Il s'agissait de notre déjeuner de demain. C'est important, tu vois, mon Noël.

— Pauvre mère, murmura-t-il avec un soudain attendrissement. Et puis, se retournant vers Andrée :

— Si on allait se coucher ? Je suis sûr que vous avez envie de votre lit, Mademoiselle Rival.

— Oui, je tombe de sommeil.

— J'ai bien compris ; vous ne me parliez plus ; le joli feu d'artifice de votre gaieté s'éteignait.

Et, comme tous les soirs ils se dirent adieu. La mère et le fils montèrent au premier étage. Andrée se retira dans sa chambre, au rez-de-chaussée, et sa nuit fut longue, songeuse et cruelle.

Cependant, cette douleur aiguë qu'elle éprouvait, c'était comme un déchirement définitif, — comme la torture pendant l'opération chirurgicale après laquelle on sera guéri peut-être.

Oui, elle sentait en ce moment, et à ce moment pour la première fois, que tout finissait entre elle et celui qui avait été son fiancé.

Eh bien ! quoi ? Elle ne supposait pas, peut-être, qu'il aurait passé ses jours à la regretter, ce pauvre garçon. Il avait, comme il disait, demandé autre chose à la vie. Il avait bien fait.

Allons... une affaire finie, liquidée.

Et elle n'avait plus qu'à marcher, comme lui de l'avant. Mais, marcher où ?

Mais faire quoi ?

Ah ! A chaque jour sa tâche. Déjà elle était dans la place. Elle y était comme une hôtesse de hasard, apportant un peu de bien-être à ceux que son père avait dépouillés. Le moment venu, Dieu lui inspirerait ce qu'il lui restait encore à faire.

Et ce moment, ah ! bien plus tôt qu'elle ne s'en doutait, il allait arriver.



Le facteur du télégraphe apportait une dépêche :

— Mlle Andrée Rival, à la Maison-Blanche, c'est bien ici ?

Et Chrétienne, avec velle vague impression d'inquiétude qu'on éprouve dès qu'apparaît cet énigmatique petit papier bleu :

— C'est ici, oui, mais Mlle Rival est sortie.

— Eh ! bien, vous la lui remettrez quand elle rentrera.

Chrétienne tout de suite était allée porter sa dépêche à Madame :

— C'est peut-être très pressé, et si je savais où trouver Mlle Rival...

— Oui... Ça vaudra mieux. Elle est avec mon fils du côté de la baie des Corailleurs.

— Alors, j'y vais aussi. Je les aurai bientôt rencontrés.

Et elle se mit à leur recherche.

Sur le bleu un peu verdâtre du flot, sur le bleu lavé du ciel, sa robe bleu marine faisait une tache harmonieuse et vibrante. Mais on ne voyait qu'elle.

Noël sans doute, était allé plus loin.

Chrétienne appelait déjà :

— Mademoiselle Rival... c'est pour vous !

Et à la vue de l'enveloppe bleue qu'elle agitait, Andrée avait eu elle aussi un pénible pressentiment.

Une dépêche. Cela ne pouvait venir que de Me Pascalon qui seul savait son adresse et la connaissait sous ce nom-là..

Ce nom, sous lequel, d'ailleurs il lui avait déjà plusieurs fois écrit.

Toute troublée, elle fit quelques pas vers Chrétienne qui accourait.

— Donnez.

Et quand elle eut déchiré la ligne pointillée :

— Ah ! mon Dieu murmura-t-elle.

— Ce n'est pas un malheur, au moins ? Madame qui est déjà si inquiète.

— Non... je ne sais pas encore... Mais c'est un appel pressant. Il faut que j'aille... A quelle heure le train pour Marseille ?

— Mais, à quatre heures et demie, Mademoiselle.

— J'ai tout le temps alors. Je vais rentrer avec M. Noël, qui est là-bas, dans l'autre calanque. Passez devant pour rassurer Mme Béraud.

Et pendant que la petite bonne regagnait la plage, Andrée s'en alla, quelques pas plus loin, dans une étroite anfractuosité de la rive où elle savait Noël occupé à cueillir quelques branches fleuries à ces mimosas qu'un vieux maniaque, mort aujourd'hui, a plantés par là, à l'abri des vents et des embruns, et qui perpétuent, sur la côte, le souvenir de ce "père Auguste" qui vivait en solitaire, fuyant les hommes, — les femmes surtout, dont il avait, dit-on, beaucoup souffert.

Noël était là, en effet, à quelques pas seulement. Mais il n'avait rien entendu, plus séparé d'Andrée, par ces quelques rochers, que par des kilomètres de rivage découvert. Et c'est seulement lorsqu'au tournant, le sable cria sous les bottines

ferrées de la jeune fille, que, relevant la tête :

— C'est vous, Mademoiselle Andrée ? Vous avez déjà fait votre provision de corail ?

— Oui, et puis... il faut que je rentre.

Rien qu'à l'entendre ainsi parler, il avait eu une anxiété :

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?... Vous avez une inquiétude dans la voix.

— Non, un souci seulement. Chrétienne vient de m'apporter une dépêche.

— Ah ! Vous allez partir ?

— C'est-à-dire, non, pas partir, mais m'absenter.

Et comme, à chaque mot, elle voyait s'altérer le visage de Noël, elle ajouta bien vite :

— M'absenter quelque temps, mais je reviendrai certainement, et le plus tôt que je pourrai.

— Oh ! vous reviendrez ! On dit ça, on le dit sincèrement peut-être, et puis les jours passent, et puis les événements se succèdent... et on n'a plus seulement le temps de songer à la petite maison où on n'a rien laissé de soi-même, et dont le souvenir s'efface peu à peu...

Elle l'empêcha d'achever.

— Vous avez tort de parler ainsi. Cette maison où j'aurai laissé des amis... des amis que j'aime... cette maison, j'aurai hâte de m'y retrouver avec eux, — si ma place y est encore libre.

— Votre place !

Il eut un profond soupir.

— Votre place ne sera prise par personne. Nulle autre ne viendra combler le vide qui restera après vous. Mais pourquoi... pourquoi partir ?

— C'est à peine si je le sais moi-même. Mon vieux notaire, mon conseiller, — mon tuteur, dirais-je, si j'étais encore en tutelle, — me télégraphie ceci : "Un événe-

men tout récent et d'une réelle gravité nécessite votre présence immédiate à Grenoble. Partez, sitôt cette dépêche reçue et venez d'abord me voir." C'est signé : Pascalon, et c'est tout. Vous voyez et vous devinez déjà peut-être. Je vous ai dit que j'avais le grand malheur de ne pas être, avec mon père, en aussi bons termes que je l'aurais ardemment désiré. Il s'agit certainement de lui, de sa nouvelle famille ; car je dois ajouter que j'étais déjà, non pas prévenue de ce que j'ignore encore, mais préparée à cette dépêche par la dernière lettre de Me Pascalon.

— La lettre pour laquelle vous aviez signé sur le livre du facteur ?

— Oui, fit-elle en souriant faiblement, parce que c'est aussi Me Pascalon qui m'envoie les arrérages de mes petites rentes.

— Alors, vous allez partir ?

— Ce soir.

— Oh ! déjà !

— Si, en partant plus tôt, j'avais dû gagner du temps je serais partie plus tôt. Mais à quatre heures et demie, j'arrive assez vite pour avoir à Valence la correspondance du Dauphiné et pour être demain matin à Grenoble.

— Je ne sais pas.

— Vous voyez bien !

— Mais comme ici je vous parle très sérieusement, j'ajoute que je ferai le possible et l'impossible pour ne pas rester plus d'un mois absente. Par conséquent, Monsieur Noël, dans un mois vous me reverrez...

Elle se reprit :

— Dans un mois, je reviendrai à Agay.

— Non, s'écria-t-il brusquement, non, ne vous reprenez pas. Si vous revenez dans un mois, Mademoiselle Andrée, si vous nous donnez cette grande... grande joie...

— Je vous l'ai promis.

— Eh ! bien, oui, moi aussi, je vous reverrai !

Elle crut qu'il faisait allusion à son tact d'aveugle qui, chez lui, parfois, devenait comme une seconde vue mystérieusement pénétrante.

— Eh ! bien, fit-elle en souriant, vous me reverrez sûrement.

— Sûrement... répéta-t-il d'un air étrange.

Et comme, tout en parlant, Andrée et Noël regagnaient la Maison-Blanche, il ne fut bientôt plus question que des préparatifs de ce désolant départ.

Car c'était, pour ces pauvres gens déjà si habitués à elle, c'était une désolation que doublait encore leur inquiétude.

Cette absence... pour un motif inconnu, que, dans tous les cas, Andrée, si elle le connaissait, n'avait pas voulu leur confier... est-ce bien sûr que ce n'était pas une séparation... une séparation à jamais !

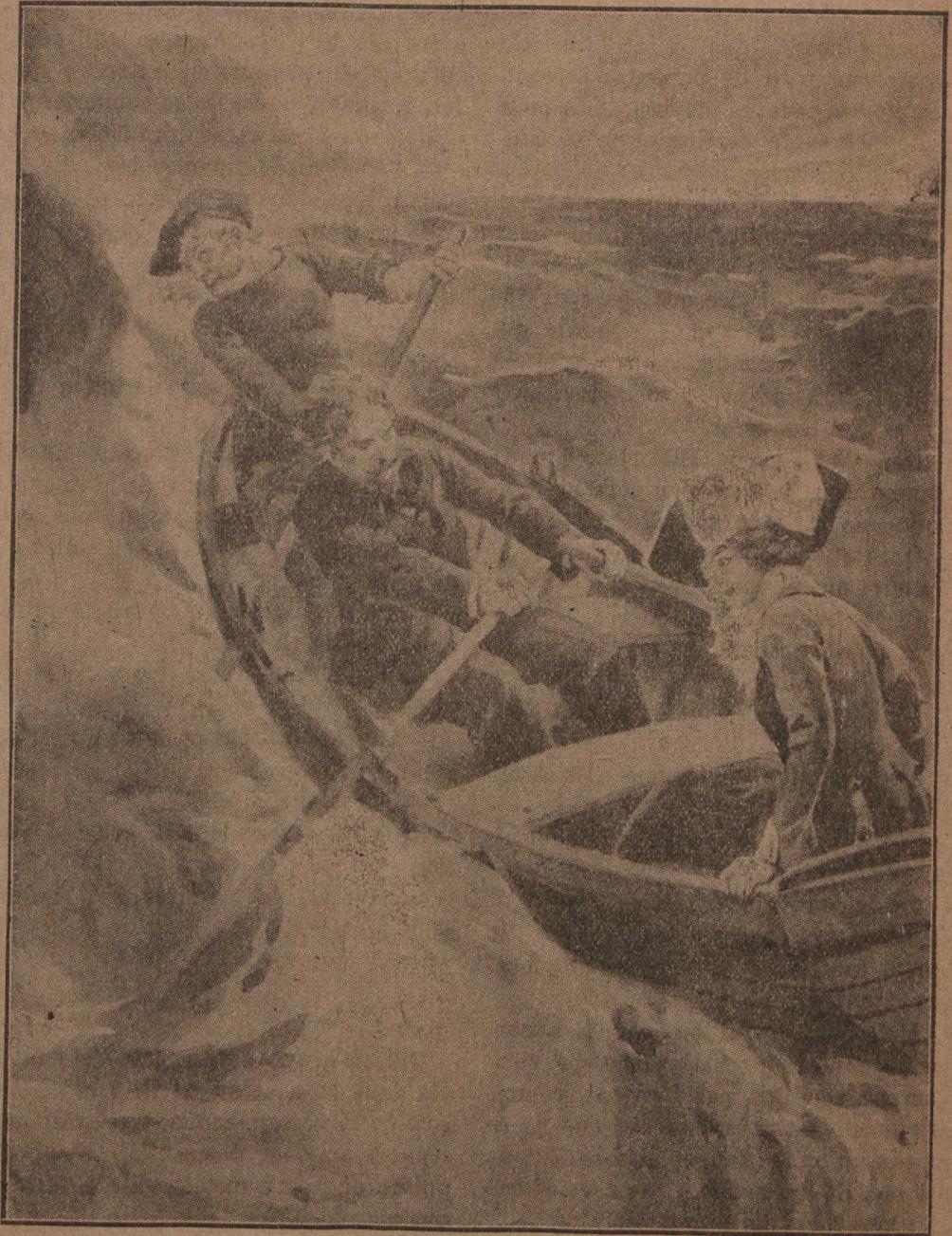
Et cette terreur, en dépit des promesses de la jeune fille, en dépit de la confiance qu'affectait à présent Noël, cette terreur vieillissait le pauvre garçon à vue d'oeil.

Andrée constatait tout cela, et elle ne voulait, elle ne pouvait que le mettre sur le compte d'une sympathie, d'une reconnaissance vivement, étrangement éveillées chez ce jeune homme.

Ne lui disait-on pas du matin au soir que dans cette maison, elle avait apporté la bonne humeur, le rire, toutes choses inconnues avant elle.

Mme Bénédict ne la remerciait-elle pas à tout instant d'avoir rendu à son pauvre enfant le goût de parler, de marcher, de revoir par ses yeux à elle ce que ses yeux à lui ne voyaient plus... de vivre enfin !

N'était-elle pas déjà entrée dans leur



Et sous le formidable effort de tout son corps convulsé, la bête révoltée semble subir à nouveau la main de son maître.

confiance à tous deux... dans leur confiance !

Et, comprenant que c'est tout cela qu'ils avaient peur de perdre à présent, elle employait tous les moyens, tous, pour leur donner cette certitude qu'ils n'avaient pas...

Ainsi, pendant qu'elle s'occupait déjà à rassembler son petit bagage :

— Ah ! fit-elle, j'ai déjà prévenu M. Noël et c'est un service que je vous demande, Madame Béraud : je garde ma chambre ; c'est entendu.

— Mais, mon enfant... vous savez bien que vous la retrouverez.

— Non. Je la garde. Elle reste à moi ; et comme cela, je suis bien certaine que personne ne me la prendra.

— Qui voulez-vous qui la prenne ?... Soyez sûre que si vous revenez...

— Si je reviens ! Mais je vais si bien revenir que j'y laisse un tas de choses, dans cette chambre.

— De choses... à vous... s'écria Noël avec ravissement.

— Et je change Chrétienne d'en avoir grand soin.

— Vous pouvez y compter, Mademoiselle.

— Seulement, ajoutait Mme Béraud, il faut écrire pour qu'on vienne prendre le piano... Inutile de payer un mois de location... peut-être plus...

— Mais non. Je l'ai loué pour la saison, le piano, loué et payé d'avance. Or, comme on ne rendrait pas l'argent, comme l'instrument est très bon et que je ne veux pas qu'on le change, laissons tout cela tel que. Et au revoir... au revoir bientôt... mes chers amis.

L'heure approchait où cet au "revoir" serait dit pour la dernière fois.

Marius était déjà venu prendre les bagages pour les porter à la gare.

Sur la cheminée de la salle à manger où les rayons du soleil couchant jouaient à travers le clayonnage de la véranda rustique, la pendule fit entendre quatre fois le timbre grêle de sa sonnerie.

— Quatre heures, soupira Noël.

— Oui. C'est le moment de partir. Mais vous verrez, dans un mois...

Et lui d'une voix entrecoupée :

— Alors vous le redites... solennellement, Mademoiselle Andrée.

— Solennellement... Pourquoi ?...

— Parce que...

Lui aussi, maintenant, parlait avec une solennité bizarre :

— Parce que, cette promesse solennelle, je vous la demande avant de faire quelque chose que je ne ferais pas si vous n'étiez pas certaine... certaine... entendez-vous, de revenir ici.

— Solennellement, je vous le promets alors, fit-elle en riant.

— J'aimerais mieux que vous ne riez pas.

— Ce ne serait pas promis plus sérieusement, je vous le jure.

— Alors, merci !...

Et il répéta avec une ardente vibration :

— Merci... et "au revoir", Mademoiselle Andrée.

III

Oui, de graves événements s'étaient passés dans ce château de Biviers où François de Reversay, comme il l'avait rageusement annoncé à sa fille, s'appropriait, puisqu'on faisait maison vide, à faire maison neuve.

Un être, ce François de Reversay, bien complet dans son égoïsme, sa légèreté, son scepticisme allant jusqu'à l'inconscience ; et aussi ses foucades d'emballement, de

passion : flambées qui ne résistaient ni au temps, ni à l'absence, mais qui se rallumaient violemment dès que reparaisait l'incendiaire qui lui avait mis le coeur en feu.

Mais, heureusement pour lui, il était léger, il était égoïste. Ce qu'il pleura désespérément quand sa femme mourut ce ne fut pas tant la morte aimée que son bonheur à lui disparu dans cette tombe.

Et quand il vit, — ah ! bien plus tôt qu'il n'osait se l'avouer à lui-même, — quand il vit qu'il y avait autre chose au monde que cette petite Andrée avec laquelle il s'était promis de fuir dans une solitude implacablement désolée ; quand il s'aperçut qu'il existait aussi sur la terre autre chose que ce Biviers où il s'était juré de finir ses tristes jours dans le souvenir de la morte adorée qui revivait en son enfant ; quand il eut respiré l'air chargé d'attrait, chargé d'oubli de ce Paris où l'appelaient parfois, — souvent — ses intérêts : quand il eût éprouvé l'attraction de ces jeunes femmes qui passent élégantes, fines, inquiétantes... exquises, l'homme égoïste et léger, reparut bien vite sous ce reclus volontaire encore vêtu de deuil.

Bien vite aussi, François de Reversay s'aperçut que rien n'est agréable, — dans le monde et autour, — comme cette situation mal classée de jeune veuf, c'est-à-dire d'homme qui n'est plus un jeune homme, mais qui le redevient cependant quand il le veut et dès qu'il le veut.

Dans le monde, il vit que cela lui enlevait aussitôt cette gravité fâcheuse qui ne pouvait qu'effaroucher les jeunes femmes.

Dans le demi-monde où il s'était, à l'occasion, laissé entraîner, il vit que cela lui donnait au contraire de l'importance en faisant monter sa cote.

Dame, un monsieur sénieux, magistrat,

un veuf... et qui, par-dessus le marché, oubliait de s'enfoncer dans son faux-col et pouvait passer pour un très gentil garçon !

Et c'est ainsi que François de Reversay commença cette vie mondaine, si vide et si remplie qui lui fit, chaque jour, un peu plus, oublier Lucie... Andrée... Biviers.

Bah ! Il avait bien oublié d'autres choses encore : des choses dont il ne rougissait même plus... peut-être parce que depuis si longtemps il n'y avait plus songé.

Cette vie s'organisa donc ainsi et elle dura, papillonnante et creuse, jusqu'au jour où, — déjà sur le tard, — y apparut la comtesse Nadia Fodor.

Une belle créature, aussi blonde que Lucie de Lanceroy avait été brune, et qu'il rencontra dans une de ces maisons, comme il y en a tant, où, sur les confins du vrai monde et du monde interlope, voisinent et se mêlent ceux qui sont de l'un et ceux qui n'appartiennent qu'à l'autre!

Nadia Fodor était encore toute jeune : vingt sept ou vingt-huit ans, tout au plus. Mais elle avait mis les morceaux doubles et son existence était déjà un extraordinaire roman d'aventures.

Oui, assez authentiquement pour avoir le droit de porter et de galvauder son nom, elle avait épousé le comte Fodor, — un vieux maniaque qui était mort sans lui laisser un kopeck de l'héritage où elle s'appropriait déjà à plonger ses admirables bras blancs, — jusqu'aux coudes.

Oui, elle avait alors connu la misère, au point de se trouver à bout de toute ressource... sans feu ni lieu... au point de se sauver jusqu'en Amérique pour y faire le métier de danseuse... de danseuse russe... dans des music-halls... ce métier, le premier que lui eussent enseigné les bohémiens qui l'avaient élevée... qui l'avaient volée peut-être.

Avec ses bijoux, avec l'argent gagné en Amérique et qu'elle se mit à jeter par les fenêtres pour en éclabousser les passants, la comtesse Nadia Fodor n'eut pas beaucoup de peine à acquérir "le paraître", chose si essentielle en tous pays.

Le "paraître" la mit à même de voir, sinon de revoir beaucoup de compatriotes. Dans le nombre, il y en eut quelques-uns qui se souvinrent, vaguement, de l'avoir connue comtesse Fodor.

Elle ne leur demandait pas autre chose et on s'habitua bien vite, dans la petite cohue qui s'appelle sans hésiter "le tout-Paris" à rencontrer et aussi un peu à saluer cette nouvelle recrue.

Et, elle vivait de cette vie élégante et problématique qui surprend si fort ceux qui n'ont pas le secret de ses étranges expédients, et elle attendait, — comme un pêcheur, — après avoir jeté sa ligne en pleine eau trouble.

C'est François de Reversay qui mordait à l'appât.

Une belle prise.

De bonne noblesse provinciale. Pas trop vieux : (cela, pour le monde, avait son importance et elle s'était bien aperçue, avec le comte Fodor, que c'est se mettre en mauvaise posture que de traîner après soi un vieillard par trop délabré.)

Ce M. de Reversay avait, dans tous les cas (ah ! ce renseignement-là, c'est le premier qu'elle eût pris), une grosse fortune ; et elle lui surprenait, pour la regarder, un oeil glouton dénonçant des appétits singulièrement en éveil.

Avec lui on pourrait faire cette fin souhaitée qui ne serait qu'un superbe commencement.

Et elle établit sagement son siège, de sorte qu'après quelque temps de ce régime pimenté avec une effroyable science,

François de Reversay était à point... et à merci.

Il ne pouvait plus se passer de cette ensorcelante amie. Il souffrait mille morts dès qu'il s'en sentait éloigné.

De son côté, elle sentait bien, elle, que c'était partie gagnée, qu'elle le tenait, que le moment psychologique était proche, et elle se disait :

— Dès qu'il aura marié sa fille.

Et comme l'époque de ce mariage s'avancait, elle attendait, assez tranquille.

Cependant, elle savait, cette créature blonde, qu'il ne faut pas laisser refroidir le fer quand on est en train de le battre sur l'enclume ; et elle s'était décidée, — ce qui n'avait d'ailleurs rien de bien désagréable, — à aller voir tout cela d'un peu plus près, sur place ; enfin, à ne pas laisser trop longtemps livré à lui-même celui dont elle avait bien vite, avec ses yeux d'aventurière, jaugé la légèreté impulsive et oublieuse... lorsqu'arriva l'accident qui devait être si gros d'inattendues conséquences et qui allait servir si bien aux projets de Nadia Fodor.

Après sa rupture avec sa fille, François de Reversay, moins hésitant désormais, s'était retourné du côté de la comtesse.

Ce mariage dont on n'osait encore parler qu'en l'air et le sourire aux lèvres, ce mariage, il l'avait sérieusement cette fois, avec un tremblement dans la voix, de désir et de colère, offert à son amie. C'est elle alors, naturellement, qui avait traité cela de folie, qui s'était donné la joie raffinée de se faire supplier, qui lui avait répondu :

— Oui, c'est fou. Pourquoi ne restons-nous pas comme nous sommes ? Etes-vous sûr que je vous plairai toujours ? Et puis je vais vous coûter bien cher. Je suis très dépensière, je le serai encore plus si je deviens votre femme.

A tout cela, il avait eu cette admirable et absurde réponse des amoureux jeunes ou vieux :

— Je vous aime. Je veux vous avoir encore mieux toute à moi.

— Mais vous ne craignez pas ?... Votre fille...

— Ma fille vit à sa guise. C'est bien le moins que j'aie le droit de vivre à la mienne.

— Ce mariage... Qu'en dira votre famille, qu'en diront vos amis ?

— Je n'ai pas de famille. Je n'ai qu'une amie, c'est vous. Si ce mariage vous agrée, vous m'aurez fait le plus heureux... s'il vous déplait, le plus malheureux des hommes. Voilà.

— C'est que, voici alors le moment d'être très franche. Je vous avertis : je ne suis pas ce qu'on appelle une femme d'affaires, moi. Je crois que j'ai très mal mené les miennes, si mal, que j'ai bien peur...

— ...de les avoir un peu beaucoup compromises ? Raison de plus pour échapper aux soucis qui ne doivent jamais assombrir ce front que j'aime. Nadia, j'ai de la fortune pour nous deux... Et après moi.

— Oh ! François, n'allez pas plus loin.

— Si. Je suis votre aîné, et de beaucoup...

— Pourquoi me le rappeler quand je ne m'en aperçois pas ?

— Je me le rappelle à moi, parce que la loi des choses me fera partir bien longtemps avant vous.

— François !

Mais il l'interrompit d'un geste ardent :

— Je ne serais pas un galant homme, je ne serais pas un amoureux digne de vous, ma chérie, si je ne me préoccupais pas de votre avenir. Tout cela sera réglé par notre contrat.

Elle lui sauta au cou :

— Tu es un noble coeur. Je t'adore.

Et c'est alors qu'on commença à parler beaucoup, dans Grenoble, du prochain mariage de M. de Reversay avec cette comtesse russe qui, si hardiment, se montrait déjà son amie.



Andrée débarqua à la gare de Grenoble.

Me Pascalon lui avait télégraphié "venez d'abord me voir."

Docilement elle se rendit à son invitation. Il n'était pas tout à fait neuf heures du matin, mais le vieux notaire avait des habitudes matineuses. Elle pouvait, sans crainte, aller rue Lafayette.

Et en effet, dès qu'elle eût donné son nom, Me Pascalon lui-même émergeait de son cabinet pour l'y introduire aussitôt avec la plus cérémonieuse de ses révérences.

Elles n'étaient cependant pas encore assez profondes, ces révérences-là, pour cacher son trouble.

— Ah !... Mademoiselle de Reversay... C'est donc vous.

— Vous m'avez dit de venir, me voilà.

— Oui, oui, c'était malheureusement indispensable. Vous n'avez vu personne à Grenoble ?

— Pas âme qui vive. Vous m'aviez recommandé...

— ...de venir tout de suite. En effet... en effet, c'était mieux... beaucoup mieux ainsi. Mais enfin vous auriez pu rencontrer...

— Je n'ai rencontré personne.

— Et par conséquent vous ne savez rien.

— Mais qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-elle en pâlisant.

— Ah ! Mademoiselle !

Il levait au ciel ses mains osseuses agi-

tées par ce tremblement "oratoire" qui en dit, à lui seul, autant que les exclamations les plus éperdues :

— Ah ! Mademoiselle... des faits bien graves... bien imprévus...

— Mon père !

— Votre père, oui.

— Dites vite... Que lui est-il arrivé ? Ah ! mon Dieu !...

— Non, Mademoiselle, vivant, il est vivant, rassurez-vous.

— Mais malade, n'est-ce pas, en danger de mort peut-être ?... Je le sens, je le devine. ,

— Non, rassurez-vous. Il est malade, c'est vrai, à la suite d'une attaque...

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

— Mais dont il se remet déjà, dont il sera bientôt complètement remis.

— Où cela ?... à Biviers ?... J'y vais de ce pas.

Le vieux notaire l'arrête du geste :

— Mademoiselle de Reversay, je vous l'affirme encore, il n'y a plus de péril en la demeure. Monsieur votre père va beaucoup mieux. Il a repris l'usage de la parole ; il a retrouvé le mouvement de ses bras. Les médecins que j'ai vus hier encore ne sont plus inquiets des suites de cette attaque. S'il n'en survient pas d'autre, — et rien ne donne à prévoir que les incidents qui ont causé celle-là puissent jamais se reproduire, — ils remettront sur pied M. de Reversay, c'est certain.

Il toussa... la suite, paraît-il, devenait plus délicate à dire :

— Mais avant que vous le voyiez, j'ai des choses... beaucoup de choses à vous apprendre, dont j'aurais tant voulu ne pas offusquer vos oreilles et qu'il faut cependant que vous sachiez...

Elle eut une rougeur soudaine répandue sur ses joues pâles :

— Je vous écoute, mon cher Monsieur Pascalon.

Ils étaient dans le vieux cabinet. Elle s'éclairait, en pleine lumière, assise sur un des fauteuils de crim qu'il lui avait aussitôt avancé ; et le vieux notaire installé à son bureau, — son immense bureau à cylindre, — la regardait avec une compassion attendrie en même temps qu'il éprouvait un grand embarras à commencer.

Oui, c'était si difficile à raconter, cela, si étrange, si énorme !

Mais enfin, il fallait bien s'y résoudre, et toussant encore une fois :

— Vous n'êtes plus une enfant, Mademoiselle de Reversay, vous savez déjà un peu la vie, qui est une chose assez vilaine à regarder de près.

— Oui, fit-elle en hochant la tête.

— Eh bien ! écoutez-moi et comprenez, je vous prie, à demi-mots, ce que je me sens incapable de vous dire avec une crudité qui me semblerait une offense à la petite-fille du président de Reversay.

...Il y a quelques semaines, Monsieur votre père est venu trouver, non pas moi, mais un de mes collègues pour lui demander de dresser le contrat de son mariage avec Mme la comtesse Fodor. Car, je vous l'avais donné à pressentir.

— Cela, répondit-elle en soupirant, vous m'avez dit aussi que je n'avais aucun moyen, aucune raison, aucun prétexte pour l'empêcher.

— C'est vrai. Mon collègue était venu me parler de cela parce que...

Ici le vieux notaire eut un tremblement dans la voix, un tremblement d'indignation :

— ...Parce que c'est la première fois, depuis plus de cent ans, Mademoiselle, qu'un acte est passé, par un Reversay, hors de l'étude dont je suis depuis plus de quarante ans, le titulaire... Je ne dis

pas cela pour récriminer, ni pour me plaindre, ni pour jeter un blâme sur qui que ce soit ; mais seulement pour vous faire comprendre que tous les actes relatifs aux Reversay sont en mes minutes et que, forcément, il a fallu se renseigner auprès de moi pour dresser le contrat tel que le voulait Monsieur votre père.

... Il était d'ailleurs, bien tristement étrange, ce contrat, permettez-moi de le constater. Il attribuait à la nouvelle Mme de Reversay une part d'enfant. C'est-à-dire, en deux mots, qu'il vous dépoillait "hic et nunc" de la moitié de l'héritage auquel, en qualité de fille unique, vous aviez le droit de prétendre...

Elle avait haussé les épaules. Mais le vieux notaire, répondant à ce geste :

— Oui, ça peut vous être égal, mais c'est injuste quand même ! Je dirai plus : c'est un abus de confiance. Ce n'est pas pour qu'elle aille dans les mains d'une Mme veuve Fodor, une Russe venue de je ne sais où, et surtout je ne sais par quel chemin, ce n'est pas pour cela que votre cousine, Hortense de la Croix d'Arbel, avait constitué votre père gardien de la fortune patrimoniale qu'il devrait, à son tour, transmettre à quelqu'un de leur race.

A entendre parler ainsi Me Pascalon, elle avait eu un frisson de malaise, mais elle ne répondit pas. Et il continua, s'échauffant lui-même à son récit :

— Enfin, vous pourriez me redire encore : cela, c'était humainement impossible à empêcher. Je n'avais qu'à gémir et à donner à mon collègue les notes qui lui étaient nécessaires. Je les lui donnai en lui demandant : A quelle époque, ce mariage-là ?

— Très prochainement, me répondit-il : on n'est plus retardé que par quelques pièces, — de peu d'importance, d'ailleurs,

relatives à l'état civil de la comtesse Fodor, des pièces qui arrivent lentement parce qu'elles viennent de loin...

... Car il paraît qu'elle est authentiquement comtesse, cette dame... cette belle dame qui... Mais n'anticipons pas.

... Je n'attendais donc que la publication des bans pour vous donner avis de ce qui, seulement alors, deviendrait officiel, lorsque...

Il toussa encore.

... C'est ici, Mademoiselle, que je vais devenir moins net parce que je ne sais maintenant que ce qui m'a été raconté... et surtout parce que j'ai honte, positivement, d'avoir à vous le redire...

... Le mariage devait avoir lieu à Biviers. C'était, je le reconnais, la façon la moins tapageuse de faire cette sottise-là. Par conséquent, la comtesse attendait à Grenoble où elle avait pris un appartement... à l'hôtel... celui qu'elle occupait d'ailleurs chaque fois qu'elle venait ici séjourner quelques semaines...

... Que s'est-il passé le soir où, — sans être attendu, — M. de Reversay a pris fantaisie d'aller rendre à sa fiancée, dans cet hôtel, une visite qui, — peut-être à la suite de quelque avis plus ou moins discret, ou plus ou moins anonyme, — était aussi, comme disent les gens de loi, un constat.

... Ici, je vais glisser, Mademoiselle... je vais glisser sans trop soulever le voile. Mais voici quel fut le résultat de la visite inopinée rendue par Monsieur votre père à Madame la comtesse Fodor :

... On entendit comme le bruit d'une détonation... d'un coup de revolver sans doute. On se précipita... On eut d'abord quelque peine à se faire ouvrir... On aurait dit comme une bousculade... Enfin on pénétra et on se trouva en présence de M. de Reversay frappé, non pas d'un coup

dé feu mais d'un coup de sang... Il râ-
lait sans connaissance, pendant que Mme
Fodor, un peu tardivement peut-être, se
mettait à appeler au secours.

...Il n'y avait là d'ailleurs aucune ar-
me, aucune trace de projectile. La comtes-
se, tout en prodiguant ses soins au mala-
de, affirmait qu'aucun coup de feu n'avait
été tiré...

...Je dois ajouter immédiatement qu'un
monsieur, arrivé, de la veille, à l'hôtel et
qui avait donné un nom assez exotique, lo-
geait — par une coïncidence que vous
trouverez peut-être singulière, — dans
une chambre mitoyenne avec l'apparte-
ment de la comtesse Fodor... une cham-
bre qui aurait pu y communiquer par une
porte, fermée comme toutes les portes
d'hôtel, par un double verrou...

...Ce jeune homme, — car c'était un
jeune homme, très élégant et très beau,
paraît-il, — resta, le lendemain et les
jours suivants, enfermé dans sa chambre.
Il était malade, — il l'est encore. Mais le
médecin qui le soigne n'a dit à personne
que cette maladie fût une blessure. D'ai-
lleurs, il n'y a rien de tel, vous savez, que
le secret professionnel pour embrouiller
l'aventure la plus simple; jugez de celle-
là, déjà si compliquée...

...Au surplus, à ce moment, je crois
bien que la comtesse Fodor, comme tout
le monde, croyait votre père pendu à bref
délai. Elle s'imaginait sans doute qu'il ne
repr prendrait pas connaissance... que, par
conséquent, il ne retrouverait pas la pa-
role...

...Et vous comprenez, n'est-ce pas,
qu'il s'agissait surtout, — étant donné
qu'il ne parlerait plus, — d'étouffer tout
scandale et de ramener le drame, s'il y
avait eu drame, aux proportions d'un sim-
ple accident...

...L'accident, c'était l'attaque qui ve-

nait de foudroyer le fiancé de la comtesse
Fodor...

...Et c'est en acceptant, forcément,
cette version, qu'on transporta à Biviens
Monsieur votre père, suivi, paraît-il, de
cette dame dont le chagrin faisait peine à
voir...

...Je le crois sans peine, ajoutait-il en
clignant de l'oeil, cette attaque-là empor-
tait une couple de beaux millions qu'elle
s'imaginait déjà n'avoir plus qu'à se bais-
ser pour prendre...

— Mais enfin, s'écria Andrée, haletante,
c'était une fausse alarme, mon père n'é-
tait pas mourant ?

— Assurément non, puisqu'il va beau-
coup mieux, que la parole est revenue et
que les mouvements reviennent. Ce que je
vous raconte, Mademoiselle, c'est l'im-
pression du premier moment : ce que je
vous demanderai la permission (car c'est
aussi une comédie qui s'est jouée là) d'ap-
peler le premier acte.

...Done, on ramène M. de Reversay à
Biviens... On le pleure déjà... Pendant
ce temps, l'inconnu enfermé à l'hôtel se
fait de plus en plus invisible, tout en rece-
vant, deux fois par jour, les soins d'un
médecin qui parle vaguement de pneumo-
nie, pendant que les domestiques trouvent
dans tous les coins des linges à pansement
ensanglantés. Et la belle comtesse Fodor,
portant, hélas, le deuil de ses millions et
de son fiancé s'apprête à sortir de la pla-
ce avec les honnettes de la guerre...

...Mais voici le deuxième acte qui com-
mence. M. de Reversay se met à aller
mieux. Il parvient à prononcer quelques
mots... assez distinctement même pour
bien faire comprendre, qu'il intime à son
inconsolable fiancée l'ordre de déguerpir
immédiatement

...Elle lui répond très nettement, elle :

— Pas d'esclandre, s'il vous plaît, par-

ce que, si vous dites un mot de plus, il y en a un autre qui parlera aussi.

... Et elle conclut superbement devant la valetaille ébahie :

— N'ajoutez pas au ridicule de votre situation en manquant du peu d'esprit que je vous suppose encore ; et gare à la plainte de qui vous savez, si vous avez le malheur de parler d'une lutte qui n'a existé que dans votre imagination. Bonsoir.

— De sorte que... s'écria Andrée stupéfaite.

— De sorte que la comtesse est partie. Le jeune malade est toujours invisible à l'hôtel. Votre père va beaucoup mieux... Le mariage, naturellement, est à vau-lau.

— Et moi alors, fit-elle avec une involontaire crainte.

— Vous, votre place est au chevet de celui qui ne recommencera pas de sitôt ses équipées... que vous devez d'abord guérir... et qu'ensuite vous n'avez plus de raison de laisser seul.

Elle allait s'écrier : "Ah ! vous croyez cela, vous !..."

Elle se rappela à temps que ce secret-là n'était pas le sien... qu'il y avait pour elle un devoir, un devoir filial passant avant tous les autres...

Et elle répondit à Me Pascalon :

— J'y vais.

Le vieux notaire avait dit vrai. François de Reversay revenait de son attaque et de son alarme. Ah ! bien hésitante, bien pâtesuse encore. Le mouvement et la sensibilité reparaisaient dans ce côté droit qu'avait frappé la paralysie. L'appétit n'était pas mauvais. C'est le moral qui n'allait pas aussi bien que le reste.

Non. De l'effondrement de toutes ses illusions il ne se remettait pas. Le coup avait été trop brutalement, trop ironique-

ment douloureux. Il en restait accablé dans son amour, dans son amour-propre, dans cette tenace prétention de jeunesse qui persistait encore la veille... qui lui faisait croire, et fermement, qu'on l'aimait, qu'il était toujours de ceux qui peuvent plaire...

Pauvre homme, qui, pour la première fois, se sentait vieux, démoli, fini... Qui se voyait, avec la décrépitude cauteleusement arrivée, livré à des soins mercenaires... les soins que donnent des domestiques indifférents, hostiles (ils le sont tous) pendant que celle qui aurait dû être là se sauvait de lui comme d'un pestiféré, sans qu'il pût seulement dire où elle était, à cette heure.

Ah ! quand il s'était réveillé dans ce lit où la paralysie le clouait encore... Quand, après l'exécution faite, l'exécution de l'autre, il s'était vu en face de Julie, de la vieille femme de chambre de Mlle de la Croix d'Arbel, promue au grade de femme de confiance, d'intendante, et, après le départ de l'enfant impitoyablement révoltée, devenue en quelque sorte la maîtresse de la maison... Quand il avait retrouvé ce sourire obséquieux qu'il se prenait à détester, oui, à haïr, il n'avait eu qu'une pensée : Andrée !

Assurément, s'il l'avait voulu, il ne lui était pas impossible de communiquer avec elle. Me Pascalon, son chargé d'affaires, connaissait le lieu de sa retraite, c'est certain.

Mais, quelle humiliation, de s'adresser à cet homme ! Quel crève-cœur de se heurter peut-être alors à une impossibilité ou à un refus !

Même avertie de son triste état, reviendrait-elle, cette fille implacable qui lui avait signifié que jamais elle ne remettrait les pieds dans une maison "où ils n'étaient pas chez eux."

Et puis, voulût-elle revenir, le pourrait-elle, seulement ? Si elle était religieuse, par exemple.

Et il retombait dans son abattement, avec, autour de lui, cette Julie qu'il faudrait subir tant qu'il serait cloué dans ce lit.

Pour combien de temps encore ?

Il allait mieux ; les médecins disaient : "Ça s'améliore tous les jours."

Pendant quelques heures, déjà, on le transportait sur un fauteuil.

Mais de là à marcher, à redevenir ce qu'il avait été...

Non. Jamais comme avant. Guéri peut-être, mais un vieux, un pauvre vieux, maintenant, avec toutes ses faiblesses, toutes ses infirmités, toutes ses humeurs moroses : voilà l'avenir.

Avec la perspective aussi d'un impitoyable isolement, d'une solitude qui durerait autant que lui.

Où, il y avait bien un moyen de la faire cesser, cette solitude ; le moyen significatif par Andrée.

Allons donc ! Il était fou, ce moyen, comme elle était folle, cette fille !

Avouer, avouer publiquement par une restitution ! Avouer qu'il avait été un voleur ! Non, jamais !

Et voilà sa bataille avec lui-même, voilà son obsession pendant les longues heures où, dans son lit, il n'échappait aux doucereuses sollicitudes de cette Julie qu'en lui répondant de sa voix pâteuse :

— Non, je n'ai besoin de rien !... Laissez-moi seul... laissez-moi !

.....

C'est à un de ces moments que la vieille gouvernante força cependant la consigne.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Monsieur, c'est une visite.

Et elle avait l'air si troublé...

— Une visite, demanda-t-il avec inquiétude, qui donc ?

— Monsieur, c'est... Ah ! vous allez bien voir vous-même...

Et Julie, qui, sur des étranges événements survenus dans la maison n'avait assurément que de vagues données, mais qui savait bien, pourtant, que Mademoiselle était tout à coup partie après une discussion avec Monsieur, Julie se retirant déjà discrètement, ajoutait en façon de flèche du Parthe :

— Mademoiselle expliquera à Monsieur...

Il s'était fiévreusement levé sur son séant, et en voyant apparaître Andrée :

— Ah ! mon enfant ! mon enfant !

Où, il oubliait déjà tout ce qu'il ruminait, tout ce qu'il remâchait chaque jour. Il l'oubliait, repris par la sensation actuelle, subissant l'impression de cette créature de jeunesse, de charme, qui était sa fille, et qui accourait, des larmes pleins les yeux :

— Mon pauvre père !

.....

Elle aussi, elle avait le coeur chaviré. Il était si changé. Ces quelques jours en avaient fait un vieillard.

Et quand elle le vit lui tendre péniblement ces bras qu'hier encore il eût été incapable de soulever ; quand elle entendit cette parole hésitante ; quand elle subit cette impression de décrépitude, d'écoulement, ah !... de faiblesse surtout, elle eut en même temps qu'une douleur profonde un grand trouble au coeur.

Se reconnaissait-elle, désormais, le droit de l'abandonner à lui-même ?

Et son trouble devint plus extrême encore quand elle l'écoula lui dire en pleurant :

— Andrée... je t'en supplie... ne me laisse pas... ne me laisse plus... si tu savais comme je suis malheureux... Si tu savais comme je suis seul... si tu savais comme je me prends à haïr des soins intéressés... les visages hypocrites qui m'entourent... Andrée... Je t'en supplie... promets-moi...

Pauvre petite, elle promit tout ce que demandait ce malade, ce vieil enfant qu'il fallait apaiser en attendant de le guérir.

Et c'est seulement alors que l'attirant à lui, tout près, pour que personne ne pût entendre ce que balbutiaient ses lèvres hésitantes :

— Tu sais... je suis frappé, mon enfant... Je n'ai plus que quelques années, pas même... à végéter ici avant de mourir...

Elle essaya de l'arrêter.

— Non... Laisse-moi parler, ma chérie. Après moi, vois-tu, tu feras ce que tu voudras de ce qui t'appartiendra alors tout entier. Mais jusque-là... prends patience, ...épargne mon repos... et en ce moment, Andrée... épargne l'honneur de ton pauvre père... l'honneur de Rever-say...

Et il répétait tout frémissant :

— Ah ! L'honneur du nom !... Ce serait un crime envers tous les nôtres d'y porter atteinte !

Elle haussa doucement les épaules :

— Je n'y porterai pas atteinte, mon pauvre père...

— Et tu me resteras ?

Elle eut avec elle-même un muet combat :

— A une condition, oui.

— Laquelle ? Je l'accepte.

— Une condition que je te dirai plus tard.

— Quand ?

— Quand tu seras tout à fait guéri et

que, moi, je serai revenue d'un voyage que je dois faire.

— Ah ! encore me quitter !

— Cette fois, ce sera pour revenir...

Et elle ajouta, plutôt en se parlant à elle-même :

...Avec la paix pour nous tous.

Décidément, il allait tout à fait bien.

Depuis près de quatre semaines qu'Andrée était là, sa guérison avait fait des progrès inespérés.

Non seulement il se levait, mais il sortait de sa chambre, il descendait au rez-de-chaussée et, encore bien chancelant, encore bien maladroit, il s'appuyait au bras de sa fille pour faire quelques pas dans le jardin, au soleil... Oui, comme des vieux, il le cherchait à présent, ce bon soleil qui réchauffe, qui fait mieux circuler le sang à moitié figé dans les veines...

D'ailleurs, il n'était plus qu'un vieux, le pauvre homme... un vieux décrépît, faible comme un enfant... nerveux comme une femme... peureux, oui, peureux à présent et toujours avec ce mot à la bouche qui était un appel à l'aide aussi bien qu'un cri d'affection : Andrée !...

Elle n'était jamais très loin. Elle accourait vite, et c'est seulement lorsqu'il la voyait occupée auprès de lui, qu'il se tranquillisait et qu'il devenait parfois un peu causeur.

Ce jour-là, il la voyait installée au petit bureau du salon du rez-de-chaussée.

— A qui écris-tu donc, Andrée ?

Elle eut une soudaine rougeur :

— A une amie, fit-elle évasivement.

— Une amie, répéta-t-il. Oui, tu en as. Moi, je n'ai que toi au monde.

Et repris par l'obsession qui devenait une idée fixe :

— Tu ne m'abandonneras plus... dis, ma chérie ?

— Non, père... Dès que la condition sera remplie.

— Mais quelle condition ?

— Celle dont je t'ai averti.

— Que veux-tu donc que je fasse ?

— Toi, rien. C'est moi qui dois faire... et qui ferai.

— Et tu ne veux pas me dire ?

— Rappelle-toi notre accord. Je te le dirai plus tard... le moment venu.

— Mais quand viendra-t-il, ce moment ?

— Bientôt, je l'espère.

— Et, en attendant ?

— Il faut me rendre ma liberté.

— Partir ! tu veux partir !

— Pendant peu de temps.

— Combien ?

— Père, cela mon plus, je ne peux pas te le dire, je ne le sais pas moi-même, mais je te promets, je te jure... un serment, c'est sacré, n'est-ce pas... je te jure que je ferai tout pour abrégier le temps de mon absence. Si je vois qu'elle se prolonge, je trouverai le moyen et le temps de revenir pendant quelques jours pour te faire prendre patience. Mais vois-tu, il faut que j'aie rempli un devoir... Dussé-je encourir ton mécontentement, dussé-je te faire une grande peine, et ce serait pour moi un chagrin mortel, eh ! bien, je passerais sur cela. J'irais quand même où je veux, où je dois aller.

— Mais où donc ? demanda-t-il plaintivement.

— Non, je ne peux pas te le dire... Mais je te l'ai juré. Tiens, père, je te le jure encore, sur ce que je sais de plus saint au monde, sur la mémoire de ma pauvre maman dont je n'oublierai jamais la dernière parole : "Sois toujours une brave petite fille."

— Oui, balbutia-t-il, elle a dit cela.

— Et je m'en suis toujours souvenue. C'est sur sa chère mémoire que je te le promets, je reviendrai et, cette fois, j'espère bien que le bon Dieu me permettra de ne plus te quitter.

Il eut un soupir de résignation :

— Et tu vas partir... bientôt ?

— Bientôt, oui. Dans quelques jours... J'attendais que tu fusses tout à fait bien.

Il se regarda piteusement :

— Alors, tu trouves ?..

Et, haussant les épaules, il murmura :

— Tu n'es pas difficile.

— C'est toi, père, qui n'est pas juste. Rappelle-toi, il y a un mois. Vois, aujourd'hui, tu marches.

— Quand j'ai l'appui de ton bras.

— Julie sera là en attendant mon retour.

— Oh ! cette Julie... je ne peux pas la voir !

— Tu la supporteras quelques jours, par affection pour moi, tu prendras patience en te disant : "Elle va bientôt revenir."

— Mais, nous nous écrirons au moins !

Elle rougit encore, mais bravement :

— Ah ! non, puisque je ne peux pas te dire où je serai, père chéri. Mais j'aurai de tes nouvelles quand même.

— Comment ?

— C'est mon secret.

— Encore !

— Oui. Mais le moment va venir, et bientôt, Dieu merci, où il n'y en aura plus, de ces secrets qui me pèsent. Et puis, plus tôt partie, plus vite revenue.

— C'est donc dans quelques jours ?

— ... Que tu me diras au revoir, et que tu t'appliqueras beaucoup à achever de guérir, pour que je te retrouve très vaillant.

— Oui, chérie, pour que je puisse, sans

Julie, aller à ta rencontre, dès que je te verrai reparaître.

— C'est cela.



Une fois encore, Andrée était partie, mais quelle différence entre ce voyage et celui qu'elle avait fait, voilà quelques mois !

Comme elle y emportait une autre âme !

Elle n'allait plus dans l'inconnu, mais vers un but qu'elle entrevoyait vaguement.

Et puis, maintenant, rien n'existait plus de ce qui entravait alors sa volonté, sa résolution, son coup de tête.

Julien... il était marié à une autre femme. Il avait coupé court, taillant radicalement, pour qu'elle ne pût pas seulement, désormais, penser à lui, pas mieux qu'il ne songeait à elle.

Elle en avait eu au coeur d'abord une souffrance aiguë, et puis ensuite une sensation d'allègement.

Eh bien ! oui, de ce côté-là, tout était maintenant fini.

Son père... il n'était plus, comme alors, un adversaire, un ennemi. Incapable de lutter, il suppliait déjà pour que sa capitulation ne fût pas infamante.

Il demandait grâce pour lui, pour le nom de Reversay... et ce n'est plus ce vieillard affaissé, aux somnolences lourdes, à l'oeil éteint, aux forces et à l'énergie perdues, non, ce n'est pas lui qui ferait obstacle, maintenant, à l'oeuvre où Andrée vouait sa vie.

Il ne compliquerait rien : il ne comptait plus, le pauvre homme ; et, comme avait dit le notaire : quoi qu'il eût essayé il ne serait, lui aussi, qu'un dépositaire transmettant, à ceux de la race, la fortune de la Croix d'Arbel, qu'il n'était plus

en son pouvoir de dissiper ou de compromettre.

Ceux de la race !

Ils étaient là-bas, à Agay.

Et Andrée l'entrevoyait bien, le moyen. Ah ! sans forfaire à son devoir filial, sans forfaire au nom de Reversay, elle l'entrevoyait, le moyen de restituer aux représentants de la Croix d'Arbel, ce qui leur appartenait par droit de parenté et par droit d'héritage.

Il fallait leur apporter cela, l'apporter au moins à l'un d'eux.

L'apporter de cette façon, dans de telles conditions, qu'il fût possible alors de dire à celui qui maintenant l'aurait en sa possession : — De cette fortune, tu donneras la moitié à ton frère.

Une femme seule pouvait y parvenir.

Et Andrée ajoutait toute frissonnante, mais toute résolue à accomplir l'oeuvre jusqu'au bout :

— Eh bien ! Voilà le but : devenir à l'un des deux la femme... la femme assez aimée... et à celui-là donner sa vie en exigeant en retour une prodigalité, qu'il trouvera excessive, folle, mais qu'il consentira sans qu'il sache jamais pourquoi je l'exige, sans qu'il y ait jamais atteinte à l'honneur de Reversay.

Et elle se disait maintenant :

— Noël ou Maurice, lequel des deux ?

Et elle se rappelait ce portrait de l'album. Oui, elle avait raison, sa cousine Madeleine. Ce Maurice était fort bien. Un beau garçon à l'allure élégante, un brunet aussi, — ils étaient tous bruns dans la famille, — avec un joli sourire, avec des yeux bien ouverts...

— Des yeux... il avait des yeux vivants, celui-là...

Et pendant que le train l'emportait vers le pays du soleil, dans le coin du compartiment où elle n'était qu'avec des

êtres d'indifférence absolue, des Anglais voyageurs bourrés de plaids et de sans-gêne, dans ce coin de compartiment elle relisait la lettre que Mme Béraud lui avait écrite en réponse à sa dernière :

“Ma chère petite amie,

“Vous nous avez rendus bien heureux en nous annonçant enfin votre prochain retour, oui, bien heureux tous les trois. Car nous sommes à présent un de plus dans la maison. Mon Niçois, mon Maurice est en vacances. Il vient d'arriver et c'est lui qui se fera une fête, maintenant, de vous accompagner, sur terre et sur mer, en des voyages moins périlleux, j'espère, que celui dont, avec mon pauvre Noël, nous avons encore le frisson.

“Car maintenant le temps des orages et des coups de séruse est passé ; la mer est admirablement belle et calme, et elle baigne un Estérel tout en fleurs.

“Je vous envoie les compliments de toute la maisonnée, sans oublier Chrétienne et Marius qui “se languissent de vous. Je dois modifier un peu ma formule pour mon Noël qui ne veut pas que, de sa part, je vous écrive autre chose que ceci : il vous attend et il se promet, à votre retour, une grande joie.

“Moi, ma chère petite amie, il me semble, depuis que vous n'êtes plus au milieu de nous, que j'ai perdu quelqu'un de ma famille... et même dans la joie de revoir mon Maurice qui est devenu vraiment un homme à présent, avec ses vingt-quatre ans sonnés, il me manque encore quelque chose. C'est vous.

“Revenez bien vite pour qu'il ne me manque plus rien.

“Madeleine BERAUD.”

Et Andrée répétait, presque inconsciemment : “Devenu vraiment un homme à présent avec ses vingt-quatre ans sonnés.”

Elle ne conclut pas : ç'aurait été pour la faire rougir de confusion. Mais elle se sentit prise d'une grande curiosité de le voir enfin, ce Maurice, qu'elle ne connaissait encore que par son portrait.

Et maintenant que le train approchait de Saint-Raphaël, elle se prit à refaire soigneusement sa toilette un peu compromise par cette nuit passée en chemin de fer, effrayée tout à coup, en pensant qu'à l'arrivée on pourrait la trouver laide.

Qui “on” ?

Ce n'était pas Madeleine qui la connaissait bien et savait encore mieux si oui ou non elle était jolie. Ce n'était pas ce pauvre Noël condamné à une nuit sans aube.

Mais voici qu'elle approchait.

Déjà, par quelques échappées, la rade d'Agay avait apparu à travers les pins du rivage.

Ah ! voici le vieux château. Voici la tranchée profonde où le train ralentit son allure. Et, la minute d'après, elle sautait légèrement sur le quai.

Elle n'avait pas voulu avertir Mme Béraud de l'heure exacte de son arrivée et, comme d'habitude, il ne descendit du train, en même temps qu'Andrée, que quelques rares voyageurs.

Et le chef de gare, qui était déjà un ami pour la pensionnaire de la Maison-Blanche, la reconnaissait aussitôt :

— Ah ! Mademoiselle Rival ! Comment n'avez-vous pas prévenu ?

Il ajoutait avec leur pittoresque expression de là-bas :

— Si on avait su, ils seraient tous venus à votre devant.

Mais elle :

— C'est bien pour cela. Je n'ai pas vou-

lu les déranger et j'aime mieux leur faire la surprise. Je me sauve, monsieur le chef de la gare, Marius viendra tout à l'heure prendre mon bagage.

Et faisant quelques pas sur la voie, elle avait traversé le viaduc puis elle s'était engagée dans un joli petit chemin (qu'elle connaissait bien à présent) et qui, à travers des fourrés de cistes, de myrtes et d'asphodèles, conduit tout droit à la Maison-Blanche.

Par la porte à claire-voie qui s'ouvre sur l'allée de mimosas elle était entrée. Elle avait tourné le vieux puits tout envahi par les passiflores.

Et tout à coup, ouvrant la porte de la salle à manger ombreuse, elle apparut, sur le seuil, environnée de la grande lumière du jour.

— C'est vous !

Et Mme Béraud qui travaillait comme d'habitude au coin d'une des fenêtres s'était précipitée, les bras ouverts.

... Pendant que, reprise déjà par le charme de l'humble maison, Andrée lui rendait joyeusement sa maternelle caresse.

— C'est moi, oui. Bien heureuse de revoir ce pays, de vous retrouver tous!

Elle avait tourné la tête comme si elle cherchait quelque chose ou quelqu'un qu'elle ne revoyait cependant pas à sa place accoutumée. Et Madeleine aussitôt:

— Oui... les enfants?... Maurice est en mer avec Marius... Mon Dieu, qu'il sera désappointé ! Mais aussi, vous êtes une sournoise... Vous surprenez les gens ma mignonne.

— Et monsieur Noël ?

— Ah ! lui ! fit mystérieusement Mme Béraud, lui... il me vous attendait pas non plus... il est dans sa chambre... D'ailleurs, si vous saviez... si vous saviez... Mais je lui ai promis que je le

laisserais vous dire lui-même. Je vais le prévenir .

— Il repose peut-être... il ne faut pas.

— Allons donc ! Il m'en voudrait trop de retarder sa joie. C'est vous, la joie.

Et elle appela :

— Chrétienne !... Chrétienne !...

La petite bonne était accourue, les bras levés au ciel, avec ses exclamations les plus pimentées de l'accent du terroir. Et pendant que la fille au père Marius s'empressait de montrer à Andrée quel soin, pendant son absence, elle avait pris de sa chambre, comme tout y était bien en ordre, sans un grain de poussière, sans qu'il y pût pénétrer un malencontreux rayon de ce terrible soleil qui dévore les étoffes, "qui les mange, comme s'il avait une bouche, Mademoiselle Rival !" pendant ce temps, Mme Béraud avait rapidement monté au premier étage.

Et Andrée l'entendait bientôt, d'une voix un peu haletante, qu'on eût dit émue, très émue, lui crier de là-haut :

— Mademoiselle Rival... Vous seriez gentille... Voulez-vous venir... C'est Noël qui vous en prie.

Elle s'était empressée :

— Mais oui, me voilà. Bonjour Monsieur...

Elle s'arrêta, toute saisie.

La porte de la chambre de Noël, maintenant entr'ouverte, en laissait voir la fenêtre hermétiquement close. Là-dedans, le peu de lumière arrivant par cette porte entrebâillée, éclairait confusément le lit en désordre où s'agitait une forme indécise.

— Mais... il est malade, balbutia-t-elle.

— Non, non, s'écria une voix altérée qu'elle reconnaissait bien. Non ! ouvre la fenêtre, maman, ouvre-la largement, au grand jour du dehors, pour entourer de

lumière notre chère revenue.

Et pendant que Madeleine, en poussant les volets, illuminait la chambre d'une clarté ardente, Andrée, prise d'un trouble indicible, Andrée, presque effrayée, vit se soulever sur son lit ce Noël qui venait aussi d'entrer dans le rayonnement ensoleillé.

Elle le vit, — oh ! son trouble alors devint une émotion profonde, — elle le vit, pendant qu'il lui tendait éperdument les mains, ouvrir des yeux de fièvre, des yeux d'extase, des yeux où il y avait — mais devenait-elle folle, à présent ? — où il y avait un regard, un regard ardent, avide. Ah ! surtout un regard de ravissement.

Et elle l'entendit qui balbutiait en emprisonnant ses petites mains dans ses mains frissonnantes :

— Oh ! le bon Dieu a été bon. Je vous vois, je vous vois... Vous êtes plus jolie encore qu'ils ne me l'avaient dit... Vous avez des cheveux noirs qui font à la blancheur exquise de votre front une auréole sombre, exquise aussi... Vous avez des lèvres de la couleur des cerises... Vous avez, dans l'expression de vos admirables yeux de velours noir, un étonnement sans égal... Mais il est si plein de grâce, cet étonnement... Il est tout en charme, comme le sourire indécis qui soulève à présent vos lèvres rouges sur vos dents blanches. Et vous êtes mince, délicate, avec une taille qui tiendrait dans mes deux mains... et vos mains à vous sont aussi blanches que je les savais déjà fines et mignonnes, et je suis heureux... bien.. bien heureux, parce que...

Il eut un grand soupir, et dans le silence de la surprise immense, du trouble indicible d'Andrée, il ajouta avec une douceur de tristesse :

— Parce que ce beau rêve que j'avais rêvé, de vous voir, de me faire une joie in-

finie de votre visage qui resterait à jamais dans mon souvenir, ce beau rêve, je l'ai réalisé. Il aura été bien court. Mais il aura tenu toutes ses promesses : mes ténèbres en seront illuminées.

Et comme s'il avait un remords de n'attacher que sur la jeune fille son regard extasié :

— Toi aussi, fit-il en tournant la tête, toi aussi, mère chérie, je te vois ; je te vois sourire à travers tes larmes. C'est bien toujours le cher visage aimé. Tu n'as pas beaucoup changé... un peu plus de neige dans tes cheveux... mais toujours le même regard de tendresse... pauvre maman !

Il s'interrompit avec un cri étouffé :

— Ne faites plus de mouvement, ni l'une, ni l'autre. Ne dites rien, laissez-moi, jusqu'au bout...

Ah ! Andrée n'y pouvait plus tenir, et, d'une voix affilée :

— Mais... vous y voyez donc ?

— Oui... ne parlez plus, ne bougez pas. J'y vois, j'y vois encore... Mais c'est la fin bientôt. Comme autrefois, les lignes des objets recommencent à flotter... à flotter... le voile de brume grisâtre remonte lentement... Ah ! souriez, Mademoiselle Andrée, souriez je vous en supplie...

Elle entr'ouvrit ses lèvres tremblantes pour essayer d'obéir à cette prière éperdue.

— Oui, murmura-t-il, le sourire est divin, je le vois, je le vois encore...

Il eut alors comme un sanglot :

— Le rêve est fini, je n'y vois plus.

Et il laissa retomber sa tête dans ses mains comme pour mieux retrouver déjà, l'image qui hanterait à jamais sa nuit profonde.

Andrée ne comprenait pas bien encore, et c'est Mme Béraud qui, répondant à sa

muette interrogation :

— Un désir qu'il a eu, mon pauvre Noël, une envie folle, irrésistible, à laquelle il a bien fallu que nous obéissions. Il voulait vous connaître, il savait qu'en restant obstinément couché dans des ténèbres absolues, — cela, pauvre enfant, peu lui importait, — mais aussi dans une immobilité absolue — et cela, je vous assure qu'il a fallu du courage pour s'y astreindre jusqu'au bout, — il savait qu'en faisant ainsi, il pourrait, pendant quelques instants, recouvrer cette vue qu'il vient déjà de perdre. Et depuis votre départ, ma mi-gnonne, il est là, attendant votre retour.

— Pour me voir !...

Et c'est elle à présent qui sentait deux grosses larmes jaillir de ses yeux... des larmes que déjà l'aveugle ne verrait plus couler sur ses joues brûlantes.

L'instant d'après, ils étaient réunis dans la salle à manger aux murs blanchis à la chaux. Il y avait entre eux, à travers la joie profonde de Noël, à travers l'émotion, ah ! profonde aussi d'Andrée, il y avait comme une sorte de gêne.

C'est toujours ainsi. Après les coups d'héroïsme qui ressemblent si fort et si souvent à des coups de folie, il faut un moment pour replier ses ailes et pour se résoudre à marcher de nouveau dans les sentiers au-dessus desquels on planait tout à l'heure.

Mais c'est alors qu'un grand bruit de jeunesse et de gaieté se répandait dans la maison.

C'était Maurice qui revenait de la pêche.

Maurice à qui Chrétienne venait d'annoncer la grande nouvelle, et qui entraînait en coup de vent dans la salle à manger.

Oui, un beau gars, ce brunet aux épaules carrées, aux attaches fines, à la mous-

tache retroussée sur des lèvres un peu épaisses, — charmantes, — au regard largement ouvert.

Assurément oui, déjà un homme qui accourait, comme ils accourent tous, ces garçons de vingt-quatre ans, dès qu'on leur a dit qu'il y a dans leur voisinage une jeune, une jolie fille.

Et cela, depuis quelques mois, on ne faisait que le lui répéter.

Cela, c'était, depuis son arrivée à Agay, l'antienne accoutumée de Mme Béraud.

C'était aussi la confiance obstinée de son frère Noël, de ce capricieux malade volontaire qu'il allait, tous les jours, une heure ou deux, retrouver dans sa chambre si rigoureusement obscure, pour chaque fois lui entendre dire :

— Je veux savoir, moi aussi, comme tu le sauras, comme vous le saurez tous, si elle est vraiment aussi délicieusement jolie que dit maman... et je le saturaï.

— Mais tu vas en devenir amoureux, méfie-toi.

— Ah ! oui, s'écriait Noël, en riant bien fort dans l'obscurité qui cachait sa pâleur. Ah ! oui, un amoureux tout trouvé, et qui a bien le physique de l'emploi, hein ? Ne dis donc pas de bêtises, mon petit frère.

Et Maurice accourait à son tour, pour voir s'il la trouverait si charmante que ça, Mlle Rival.

Aimable d'ailleurs, empressé, exubérant comme on l'est à son âge, comme on l'est en ce pays ensoleillé, ce pays, presque son pays natal, où il se retrouvait, si heureux de pêcher, des journées entières, avec Marius ; si heureux de revivre, pendant quelques semaines, ces moments, jamais oubliés, où il était un petit sauvage barbottant dans la mer qui vous éclabousse sournoisement de ses vagues qu'on ne voit pas venir.

Maintenant Noël, au coin de la cheminée, avait repris sa place habituelle.

C'était, autour d'Andrée, un joyeux pêle-mêle de petits potins et de gros rires... et, un peu en arrière, l'aveugle écoutait, portant encore sur son visage la joie vivante de son éphémère vision.

Andrée écoutait cela, amusée par cet entrain de jeunesse, heureuse, peut-être, d'échapper aussi à l'oppression de trouble qui lui étreignait le coeur dès que son regard s'arrêtait sur ce silencieux, là-bas, au visage extasié. S'efforçant alors de répondre de son mieux à ce pétilllement de bonne humeur, et redevenant vite l'aimable, et redevenant bien aisément l'aimable fille primesautière, ouverte, dont le rire sonnait d'un si joli cristal, — et dont la gaieté était aussi une grâce.

Il avait bien fallu qu'elle leur dît quelques mots de son voyage, de la maladie de son père qui, Dieu merci, n'était déjà plus qu'une convalescence.

Mais sur tout cela elle avait été laconique. Ils ne s'en étonnaient d'ailleurs pas. Ils savaient qu'il y avait là le point noir, le mystère soucieux de la vie d'Andrée.

Il était, d'ailleurs, arrivé à son tour, le vieux pêcheur, pour saluer Mlle Rival et prendre ses ordres "rapport à son bagage." Chrétienne à chaque instant montrait, par là, sa figure de brugnôn doré, où sur l'oreille, une fleur de narcisse inclinait son étoile blanche au coeur d'or... et Andrée rentrait déjà, très doucement... oui, avec une douceur de charme... dans cette atmosphère de paix souriante.

L'après-midi avait passé, presque sans qu'on s'en aperçût.

Et puis, on avait dîné et on s'était retrouvé ensuite, comme autrefois, sous la clarté de la suspension de porcelaine.

Et c'est Mme Béraud qui avait eu un cri d'étonnement en écoutant la sonnerie

grêle de la pendule.

— Mais il est très tard. Cette pauvre enfant a voyagé toute la nuit, nous sommes des égoïstes. Souhaitons-lui le bonsoir et sauvons-nous.

— Dormez bien, Mademoiselle Andrée, répétèrent-ils tous les trois.

Et pendant qu'elle reprenait le chemin coutumier de sa chambre du rez-de-chaussée, ils s'engageaient déjà dans l'escalier qui conduit au premier, à l'unique étage de la Maison-Blanche.

Là-haut, sur le palier, avant d'entrer chacun chez soi, Noël et Maurice, comme tous les soirs s'attardaient pour embrasser leur mère.

— Eh! bien, fit tout bas Madeleine, comment la trouves-tu, Momo?

"Momo," c'était son petit nom de bébé que Maurice avait toujours gardé.

Et tout bas aussi, mais avec un geste enthousiasmé :

— Oh! maman... charmante... charmante... plus encore... mille fois plus que vous ne le disiez et que je n'aurais pu le supposer. Et si jolie! Tu le sais maintenant, Noël.

Et sans attendre la réponse de son frère :

— Et puis, ce que je sais, moi, c'est que je ne ferai pas comme toi et que je vais en devenir amoureux.

— Oh! Momo... s'écria la mère avec un involontaire élan d'orgueil effaré.

— Oui, maman, amoureux. Eh bien! dis, ça n'irait donc pas, nous deux?... Elle a vingt et un ans, j'en ai bientôt vingt-cinq. Elle est libre de ses volontés. Elle dit qu'elle se plaît tant à la Maison-Blanche. Si j'allais lui plaire aussi, moi. Ça t'ennuierait donc que je te donne une fille, une fille pour te dorloter, pour être la grande amie de ton Noël, et pour faire,



*Mais ce qui avait arraché ce cri
à Andrée, c'était la vue d'un
autre groupe de portraits.*

par-dessus le marché, le bonheur de ton Momo ?

— Mais elle est plus riche que toi, grand fou, beaucoup plus riche.

— Eh ! sais-tu donc si je ne deviendrai pas aussi très riche un jour, en travaillant ferme ? et puis crois-tu donc qu'une fille comme elle en serait à regarder si elle a quelques sous de plus que moi, bien que je n'en aie guère ?

— Tu es fou ! mon chéri, répéta-t-elle en souriant.

— Ah ! les fous ! Ce sont les vrais sages, maman. Mais enfin... dis... si cela arrivait, tu serais heureuse ?

— Ah ! ravie, mon Momo !

— Et toi, Noël, tu l'aurais toujours près de toi, cette grande amie, cette petite soeur.

Mais l'aveugle haussant les épaules s'était déjà retourné pour rentrer chez lui en murmurant :

— Maman l'a dit : tu es fou.

De sorte que ni Mme Béraud, ni Maurice ne virent qu'il était devenu livide.

Andrée était dans sa chambre.

Evadée maintenant du charme de cette atmosphère d'intimité riieuse, elle revenait à une vision plus libre de toutes ces choses qui l'envahissaient peu à peu, mais un orage de sensations nouvelles, d'émois brusquement éveillés.

Il avait fait cela, ce Noël ! Pendant un mois, un interminable mois, il avait, nuit et jour, sans répit, sans trêve, non pas subi, mais accepté, mais voulu un véritable supplice !

Il avait fait cela pour la voir, pour emporter d'elle, quand il rentrerait dans ses ténèbres, une image précise, une image qu'il l'avait suppliée de lui donner sou-

riante, une image qu'il avait espérée jolie, qu'il avait, — oh ! quand il lui disait cela, il ne songeait pas à mentir, — qu'il avait trouvée plus jolie encore, et il avait dit aussi qu'à présent, une joie infinie lui emplissait le coeur.

Qu'était-elle donc pour lui ? Quel culte lui avait-il donc voué ? De quels yeux son âme la regardait-elle donc à présent ?

Et les yeux de son visage, quand, aujourd'hui, ils l'avaient réellement regardée, avides, extasiés, que n'avait-elle pas vu passer dans ces yeux-là, dans ces yeux noirs aux reflets d'acier bleuâtre... De quelle lueur éclatante, redoutable, ne s'étaient-ils pas illuminés !

C'est à peine si elle avait pu supporter leur éclat, pendant qu'elle s'était sentie brûlée par leur flamme.

Et puis, à ce moment, il s'était transformé, ce Noël.

Il avait disparu, le compagnon attristé de ses paresseuses promenades. Elle ne l'avait plus retrouvé, l'humble ami, désolé, presque honteux de son impuissance.

En ces yeux d'extase, pendant quelques instants, il avait eu un retour des énergies d'autrefois, et il avait été beau, ce voyant ; beau, non plus de cette beauté souffreteuse et lassée qui lui donnait l'air d'un héros vaincu, résigné à sa défaite et renonçant à la bataille, — mais beau d'une beauté virile, — d'une beauté dominante.

Il avait eu, pour lui dire ces choses dont le souvenir l'oppressait, dont l'ardeur le brûlait encore, il avait eu des accents de poème.

Ah ! comme elle devait admirablement parler, cette bouche, quand elle donnait libre cours aux élans éperdus, quand elle disait les peines de ce coeur impétueux, ses désirs... ses tendresses !

Comme ce fulgurant éclair de passion

avait, — dans la mémoire de la jeune fille, — fait pâlir des souvenirs qu'elle n'osait déjà plus appeler des souvenirs d'amour !

Nom, rien ne lui avait jamais été dit qui l'eût ainsi opprimée.

Ce langage était nouveau pour elle. Il lui ouvrait des horizons inconnus, des sensations ignorées.

Et surtout, — ah ! surtout, — comme la voix frémissante de ce Noël avait aussitôt fait descendre les aimables empressements de Maurice à un niveau de banal enfantillage !

Oui, charmant, ce jeune homme, ce Maurice ; oui, prêt aussi, tout prêt à aller dans le chemin d'amour où le conduirait le sourire d'une femme ; oui, un camarade déjà, en quelques heures : oui, un ami demain, un amoureux bientôt, pour peu qu'elle voulût l'y pousser par la moindre coquetterie, l'y aider par la moindre avance.

Mais un enfant, en dépit de ses vingt-quatre ans donnés ; un enfant par la légèreté des idées et des sensations comme par la frivolité de sa conception des choses, comme par la féminité de sa gentillesse. Oui, enfant trop gâté par une mère qui lui avait trop répété : "On ne te résiste pas."

Et elle revenait obstinément à sa comparaison des deux frères.

Noël si artiste, si élevé par l'esprit, si noble par le cœur. Noël qui avait follement gaspillé sa santé, sa vie, pour le bien-être, pour le salut des siens.

Noël qui, depuis trois mois, lui prodiguait (ah ! toutes, toutes, elle se les rappelait à présent) tant de preuves si discrètes, mais si éloqu岸tes, d'une amitié à laquelle, il fallait bien, si elle était loyale, qu'elle donnât un autre nom.

Noël qui l'aimait, — il ne faut pas nier

la lumière du jour, — qui l'aimait silencieusement, sans espoir, Noël dont elle allait maintenant, si elle choisissait à côté de lui, faire un malheureux, un désespéré.

Et elle répétait éperduement, comme pour essayer de s'arrêter elle-même sur le chemin où elle s'engageait, où elle glissait :

— Mais, il est aveugle ! Il est aveugle !

Ce fut alors que le trouble d'Andrée commença à devenir de l'angoisse.

Maintenant, c'était à nouveau comme au premier jour.

Elle ne savait plus où elle allait.

Jamais, jusqu'à présent, cette pensée ne lui était venue à l'esprit que Noël pourrait l'aimer autrement que comme une amie, une soeur d'affection. Jamais. Ah ! jamais surtout elle n'avait vu en lui que l'ami, le frère.

Il était malheureux, infirme. Elle avait mis dans son amitié tout ce qu'elle avait de tendre compassion ; et protégée par cette vision de douce charité, protégée aussi par le souvenir trop vivant, trop douloureux encore de celui qui avait été son fiancé, elle avait marché, à côté de Noël, dans le chemin fraternel, sans se douter de la pente glissante qu'ensuite elle ne pourrait plus remonter.

Car maintenant c'est déjà contre son entraînement qu'elle était obligée de se défendre.

— C'est fou, se disait-elle, c'est fou ce que je m'imagine. L'espoir n'a pu lui venir, à lui, que j'accepterais jamais de devenir sa femme. Je sais trop ce qu'il pense, ce qu'il répète à chaque instant quand il parle de lui, de son infirmité, quand il dit que sa vie est finie, qu'il n'est plus qu'un débris, une épave...

... Je me trompe... Je me trompe

peut-être quand j'attache un sens si précis, à ce que j'ai cru comprendre. Lui-même serait bien étonné du trouble où il me jette...

...Et alors, même s'il lui est arrivé, pauvre cher malade, de se rappeler auprès de moi qu'il était jeune... s'il a oublié un jour l'amie pour penser à la femme, n'est-ce pas à moi d'être vraiment charitable en m'écartant un peu de lui, en ne flattant pas une rêverie qui n'est qu'un rêve, et en laissant peu à peu la raison reprendre son empire... la raison qui lui montre qu'il ne peut pas...

Et toute vibrante :

— Pourquoi donc ne pourrait-il pas ? Pourquoi, s'il a été plus malheureux que les autres, n'aurait-il pas son dédommagement de bonheur ?

...Il est impuissant à se diriger seul. N'est-ce pas pour cela que, plus qu'un autre, il a besoin d'une aide ?

...Par amour pour les siens, il a perdu, croit-il, le droit d'être aimé lui-même. N'est-ce pas pour cela, pauvre Noël, qu'il mérite une belle compensation de tendresse ?

...Pourquoi ne l'aurait-il pas ? Car enfin, il a tout pour plaire. Il est bon, il est beau...

Mais la fatigue, à ce moment, avait été victorieuse de l'insomnie d'Andrée, et elle s'était endormie en balbutiant :

— Très beau... et ce ne serait pas une contrainte de se laisser aimer par lui...

Et puis, au matin, ses irrésolutions la reprirent.

Elle recommença à douter de l'impression qu'elle avait produite sur Noël ; et ce fut pour la paralyser dans son attitude vis-à-vis de lui.

Si elle s'était trompée ! Si elle allait se heurter à un étonnement qui serait pour

elle une humiliation, oui, une humiliation dont la pensée lui mettrait à présent au coeur comme une impatience de dépit.

Mais quelque invraisemblable que fût cette supposition, cela aussi l'arrêterait en la troublant profondément.

Et quand, l'instant d'après, ils se retrouvèrent tous réunis elle n'osa pas, elle n'osa plus éloigner Maurice qui semblait déjà tout disposé à l'accaparer. Elle n'osa pas se rapprocher de Noël qui s'isolait, plus fermé, plus silencieux que d'habitude, dans son fauteuil au coin de la cheminée.

Et la journée se passa, charmante pour Mme Béraud, et pour son fils cadet, mais longue et énervante pour Andrée.

Elle ne se doutait cependant pas, cette Andrée, qu'il aurait fallu ajouter ; supplicante pour Noël.

Et puis, entre ces deux êtres qu'une mystérieuse affinité attirait déjà l'un vers l'autre, il y eut encore un malentendu.

Noël, la veille au soir, avait, à la porte de sa chambre, appris ce qu'il avait bien le droit, pauvre garçon, d'appeler sa condamnation sans appel.

Il avait reçu le coup sans crier, sans mot dire, mais il s'était senti frappé en plein coeur, et, baissant la tête, il avait éprouvé une atroce sensation de déchirement, d'effondrement, de ruine irréparable.

Eh ! bien quoi... Ne s'habituerait-il pas à les gravir, ces calvaires qui conduisaient tous, l'un après l'autre, à une douleur plus aiguë... plus raffinée ?

C'est maintenant son frère, son cher petit frère, celui pour lequel il avait tout perdu, tout ce qui lui aurait donné le droit d'être comme les autres, le droit d'espérer... le droit de plaire... c'était son frère qui lui enfonçait dans le coeur ce dernier trait, le plus cruel de tous.

C'est lui qui n'apparaissait que pour le rejeter dans son ombre.

Eh ! bien, il fallait l'accepter aussi, cette inconsciente cruauté, l'accepter sans colère, sans plainte surtout, et, plus tard (car aujourd'hui c'était vraiment trop difficile), plus tard il faudrait essayer d'en être joyeux !

Et, après tout, les choses n'étaient-elles pas comme elles devaient être ?

La jeunesse, la belle jeunesse qui éclate de vie, de force, d'espoir, va tout naturellement à la beauté et à la grâce.

Il suivait la loi, ce Maurice, et ce serait une bonne fortune inespérée, pour eux tous, si comme il disait, sa folie était en somme la vraie sagesse, s'il parvenait à plaire à cette belle fille.

Ah ! le joli couple qu'ils feraient tous les deux ! Oui, ce serait le bonheur, pour lui, pour elle... et pour la maman, donc.

— Allons, Noël, sois courageux : pour toi aussi, comme pour ceux que tu aimes.

Et, plus obstinément encore, il affecta de se replier sur lui-même, de s'enfoncer, silencieux, dans son fauteuil, au coin de la cheminée, pendant que son frère entourait Andrée de ses attentions et de ses coquetteries de joli garçon qui veut plaire.

A tel point qu'elle en fut encore plus ébranlée dans ses convictions de la veille. A tel point qu'elle se prenait à douter, si jamais elle l'aurait en son pouvoir, ce noble et tendre moyen de tout réparer, qui ne lui apparaissait déjà plus comme un sacrifice.

Et cela dura plusieurs jours.

Ah ! Elle commençait à le prendre en grippe, ce Maurice qui était toujours là, bruyant, rieur, trop content de lui, et pourquoi ne pas dire le mot : déplaisant chaque jour davantage à celle qu'il croyait conquérir.

Et cependant, lorsqu'elle voyait Noël s'éloigner de plus en plus, elle ne pouvait pas le poursuivre, elle ne pouvait pas s'imposer à lui.

Elle avait bien une intuition, comme un instinct, qu'il jouait follement une partie où son bonheur à lui était aussi en jeu.

Elle était presque certaine que, l'autre jour, pendant quelques instants, il lui avait révélé le secret de sa vie.

Son dépit grandissait de le voir se reculer farouchement quand elle s'avavançait elle-même.

Car elle s'avavançait... d'un élan mal contenu, que fouettait encore la défense obstinée de celui qui ne voulait rien comprendre.

Quand il cédait la place à son frère, elle ne pouvait cependant pas lui crier : restez donc auprès de moi, c'est à vous que j'aime à parler, c'est vous que j'aime entendre !

Et pendant ce temps, Maurice envahissait la maison d'un tapage que Mme Béraud trouvait le plus charmant des entrains.

Elle ne pouvait se figurer, — oh ! naïveté du cœur des mères — que cela ne fût pas d'une irrésistible séduction.

Et elle se surprenait à demander innocemment à Andrée :

— Il est gentil, n'est-ce pas, ce grand fou ?...

Il fallait bien répondre "oui."

Et cette affirmation d'Andrée sonnait comme un glas dans le cœur de Noël aux écoutes...

Jusqu'au moment où il n'y put plus tenir.



Était-ce, en cette fin de journée, ses forces qui trahissaient sa volonté ? Était-ce l'affolement où l'avaient jeté tout à

l'heure quelques paroles plus familières, plus aguichantes peut-être de son jeune frère à celle dont il ne pouvait voir les sourcils se froncer sous cette plus vive attaque ? Était-ce l'orage qui s'élevait maintenant dans l'Estérel, l'orage qui menaçait depuis la matinée... qui avait accumulé d'énormes nuages sombres sur les cimes rouges de la montagne, l'orage qui faisait l'air étouffant et la terre chargée d'électricité ?

Noël ne put se maîtriser plus longtemps.

Tout à coup, se levant brusquement de son fauteuil, il était allé, à la place accoutumée, prendre son chapeau aux larges ailes et son bâton ferré.

— Où vas-tu donc ? lui demanda Maurice.

— Je sors.

Et sans autre réponse, il avait violemment poussé la porte ouvrant sous la véranda, juste au moment où quelques larges gouttes de la pluie, passant à travers le clayonnage, s'étaient déjà sur les dalles.

— Mais il va pleuvoir, maman sera inquiète quand nous lui dirons que tu es dehors.

Il ne répondit pas.

De son pas pesant — oh ! oui, bien plus alourdi qu'à l'ordinaire, il avait descendu les trois marches du petit perron. Il s'était engagé, — tête basse, — dans l'allée des mimosas, il avait ouvert la porte à claire-voie qui donnait sur la route.

Et pendant que là-bas, sur la pointe du cap Roux, un éclair déchirait les nuages qui allaient envahir tout le ciel, il avait tourné dans le chemin, face à la tempête.

Cet éclair, il avait ébloui les hôtes de la Maison-Blanche.

— Mais voilà l'orage, s'écriait Andrée.

Et d'un mouvement instinctif, elle s'é-

tait à son tour avancée sous la véranda.

Où était-il donc, ce Noël ?

Voici qu'il tournait du côté du petit bois qui précède le promontoire rocheux où s'élève le château d'Agay... ce bois de pins séculaires où la piété de quelque marin a élevé une stèle funéraire, une stèle sans inscription qu'effritent chaque jour un peu plus les embruns.

Et voici qu'au même instant, les gouttes de pluie se rejoignaient sur les dalles de la galerie rustique, plus denses et plus larges.

Ce coup de foudre avait entr'ouvert les nuées chargées de pluie ; l'averse allait tomber.

Déjà ce vent qui précède les ondées, ce vent qui, de tous les côtés à la fois semble souffler en tornade, déjà cet ouragan balayait les hautes cimes des pins et des eucalyptus.

Et Andrée qui voyait Noël disparaître dans le fourré, Andrée qui avait vu tout à l'heure, — ah ! elle ne s'y trompait pas, — la folie passer dans la contraction de ce front aux yeux gonflés... dans le rictus convulsé de ces lèvres pâles, Andrée que blessait, qu'irritait l'attitude de Maurice, Andrée qu'émervait aussi l'orage, fit un pas encore qui l'exposait complètement à la pluie.

— Mais rentrez donc, Mademoiselle Rival, vous allez vous mouiller.

— Et votre frère, donc ?

— Il a l'habitude, lui.

— Eh ! bien, je la prends.

— Alors, prenons-la ensemble, je veux bien, moi.

Elle l'arrête d'un geste résolu que soulignait un regard sans réplique :

— Non. Je vous en prie. Laissez-moi seule.

— Pourquoi donc ? fit-il tout stupéfait.

— Je ne sais pas. Mais je vous en prie.

— La solitude pendant l'orage, fit-il en riant.

— C'est cela.

Et avec une exaspération de désir qu'elle ne songeait même pas à dissimuler :

— Je vais la goûter plus à l'aise. A tout à l'heure, Monsieur Maurice.

— Enfin, il y aura un bon feu pour vous sécher quand vous aurez assez admiré la nature en courroux.

Et il s'en alla au piano, — car il pianotait aussi, — d'où, l'instant d'après, une valse à la mode s'épandait, brillante et banale, jusqu'à la cuisine où Chrétienne s'écria :

— Ça, c'est M. Maurice qui joue. C'est lui qui joue le mieux de tous. Il me ferait danser toute seule devant ma marmite.

Sous l'orage, Andrée se dirigeait vers la place où avait disparu Noël.

C'est là, oui, c'est bien là qu'il avait passé. A travers les cistes et les asphodèles on voyait sa trace. Partout ailleurs qu'en cet étroit sentier, les arbustes s'enchevêtraient en formant, sur la lisière du bois de pins, un obstacle... un rempart qui n'avait pas été franchi.

Et dans ce sentier, pendant que la pluie qui fouettait son visage mettait à ses cheveux noirs des traînées humides, elle s'était engagée à son tour...

Mais non, elle ne le voyait pas... et toujours elle avançait.

Maintenant le fourré des cistes et des asphodèles était franchi dont l'ombre ne laisse, sur le sol semé de ces longues feuilles sèches qui ressemblent à des aiguilles, que quelques rares bouquets de myrtes et de lentisques.

Et, sous cette colonnade rougeâtre de troncs tortueux, elle ne voyait rien... toujours rien.

Où était-il donc ?

Là-bas, à quelques pas, c'était le pro-

montoire qui effondre ses rochers dans la rade.

Là-bas, si cet imprudent, si ce malheureux avait trop avancé, c'était... Ah ! pour lui, c'était la mort peut-être.

Et elle s'était arrêtée, toute frémissante, lorsqu'elle entendit des sanglots étouffés, en même temps qu'elle apercevait à présent, contre la stèle de pierre, contre la stèle effritée qui croulera bientôt sous l'assaut des embruns, une forme humaine affaissée.

C'était lui.

Avait-il su se guider jusque-là ? Avait-il été arrêté par cet obstacle qui l'avait fait trébucher ? Qui sait ! Mais il ne cherchait pas à se relever ; il restait là où il était tombé. Et dans sa nuit, dans ce qu'il croyait sa solitude profonde, dans l'orage qui gémissait autour de lui, il donnait libre cours à l'orage de son cœur désespéré.

C'est un atroce, mais c'est un incomparable soulagement de sangloter, de crier sans contrainte.

Et le malheureux qui ne vivait plus que pour se rassaisir éperdument de son supplice, n'entendit pas les aiguilles de pin se froisser sous les bottines ferrées de celle qui accourait.

Elle put arriver jusqu'à lui. Elle put, ah ! affolée déjà, se pencher... ouvrir, pour parler, ses lèvres pâles.

Et c'est par un cri de farouche épouvante qu'il lui répondit, quand cette voix, à peine distincte, eût balbutié :

— Monsieur Noël...

— Vous ! Vous ! Ah ! laissez-moi !

Et comme il étendait sa main pour repousser, pour éloigner de lui le décevant attrait qui me serait jamais qu'une torture, voilà qu'elle s'en était emparée, dans ses petites mains tremblantes, de cette main éperdue.

— Monsieur Noël, pourquoi me repoussez-vous, moi, votre amie ?...

Et lui, comme si ce mot "votre amie" lui faisait perdre toute raison :

— Gardez-la, votre amitié, je n'en veux pas ! Elle m'est trop cruelle !

Et s'exaltant encore au bruit de ses paroles :

— Votre amitié, je la hais ! Oui, je la hais, cette amitié qui va à moi parce que je ne suis qu'une créature de souffrance et de compassion. Je n'en veux pas, de votre pitié... je n'en veux pas de l'âme même que vous me jetez ! Elle m'exaspère, elle me tue, cette pitié qui me répète que je suis condamné sans appel. Ah ! par pitié, aussi, gardez-la, épargnez-la-moi ! Laissez-moi au moins fuir ce supplice que m'infligent les heureux, ceux dont on n'a pas compassion... ceux qu'on ne peut aimer autrement que pour les plaindre !

Et elle, attachée obstinément à cette main qui essayait en vain d'échapper à son étreinte :

— Vous ne voulez pas mon amitié... De moi... que voulez-vous donc ?

— Ce que je veux ! Rien... Je ne veux rien, je ne demande rien. Non, je ne suis pas encore complètement fou, et pendant qu'il me reste une lueur de raison, je me juge... je me condamne. Non, je ne demande rien, parce que je sais bien que je ne peux rien obtenir.

— Et si je veux, moi, vous donner ce que vous désirez et que votre orgueil vous empêche de me demander... Si j'oublie que je suis une femme pour vous dire la première, moi, ce que vous devriez déjà m'avoir dit, dans la confiance, dans la joie de votre cœur... Orgueilleux... méchant !

Ah ! il avait eu alors un cri, mais qui n'était pas encore ce cri de joie attendu par Andrée. Il ne pouvait pas croire, c'était trop follement inespéré. Cette joie di-

vine qu'elle lui faisait entrevoir, il y était trop mal préparé. Dieu de miséricorde ! S'il allait à une abominable déception !

Et avec une agonie d'angoisse, dans ses yeux démesurément ouverts, ouï, ouverts comme s'ils cherchaient encore une fois à percer les ténèbres qui les avaient envahis :

— Qu'avez-vous dit ? Ah ! vous jouez avec ma vie, vous savez... Il ne faut pas entr'ouvrir le paradis pour le refermer atrocement ensuite.

— J'ai dit, répéta-t-elle de sa voix à peine distincte, j'ai dit que puisque vous vous éloigniez de moi, il avait bien fallu que je vinsse à vous. J'ai dit... que puisque vous vous obstiniez dans la méchante fierté de votre silence, il avait bien fallu. Ah ! Noël ! Aidez-moi donc à présent, si vous trouvez que j'ai assez parlé pour me faire comprendre, et si vous avez pitié, à votre tour, de ma confusion. Ce n'est pas moi qui devrais continuer... c'est vous.

— Aveugle, murmura-t-il en tremblant.

Ce mot, — sa terreur à lui, — avait raffermi Andrée :

— Eh ! bien oui, aveugle qui m'a méconnue, qui me repoussait encore tout à l'heure... Aveugle qui n'a pas voulu voir ce que les yeux de son âme auraient dû si vite lui montrer...

Et lui alors, comme la voix d'Andrée se brisait en un sanglot d'énervement, d'impatience peut-être... lui... brusquement, presque brutalement, il avait pris, dans ses mains, cette tête qui ne se dérobaît pas... qui ne résistait pas.

Et aussitôt, au contact de ces cheveux mouillés par la pluie qui justement semblait cesser, aussitôt ses mains extasiées étaient devenues timides... C'est si doucement... si immatériellement qu'elles

avaient osé promener, sur ces cheveux fins comme des fils de soie, une caresse peureuse, une caresse qui était cependant une prise de possession... une caresse qui effleurait à présent ce front si pur... ces grands yeux aux cils humides.

Et comme, depuis un moment, l'orage ne grondait plus dans la montagne apaisée, comme un rayon de soleil venait de percer la brume et de mettre sur leurs visages sa lumière et sa chaleur :

— Andrée, bégaya-t-il, si c'est encore de la pitié, c'est une pitié divine... Andrée... Andrée adorée...

Et elle, d'une voix plus indistincte encore :

— Non, ce n'est pas de la pitié. Je ne veux pas que vous répétiez ce mot... jamais...

Lui alors, la prenant à pleins bras, à pleine ivresse, en un transport où avait passé toute sa flamme réveillée, lui, retrouvant sa jeunesse au délicieux contact de ce jeune corps qui se ployait souple et tiède, sous l'étreinte où il s'abandonnait...

Lui, sur ce visage devenu froid alors, comme si tout le sang d'Andrée avait reflué à son cœur, lui, grisé par ce parfum subtil... Ah ! le parfum aussi... le cher parfum retrouvé ! Lui, il mit au hasard de ses ténèbres une caresse folle qui, — le hasard à ses délices, — réunit leurs lèvres en un baiser qu'il savoura interminablement.

C'est Andrée qui maintenant se dérobaît à l'affolante caresse, initiatrice de tout un monde de sensations inconnues, inattendues, que jamais, auprès de Julien de Pontarède, elle n'avait seulement soupçonnées.

— Noël... je vous en prie...

Et lui, docile aussitôt :

— Chère... Vous ne priez pas, vous or-

donnez et moi, ce sera ma joie infinie d'obéir toujours... toujours.

Décidément l'orage avait pris fin.

Le soleil brillait radieux. A peine, maintenant, si quelques perles tremblaient encore aux aiguilles des pins déjà ressuyés. Dans cet admirable pays, les ondées ne font que rendre plus éclatante la verdure des feuillages ; et, dès qu'elle a cessé de tomber, la pluie est absorbée par cette poussière de porphyre, sans y laisser seulement une trace humide.

Au pied de la stèle élevée à un culte ignoré, ils étaient assis à présent, et ils causaient délicieusement.

Ils causaient, oui, car l'extase même la plus divine n'est pas interminable ; et n'est-ce pas encore la prolonger que de parler raison, quand la grave raison va si bien de compagnie avec la folle tendresse.

C'est toujours Andrée qui la représentait, dans leur duo d'amoureux, la raison prévoyante :

— Maintenant, mon ami cher, et avant que nous ne rentrions à la Maison-Blanche étonner beaucoup votre mère...

— La ravir, Andrée...

— Etonner aussi Maurice et... le ravir un peu moins peut-être...

Le bonheur le rendait pitoyable à tous les chagrins, à toutes les plus légères déceptions, car il s'écria en grande sincérité :

— Pauvre garçon !

— Non, fit-elle en riant, pas pauvre garçon. Vous allez voir pourquoi tout à l'heure.

Et elle ajouta, redevenue sérieuse :

— Le moment des confidences est arrivé, mon ami, des aveux aussi.

— Des aveux ?... fit-il en essayant, —

mais si péniblement, — de sourire à son tour.

— Des aveux, oui. Allons, n'ayez donc pas si peur poltron.

Et comme son geste essayait une protestation.

— Vous savez bien, fit-elle gentiment, que vous n'avez pas l'art de dissimuler, et c'est aussi pour cela que je vous aime.

— Vous m'aimez donc... un peu ?

— Plus que vous ne le méritez, incrédule. Et je continue.

— Continuez, chère... chère...

— Vous ne trouveriez pas le mot qu'il faut ajouter. Je vais le dire pour vous : chère cousine.

— Que signifie !

— Cela signifie, mon cher cousin. — Eh ! je me dépêche de vous donner ce nom, puisque vous avez trouvé le moyen de me forcer à vous en donner bientôt un autre, Monsieur mon fiancé, — cela signifie que vous êtes en train de voyager au pays de Tendre avec Andrée de Reversay qui ne s'en trouve nullement désolée.

Andrée de Reversay... balbutia-t-il en pâlisant.

— Allons, vous ne tenez pas autrement que cela à ce nom de Rival auquel j'ai droit cependant par ma mère qui était, si vous voulez bien vous en souvenir, une Rival de Lanceroy.

— Et vous êtes la fille... de...

— De votre cousin François de Reversal, que vous n'aimez pas beaucoup. Vous me l'avez dit un jour. Mais nous trouverons le moyen d'arranger cette affaire ; et depuis Roméo et Juliette, nous ne serons pas les premiers qui aurons pacifié nos familles, mon cousin Montaignu.

— Mais alors, pourquoi...

— Ah ! voilà. Vous l'auriez assez mal reçue, avouez-le, cette cousine Capulet arrivant chez vous, sans crier gare, et qui

avait, au moment d'un grand chagrin... d'une séparation peut-être définitive avec son père... oui, qui avait une envie folle de faire connaissance avec sa famille, la seule qui lui restât. Avouez, cousin, avouez que votre accueil aurait été plutôt froid.

— Mais... je... nous...

— Bien, c'est avoué. Moi, de mon côté, je ne savais pas du tout où j'allais. Vous pouviez beaucoup me déplaire, cousin Montaignu. Alors je me disais : si la sympathie ne s'établit décidément pas, je m'en irai sans tambour ni trompette. Je ne pousserai à bout l'aventure que s'ils me plaisent. Et elle a été si charmante, votre chère maman... et vous avez si bien su m'ensorceler, vous.

— Ah ! si c'était seulement un peu vrai !

— Cet homme n'aura jamais la foi... Alors vous croyez, vous, qu'en commençant par me sauver la vie...

— Ce n'est pas moi chérie, c'est Marius.

— Et ce n'est cependant pas à lui que j'en ai gardé une reconnaissance... oh ! tendre... si tendre que vous ne pouvez vous figurer de quelle douceur elle était pleine,

— Parlez... parlez encore..

— Vous croyez donc aussi qu'en me donnant cette autre preuve... cette preuve héroïque... Oh ! Noël... presque folle aussi, d'une affection sans bornes... en vous torturant un grand mois, pauvre cher, d'une torture de toutes les heures, et cela, pour me voir... quelques instants à peine...

— Non, Andrée, cela non plus ne compte pas à mon actif. Ce n'était pas pour vous, mais pour moi, pour moi seul, que je le faisais. Je me donnais le grand bonheur auquel je pouvais prétendre, celui

que personne au monde ne pourrait jamais me ravir.

— Cependant, Noël, c'est ce jour-là que ce coeur, qui n'était pas encore vôtre, a senti qu'il allait vous appartenir. Parce qu'il faut que vous le sachiez aussi, il y avait eu quelqu'un dans ce coeur.

— Quelqu'un ? répéta-t-il d'une voix altérée.

— Du moins, — allons, ne prenez pas encore peur, — du moins, j'avais été recherchée par quelqu'un qui me plaisait... qui me plaisait beaucoup. Peut-être, — ah ! Noël, vous me faites dire des choses terribles, — peut-être cette sympathie n'était-elle pas... Mon Dieu, comment vous expliquer cela ?... peut-être n'était-elle pas tout à fait semblable à celle que j'ai ensuite éprouvée pour vous.

— C'est vrai, au moins ?

— C'est vrai, Noël. Les jeunes filles prennent aisément le change ; leur excuse, c'est qu'elles ne se doutent pas...

— Eh ! bien, Andrée, ce jeune homme...

— Oui, c'était un jeune homme. J'y ai renoncé.

— Pourquoi ?

Elle avait eu le temps de se préparer à cette question-là ; et c'est sans hésiter qu'elle lui répondit, sincère aussi peut-être... Car la sincérité des femmes, quand elles racontent le passé, c'est simplement le reflet de leur sentiment d'à présent :

— Parce que... je me suis aperçue, à temps, que je n'éprouvais pas pour lui la même sympathie que j'éprouve pour vous, Noël.

— Et alors ?

— Alors, je suis pour les situations nettes. J'ai vu que je m'étais trompée... Que faire ?... Enlever immédiatement tout espoir à celui pour qui je me sentais plus le courage d'être autre chose qu'une

amie... cette amie, Noël, dont la perspective lointaine vous effrayait déjà si fort tout à l'heure.

— Et lui ?

— Lui ? Vous savez mieux que moi comment il a pris la chose. Il vous l'a écrit un jour. C'est M. de Pontarède.

— Julien !

— Vous ne le redoutez plus, celui-là, puisque déjà il a orienté ailleurs sa vie.

— Julien... répéta-t-il. Julien qui n'a jamais su, qui n'a jamais compris pourquoi cette inexplicable rupture.

— Pouvais-je lui donner la raison que vous connaissez ? Pouvais-je lui dire que je n'avais pas trouvé en lui...

Ah ! cette fois, elle hésita ; car elle allait dire ce qui n'était pas, ce qui n'avait jamais été la vérité, tandis que le secret qu'elle devait toujours garder, le secret qui avait décidé de sa vie lui remontait à présent du coeur aux lèvres comme s'il l'étouffait.

Mais lui, se méprenant bienheureusement sur cette hésitation, sur ce silence :

— Chère, ne parlons plus de cela, voulez-vous, n'en parlons plus jamais.

— Soit, fit-elle avec un véritable soulagement, mais c'est sur votre cousin Capulet, que j'ai encore beaucoup, beaucoup à vous dire.

— Dites, fit-il avec la grâce reparue de son jeune sourire.

— Mon père... C'est vrai, à peu près, ce que je vous avais raconté en arrivant ici. Il n'était pas remarié, mais il s'appretait à épouser une femme qui aurait fait son malheur, le mien, le nôtre.

— Et aujourd'hui ?

— Au moment d'accomplir ce que je suis bien obligée d'appeler une folie, mon pauvre père a été informé, je puis même dire, a été témoin de l'indignité de cette femme, qui était Russe et qui portait bien

mal un beau nom. Ça été pour lui un coup terrible. Il a failli y succomber. C'est alors que, sur un télégramme de notre vieux notaire...

— C'est alors que vous êtes partie.

— Oui. Il ne se remettra jamais de son atteinte, mon pauvre père. Mais il est re-devenu maintenant pour moi l'excellent ami, qui m'aimait si tendrement dans le temps où j'étais une petite fille.

...Et quand notre réconciliation a été signée sur ses pauvres joues malades, quand nous avons recommencé à nous parler à cœur ouvert, comme autrefois, avant l'invasion des comtesses russes, je lui ai raconté un peu vaguement encore les projets qui commençaient à devenir très précis dans ma tête, et il les a approuvés.

...Je me vous apprends rien en vous disant l'origine de notre fortune. Votre grand'tante de la Croix d'Anbel l'a léguée à son cousin de Reversay, qui n'y avait aucun droit, en déshéritant sa nièce Madeleine, qui devait régulièrement lui succéder.

— Mais ce sont là de vieilles histoires!

— Ce sont là des ferments de haine jetés entre ceux qui auraient dû s'aimer. Moi, je n'avais jamais approuvé cela. Et je vous l'avoue, oui, dans mon désarroi, dans le chagrin que me causait celui qui s'apprêtait à me rendre notre maison impossible, oui, j'étais venue ici, ah ! bien au hasard, pour voir s'il n'y avait pas quelque moyen, dont à ce moment je ne me doutais guère, quelque moyen d'arranger ces choses mal établies, de réparer un peu...

...Le moyen, vous me l'avez fait trouver, Noël, et le meilleur de tous.

— Chère... chère adorée, balbutia-t-il. Et elle, bien vite alors :

— Vous savez maintenant à peu près

toute l'histoire. Voulez-vous, mon cher Noël, si je vous apporte une joie...

— Oh ! Andrée !

— Voulez-vous la rendre heureuse, très heureuse à son tour, cette Andrée ?

— Parlez !

— Eh ! bien, vous me laisserez faire, à ma fantaisie, comme je l'entendrai, une dot superbe à Maurice : superbe, vous êtes averti ; telle que sa fortune soit un jour égale à la nôtre ; telle que jamais, plus tard, il n'ait à nous jalouser. Si oui, topez-là, cousin, et embrassez votre fiancée qui vous sera une femme fidèle et aimante.

Et comme il la reprenait dans ses bras éperdus...

— Plus sagement que tout à l'heure, fit-elle en devenant toute rose.



Par le sentier qui s'ouvre à travers les cistes au parfum musqué et les asphodèles aux senteurs vivantes, ils revenaient tous les deux.

Elle avait pris son bras. D'un jeu caressant, elle s'y faisait pesante, comme pour lui rappeler qu'il était, quoiqu'il eût dit, l'être fort et doux où elle appuierait joyeusement sa vie.

Et lui, radieux de serrer, contre son cœur qui battait en fièvre, ce bras tiède, un peu mince, et qui, malgré son effort, ne parvenait qu'à peser si peu, lui, il marchait la tête haute, avec sa fierté retrouvée, avec son assurance qui revenait déjà.

De la véranda Mme Béraud, qui les apercevait à présent sur la route lavée par l'orage, en éprouva une grande surprise.

Jamais elle ne les avait vus marcher ainsi, dans cette intimité, dans cette confiance.

Mais sa surprise allait devenir de la

stupeur quand elle entendit Noël répondre à sa question :

— D'où venez-vous donc, mes enfants ?
— Nous venons de nous fiancer, maman.

Mme Béraud, d'un regard muet, d'un regard effaré, interrogea Andrée qui souriait, très émue, mais très joyeuse.

— Oui, ma cousine, répondit-elle, en ajoutant encore à la stupéfaction de Madeleine.

Mais avant que sa mère eût ouvert la bouche pour demander une explication Noël ajoutait déjà :

— Oui, maman, Andrée est notre cousine de Reversay.

— La fille de François !

Et ce fut une nouvelle, une interminable explication où Noël, maintenant, pour ajouter à la clarté du récit de la chère aimée, embrouillait, parfois terriblement, cette histoire, ce conte de fées.

Mais enfin, pour Madeleine aussi la lumière finit par jaillir, la seule qui dût éclairer un coin du mystère dont jamais, jamais, Andrée ne soulèverait tout à fait le voile, même pour son fiancé, même pour son mari.

Où, ce fut alors dans la Maison-Blanche un cri de joie, mais plus encore d'étonnement.

Madeleine avait peine à comprendre que le choix de cette capricieuse fille se fût porté sur ce pauvre Noël... Quand il y avait là, tout à côté, ce Maurice si beau, si charmant, si séduisant.

Maurice, lui, en avait bien éprouvé une minute de dépit. Sinon son amour, du moins son amour-propre avait à souffrir — oh ! bien à fleur de peau — de l'aventure. Mais il était bon aussi. Il était "brave" comme on dit là-bas, ce grand garçon resté un peu enfant par son éducation féminine et surtout par la sollicitude qui avait épargné à sa jeunesse, comme à son

adolescence, les soucis, les inquiétudes du jour et du lendemain, — tout ce qui virilise les âmes et les cuirasses d'un résistant métal.

Et puis il aimait beaucoup son grand frère Noël ; il aimait bien tout le monde... et quand Andrée de sa jolie voix un peu grave, lui dit :

— C'est à vous maintenant que nous allons trouver une belle jeune fille que vous adorerez bien vite et qui sera en même temps un superbe parti. Parce que vous aurez le droit d'être très difficile, Monsieur Maurice. Vous serez très riche, puisque vous aurez, — cela, c'est déjà convenu avec Noël, — juste la moitié de ce qui nous appartiendra.

Il sauta au cou d'Andrée et l'embrassa sur les joues de deux gros baisers, bien fraternels, ceux-là :

— Merci, petite soeur.

Cela n'empêche pas que la plus estomaquée de tous fut Chrétienne.

Quand Mme Béraud qui aurait voulu crier la grande nouvelle à tout l'univers, fit irruption dans la cuisine :

— Chrétienne, tu ne sais pas ?

— Non, Madame, pas encore.

— Mlle Andrée, elle va épouser...

— M. Maurice, je l'aurais parié.

— Non, M. Noël.

— Elle est donc...

Oh ! qu'allait-elle dire, la fille au père Marius !

Et se reprenant bien vite, pendant que ses joues de brugnion doré prenaient la couleur des "pommes d'amour" :

— Enfin, chacun son goût, pas vrai, Madame, et là-dessus, des demoiselles comme Mlle Andrée n'ont pas les mêmes idées que nous aurions, nous autres. Mais ce n'est pas comme ça que j'aurais choisi, moi.

— Ni moi, fut tentée d'ajouter Mme Béraud. Mais elle aussi se garda bien de formuler sa pensée.

Et puis, ce choix, n'était-ce pas un bonheur de plus ? Maurice, ah ! il ne serait pas embarrassé, lui, pour faire un superbe mariage... maintenant surtout, grâce, à cette adorable mignonne... Oh ! oui, avec elle, le bonheur était entré dans la maison, le bonheur, la fortune, tout ce qu'ils croyaient perdu à jamais. Et de tout cela, Noël, ce pauvre cher Noël, allait avoir la meilleure part.

Quand elle revint auprès d'eux, ils étaient déjà en grande conférence et, pour la seconde fois, Andrée annonçait son départ.

Mais, cette fois, personne n'a plus peur, faisait-elle en riant.

— Non, chérie, répondait Noël avec son jeune sourire, ah ! bien décidément retrouvé...

— Et si je ne reviens pas ?

— C'est que je devrai aller vous chercher.

— Je crois même que cela va se passer ainsi ; et quand vous recevrez ces simples mots : "venez tous", vous n'aurez qu'à vous mettre en chemin...

...Et vous rentrerez dans votre cher Biviers, cousine, vous y rentrerez avec les grands honneurs de la guerre. Vous y rentrerez pour être là-bas chez vous, puisque vous y serez chez vos enfants, n'est-ce pas, chère petite mère ?

— Mais... fit tout bas Noël... on viendra bien ici... quelquefois ?

— Ici !... s'écria-t-elle en joignant ses petites mains... Ici !... Ah ! Noël, comme nous serions ingrats si nous ne venions pas chaque année retrouver les calanques où la mer dort si paisible.

— Et les grandes bruyères, Andrée.

— Oui, Noël, fit-elle en baissant la voix

à son tour, les bruyères dont vous m'avez un jour grisée.

Ce matin-là, il faisait très beau. Le mois de mai touchait à sa fin dans l'éveil de toutes les floraisons de l'été. Déjà le jardin de Biviers — le jardin qui se continue en parc immense jusqu'à la route où s'ouvre la grille monumentale du château — commençait à épanouir ses roses, pendant que les tulipes et les jacinthes du parterre s'allanguissaient sur leurs tiges, prêtes à céder la place aux fleurs plus frileuses qui allaient leur succéder.

Des massifs fleuris au premier plan. Plus loin, la vallée verdoyante. A l'horizon, les Alpes neigeuses : ce coin du Dauphiné se paraît, ce jour-là, de tous ses prestiges.

Mais le vieillard assis au soleil sur le perron du château ne semblait guère intéressé par ce merveilleux panorama. A dire le vrai, tout cela, il l'avait trop vu et il ne songeait plus à le regarder, occupé uniquement à réchauffer ce qu'il appelait sa carcasse usée, — plus attentif aux vents coulis qu'aux effets de lumière et d'ombre — plus soucieux, ce matin, de la fraîcheur de l'air que des parfums apportés par cette brise alpestre.

François de Reversay, depuis le départ d'Andrée, avait pris le teint frais et rose des vieux qui végètent à souhait ; plantes très fragiles et très soignées.

Ses mains à la peau fine, — trop fine et trop luisante, — se posaient sur sa canne, avec ce geste familier des vieilles gens qui allongent leurs doigts serrés les uns contre les autres... des doigts déjà voués à l'ankylose.

Ses yeux étaient clignotants, sa tête parfois branlante : oui, cet homme de

cinquante ans ressemblait à un septuagénaire par l'allure, par l'attitude et surtout par cette timidité hésitante, défiante, qui s'accompagne du dépit de s'en aller ainsi peu à peu.

Et puis maintenant sa pensée ne s'aventurait plus sans fatigue au delà des préoccupations matérielles de la journée, presque de l'heure présente.

C'était un repos pour lui de la laisser sommeiller pendant que son corps restait paisible en un paresseux bien-être.

Il n'y avait plus, pour fouetter cette somnolence, qu'une idée familière, presque idée fixe : quand reverrait-il Andrée pour ne plus voir cette Julie ?

Double désir, double obsession qui se traduisait par ce perpétuel ronronnage :

— Où est cette petite ? Quelqu'un a-t-il eu de ses nouvelles ? Pourquoi reste-t-elle si longtemps, pourquoi n'écrit-elle pas ?

Il se rappelait bien cependant qu'elle l'avait prévenu. Elle ne correspondrait pas avec lui, cette terrible enfant, parce qu'elle ne voulait pas lui faire savoir où elle était allée.

Mais enfin, puisqu'elle avait promis, juré, qu'elle reviendrait bientôt... Elle ne reparaitrait pas brusquement, comme cela, sans crier gare. Elle avertirait, au moins, pour qu'on allât la chercher à la gare... à Grenoble... n'importe où elle débarquerait.

Et voilà pourquoi la même question revenait chaque matin, quand Julie, cette Julie, au sourire obséquieux et sournois, lui apportait le courrier :

— Pas de lettres ?

— Non, Monsieur.

— Pas de nouvelles de Mlle Andrée ?

— Non, Monsieur.

— Alors, c'est bien, laissez-moi !

— Monsieur n'a besoin de rien ?

— J'ai besoin d'être seul, laissez-moi !

Et Julie se sauvait, souriante à la surface, indignée dans le fond : quel sauvage, quel ours, quel ingrat ce M. de Reversay !...

Mais enfin, ce matin-là, ce ne fut pas une lettre, mais un télégramme :

“Père chéri, j'arriverai à midi.”—

Et, à cette nouvelle si impatiemment attendue, il avait eu comme une secousse qui le faisait sortir de sa torpeur.

Il avait voulu aller partout, dans le dernier recoin du château, où il entendait que tout fût préparé pour recevoir dignement “Mademoiselle”.

Deux ou trois fois, il avait inspecté sa chambre, et il avait bougonné, il avait grondé, il avait été insupportable.

Mais il avait eu vraiment un réveil de vie ; et quand, au plein du jour, Andrée apparut, il alla d'un grand élan, pauvre homme, d'un élan passionné vers le seul être au monde qui l'aimât, le seul dont la tendresse ne fût ni jouée, ni intéressée, le seul dont il ne redoutât ni déception, ni souffrance.

Elle n'était pas encore descendue de voiture qu'il lui tendait déjà les bras, et ce fut pour lui un redoublement de joie de la revoir, l'oeil animé, l'air radieux, l'allure triomphante, et de l'entendre qui lui disait, en l'embrassant à pleines lèvres, comme autrefois :

— Me voilà, père chéri, me voilà pour toujours, me voilà heureuse, heureuse, heureuse...

Et elle avait ajouté bien bas :

— Tous nos malheurs sont finis.

Et puis, tout de suite, elle s'était emparée de lui. Elle l'avait emmené dans le petit salon, son salon à elle, celui qui se ressemblait si peu depuis que la cousine de la Croix d'Arbel en était partie.

Elle l'avait installé, ce père docile et

ébahi, dans un de ces fauteuils qui paraissent si étroits, qui semblent si fragiles, mais où on finit par mieux s'établir que ne laissent croire leurs baguettes rigides et leurs amémiques coussins.

Et quand il avait été là, bien à elle :

— Voilà, père chéri. Je veux te le dire tout de suite, parce que j'ai le coeur trop plein, et parce que c'est aussi à toi que j'apporte de la joie.

— De la joie, fit-il en souriant, mais avec un peu de méfiance instinctive.

— Oui, de la joie, de la paix. Tout cela va ensemble, père chéri et tout cela arrive ici avec moi.

— Voyons, raconte ça, petite.

— Tu ne me demandes pas d'abord d'où je viens ?

— Puisque tu ne veux pas me le dire.

— Je ne voulais pas, il y a un mois. Mais je veux bien, maintenant.

— D'où donc viens-tu ?

— D'Agay.

— Qu'est-ce que ce pays-là ?

— Un pays charmant, au bord de la Méditerranée, tout près de Cannes.

— Et qu'es-tu donc allée faire si loin ?

— Faire connaissance avec notre cousine Madeleine.

Il eut un sursaut, un cri :

— Madeleine... Madeleine de la Croix d'Arbel !

— Madeleine Béraud, oui, père.

— Malheureuse ! Que prétendais-tu donc ?

Elle voyait trembler ses lèvres molles... son front se mouillait d'une sueur d'anxiété.

— Père chéri, je t'ai dit que je t'apportais de la joie.

— Que prétendais-tu ? Que prétendais-tu ?

— D'abord, fit-elle de sa voix grave, je prétendais, comme je prétends encore, me

jamais manquer à la parole que je t'avais donnée. Je prétendais ne pas manquer non plus à ce que je dois à notre nom...

— Mais alors, s'écria-t-il un peu rassuré, alors, à quoi bon ?

— Tu vas voir à quoi c'était nécessaire. Tu sais qu'elle avait deux fils, notre cousine Madeleine.

A vrai dire, s'il l'avait su, il ne s'en souvenait guère, et il répondit vaguement :

— Eh ! bien, ces deux fils ?

— L'aîné a vingt-sept ans.

— Déjà ! fit-il tout étonné.

— J'en ai bien vingt et un, moi, qui ne suis venue au monde que longtemps après l'aventure de notre cousine Madeleine.

— C'est vrai, c'est pourtant vrai.

— Eh ! bien, père chéri, tu ne sais pas ce que je fais, depuis trois mois que je cours le monde, je fais la conquête de mon cousin Noël.

Et, arrêtant d'un geste gentiment impérieux, les interrogations comme les exclamations :

— Oui, il s'appelle Noël ; et quand je suis arrivée près de lui, à Agay, où il habite avec sa mère et son frère cadet, tu me sais assez prudente pour deviner que je ne lui ai pas fait connaître qui j'étais. J'avais pris, comme une princesse qui voyage incognito, un de mes nombreux noms de famille. C'est Mlle Andrée Rival de Lancrocy qui s'est présentée dans la famille Béraud. Seulement, j'avais oublié de prononcer la deuxième partie de ce nom-là, de sorte que Mlle Rival tout court est restée parfaitement inconnue à nos cousins.

— Et sous ce nom...

— Sous ce nom, j'ai pénétré dans leur intérieur. Oh ! père, si modeste, si digne. Pour ajouter un peu à leurs pauvres ressources, ils font comme la plupart des

propriétaires du littoral, ils m'ont loué une chambre dans leur maison et j'ai été leur pensionnaire.

— Toi !...

— Voilà pourquoi je ne pouvais pas te donner mon adresse : chez Mme veuve Béraud, c'était impossible. Mais voilà aussi comment j'ai pu entrer dans l'intimité de nos cousins, tant et si bien que l'intimité est devenue de l'amitié, l'amitié de la tendresse, et que je t'annonce aujourd'hui...

...Non, père chéri, fit-elle en se reprenant bien vite, tant et si bien que je te demande aujourd'hui ton consentement à mon mariage avec mon cousin Noël Béraud que j'aime, qui m'aime...

Il eut un grand soupir :

— Mon consentement, tu n'en as pas besoin.

— Père, puisque je te le demande... c'est que je ne serai heureuse que si je t'entends me le donner...

Il lui prit brusquement la main :

— Tu sais alors à quelle condition... pour moi... pour toi... pour Reversay...

— Ah ! mon père, tu n'as donc pas encore compris qu'avant de faire un tel aveu... avant de laisser soupçonner seulement ce que nous sommes, nous deux, les deux seuls à savoir... mais j'aimerais mieux mourir...

— Et c'est pour cela... oui, je comprends... voilà le moyen... le moyen que tu as trouvé...

— Dans la joie de mon cœur.

— Alors... il est bien, ce garçon ?...

— Il a tous les dons de l'esprit ; il a toutes les qualités du cœur qui font les êtres d'élite. Quand les siens après la mort de son père, allaient succomber... oui, quand ils allaient se trouver sans ressources, sans asile... voués à la misère gan-

tée, la plus épouvantable de toutes... c'est lui qui a été leur sauveur. Les cent mille francs qu'ils allaient si inopinément recevoir... ils ne les avaient pas encore reçus. Alors, le pauvre cher s'est sacrifié... Noël était peintre et graveur... ses eaux-fortes se vendaient déjà très bien. Le travail surhumain qu'il se entrepris alors l'a terrassé. Un jour... un terrible jour... il a senti qu'il perdait la vue...

— Il est aveugle !...

— Cela ne l'empêche pas d'être le plus beau que je sache... comme le meilleur que je connaisse.

— Mais tu n'y as pas réfléchi, ma pauvre enfant ! Tu ne peux pas lier ta vie à celle de ce malheureux jeune homme...

— Je l'aime !... Il était ainsi quand j'ai commencé à l'aimer... Il était ainsi quand, au péril de sa vie, un jour, il a sauvé la mienne... Il était ainsi, quand nous avons, tous les deux, échangé des promesses... Ah ! je te le jure, qui dans la sienne... Père, si je ne l'avais pas vu malheureux... injustement frappé... peut-être ne l'aurais-je pas aimé comme je l'aime... peut-être ne me serais-je pas obstiné à lire, malgré lui, dans son cœur un peu fermé... Peut-être ne me serais-je pas doutée de ce qu'il y avait là de hauteur et d'esprit, de grandeur, de tendresse... Ah ! si tu savais ce qu'il a fait pour avoir de moi une image réelle, vivante. Mais tout cela je te le raconterai plus tard. Aujourd'hui, je t'annonce que je l'aime et qu'il m'aime...

— Et, achevait-il, avec un sourire un peu amer, que je n'ai plus qu'à bénir votre union. Mais avant le mariage, Andrée, il y a le contrat.

Elle tressaillit. De lui-même, il abordait le point délicat.

— Là-dessus, père, je m'en fie à ta générosité.

— Il n'y a pas de générosité, petite, puisque tu es mon unique enfant... que ton vieux père a passé le temps des cavalcades et des emballements... et que c'est tout le patrimoine de Reversay que tu apporteras un jour à ton mari...

...Et quand je dis "un jour !"

Il réfléchit quelques instants.

Sa fille était revenue... Il n'entendait pas la laisser repartir. Il fallait l'attacher, par un lien immédiat... solide... indestructible à ce Biviers, où il voulait mourir tranquillement, paisiblement, entouré des siens.

Et comme prenant un parti définitif :

— Au fait, pourquoi me le lui apporterais-tu pas tout de suite ?... Puisque, décidément, ta petite tête brune est pleine d'idées, de projets, de résolutions que tu sais si bien faire aboutir... alors, continue comme tu as commencé. Moi, tu vois, je suis fini... une vieille épave. Je ne demande plus que ma petite place au soleil et ma grande place dans ton cœur...

...Pourvu que tu ne parles jamais de me quitter...

...Eh ! faisait-il en se reprenant bien vite, je ne suis pas d'une exigence ridicule... Je dis "quitter" et non "t'absenter". Je sais bien que la jeunesse aime à courir un peu... mais le quartier général vois-tu... l'endroit où chaque fois, avant de repartir, tu viendras un peu tenir compagnie à ton pauvre vieux père...

— Biviers, oui, père chéri, ce sera toujours Biviers.

— Alors... pour les affaires d'intérêt, tu sais ce que je viens de te dire. Fais ce que tu voudras... fais comme tu voudras. Arrange ça avec Pascalon... je signe d'avance et sans lire ! Es-tu contente ?

Elle en avait les larmes aux yeux :

— Tu es un amour de père.. Et quand tu auras écrit une lettre très courte à notre cousine Madeleine pour l'inviter à venir avec ses enfants...

— Oh ! Andrée... écrire...

— Quelques lignes... Je ne peux cependant pas l'inviter moi-même... Que dirait-on... Que penserait-on...

Et elle ajouta gentiment :

— Ce sera pour Reversay... toujours pour Reversay...

— Non, chérie, pour toi d'abord... et pour le bonheur que je te souhaite.



Quelques jours après, — il faut bien le temps des indispensables préparatifs, et on ne se met pas si vite que cela en route, quand, depuis des années, on n'a pas quitté la maison, — quelques jours après, Madeleine Béraud rentrait à Biviers, oui, par la grande porte ouverte à deux battants pour la recevoir.

Depuis plus de vingt ans, elle en était partie, après cette visite qu'elle avait eu l'irrésistible désir, l'inspiration peut-être de faire à sa tante de la Croix d'Arbel... cette visite où elle lui avait amené son petit Noël... cette visite où elle s'était presque flattée, — oh ! une imagination sans doute, — de l'avoir léguée, de l'avoir attendrie, en lui montrant ce bel enfant..

Et puis la mort avait passé par là, la mort qui avait laissé Mlle de la Croix d'Arbel oublieuse et implacable.

Alors Madeleine Béraud avait bien cru que c'était fini... que jamais elle ne rentrerait dans le vieux château d'où l'on voit, comme un ruban d'étain en fusion, l'Isère serpenter dans la vallée profonde dont les vagues de verdure vont se heurter aux premiers contreforts des Grandes Alpes.

Elle en avait fait son sacrifice, — comme elle en avait fait... comme elle devait en faire encore tant d'autres, — et elle s'y était résignée comme à l'ostracisme de sa famille... comme à la perte de celui qu'elle avait tant aimé... comme au malheur de Noël... comme à la pauvreté...

Et voilà qu'avec ce Noël... avec ses deux fils... elle rentrait dans la vieille maison où déjà elle voyait revivre tous ses souvenirs d'enfance.

Voilà qu'elle reconnaissait les grands arbres du parc... un peu vieillis et courbés — comme elle — par les vingt ans qui pesaient sur leur tête feuillue.

Voilà qu'elle était accueillie par la délicateuse fille qui lui disait déjà "maman".

Voilà qu'elle était reçue à bras ouverts par ce François de Reversay — ah ! si terriblement décrépité, celui-là ! — qui lui disait en bramant hospitalièrement la tête :

— Cousine... Vous revenez à la maison... J'espère bien que, cette fois, ce sera pour y rester.

Et tout de suite, en effet, on s'était trouvé là, dans le salon d'Andrée, l'ancien salon de Mlle de la Croix d'Arbel, avec la même intimité familiale qui les réunissait là-bas, dans la salle à manger blanchie à la chaux... au bord de la mer bleue.

Noël, — bien qu'il s'en défendit désespérément, — avait été installé par Andrée au coin de la cheminée dans un fauteuil de tapisserie rappelant le mieux possible l'"Antiquaille" de la Maison-Blanche.

C'était positivement comme à Agay... et la seule différence, c'est qu'à présent, de l'autre côté de la cheminée, il y avait un second fauteuil, celui du vieux cousin François, qui se promettait déjà, — ce ne

serait pas trop fatigant pour ses jambes devenues si lourdes, — de se constituer le cicerone de son futur gendre, pendant qu'il lui raconterait ce Biviers qui serait demain à lui... et que malheureusement il ne verrait jamais.

Mais n'avait-il pas les yeux de sa chère Andrée, ce Noël, pour lui remplacer les siens et pour lui faire oublier que le bonheur parfait n'est pas de ce monde ?

Et puis... il l'avait vue un jour, son Andrée, il s'était empli le coeur de cette image qui ne s'effacerait jamais... Il ne demandait plus rien au bon Dieu. Il ne le priait que de ne pas l'éveiller de son rêve.

Pendant ce temps, Andrée agissait... Et le jour arriva enfin, où ils revinrent de l'église de Biviers, de la petite église toute fleurie, toute parfumée d'encens, — elle, vêtue de blanc et coiffée d'oranger, lui, la ramenant à son bras, si étroitement serrée.. qu'on aurait vraiment dit, à le voir avec sa marche assurée et son sourire d'orgueil, qu'il était, lui, le guide... et non pas qu'il obéissait à la douce... à la furtive impulsion de celle qui était ses yeux.

Ils avaient tous été d'accord pour faire le mariage dans la plus stricte intimité. Ils n'avaient que des parents éloignés et vivant loin de Grenoble. Quelques amis parmi lesquels maître Pascalon qui scandait gravement "Sis licet felix, ubicumque mavis...", adressant à la mariée les vœux de son vieil Horace à Galathée, — quelques amis furent les témoins indispensables ; et dans l'église de Biviers, il n'y eut que les gens du pays accourus en curieux et en voisins.

Mais le curé avait voulu se mettre à la hauteur des circonstances. C'était son plus beau mariage ; et à la sortie des ma-

riés, le petit orgue de la tribune s'en donna à coeur joie.

— Vous rappelez-vous, Noël, murmura Andrée, c'était aussi, attirée par un chant d'orgue, que je vous ai vu pour la première fois.

— Et moi, je ne m'en étais seulement pas douté... ah ! mes yeux... mes pauvres yeux...

— Cher... vous avez les miens... Il ne vous suffira donc pas que ce soit ainsi toujours ?

— Oui... toujours, répéta-t-il avec un tressaillement de tendresse... où peut-être avait passé l'émotion d'un ardent regret...

...d'un regret déjà emporté par le grand frisson d'amour qui le lui avait fait oublier.

Six mois après, à Biviers, Madeleine Béraud recevait une lettre bien impatiemment attendue, une lettre qui venait de Genève et qui lui était adressée par Andrée.

En la voyant si volumineuse, la mère de Noël avait eu un cri :

— François... voilà des nouvelles... il y en a beaucoup... beaucoup...

— Alors, lisez vite cousine, fit M. de Reversay, qui chauffait au soleil, comme il disait : sa pauvre carcasse toujours plus démantibulée.

Et elle lut...

Genève, le...

“Ma chère maman,

“Que de choses à vous raconter, n'est-ce pas, et comme mes petits billets de trois lignes devaient, chaque jour, vous impatienter !

“Mais voilà : J'avais tant à faire et surtout je voulais tant faire de belles choses ! Et puis je n'aurais pu alors que vous raconter ma fièvre d'incertitude... d'espoir... de découragement... J'aurais fini par vous la donner aussi, et nous aurions été bien avancés. Tandis qu'aujourd'hui, vous allez voir si je vais bavarder, pour votre joie, chère petite maman, et pour mon bonheur à moi !

“Quand nous vous avons quittée, nous deux Noël, sur la lettre de M. le docteur Potzer qui nous annonçait peut-être une déception nouvelle, peut-être un succès, mais probablement une amélioration, je vous avoue à présent que malgré que je fisse la brave, je n'étais pas trop convaincue, et vous savez que mon pauvre cher ne l'était pas du tout.

“Tant de fois on lui avait promis formellement ce que le docteur Potzer lui faisait, cette fois, seulement espérer... tant de fois Noël était retombé, plus désolé dans ses ténèbres...

“Mais enfin, ne fût-ce que pour lui donner quelques jours de réconfort, je lui avais dit : c'est bien différent aujourd'hui. Rappelle-toi : ce docteur Potzer, le même qui t'avait conseillé de ne plus t'obstiner à chercher une guérison impossible, c'est lui qui t'écrit de son propre mouvement :

“Venez, un nouveau procédé donne des résultats aujourd'hui confirmés. Cette fois, il y a des chances... de grandes chances.”

“Et je lui avais tant répété : “Cela, c'est plus qu'une espérance... c'est une probabilité”, j'avais tant affecté de confiance, que vous avez vu au départ cette fièvre, cette nervosité... tout ce qui décelait chez lui un état d'âme entièrement nouveau.

“Quand il vous a embrassée en vous

disant : "Allons... je vais encore une fois tenter l'aventure", il ne vivait déjà plus, tant il avait une folle envie d'arriver à Genève... d'être mis en face du docteur Potzer... de subir l'épreuve.

"Et moi j'avais fait comme les comédiens qui finissent par croire à la comédie qu'ils jouent. J'avais maintenant autant de hâte que lui, j'étais aussi nerveuse et je sentais que j'allais devenir comme lui, moins incrédule.

"Et puis, vous vous rappelez, papa, qui voit toujours tout en beau, disait à Noël : "Revenez vite, avec des yeux tout neufs qui vous montrent enfin ce Biviers dont vous êtes le seigneur et le maître..." Vous, vous murmuriez à mon oreille : Je vais tant prier !...

"Ah ! petite mère chérie, je ne sais pas ce que vous avez fait pendant ce mois que vous venez de passer avec mon pauvre père qui s'est pris si vite à tant vous aimer... mais je m'imagine que vous n'avez pas oublié votre promesse... je m'imagine que vous avez été pour nous, auprès du Bon Dieu, une infatigable avocate, parce que...

"Mais non, pas si vite. Si je vous disais la fin tout de suite, vous ne liriez plus le reste. Et je veux aussi que vous passiez comme nous par les épreuves de notre terrible chemin.

"Je reprends donc, comme Petit-Jean, par le commencement. J'ai tout mon temps d'ailleurs. Mon Noël dort là, dans la chambre à côté... parce qu'il a besoin encore de tant de soins... il est si las... il a tant été torturé... Ah ! mère chérie, quand j'y pense !... Dieu ! qu'il coûte cher à acheter, le bonheur.

"Nous partons donc. Dans mes petits billets, je vous ai dit que le voyage s'était passé sans incidents. Nous ne nous sommes d'ailleurs pas arrêtés en route. A me-

sure que nous approchions de la frontière, Noël devenait plus impatient, pauvre aimé, plus irritable au moindre arrêt dépassant de quelques minutes le temps indiqué par les horaires... qu'il fallait lui lire et lui relire à tout instant... à tout prétexte...

— Enfin, nous arrivons à Genève. Nous descendons à l'hôtel des Bergues. Une demi-heure après, nous sommes chez le docteur Potzer.

"Ah ! petite mère ! Un grand vieux qui a une barbe grise, de longs cheveux clairsemés, avec de petits yeux bleus enfoncés sous d'épais sourcils en broussailles... des yeux qui vous font l'effet de vrilles quand ils s'appuient sur vous...

"— Avant tout, dit-il, il faut que je m'assure de l'état actuel du malade pour voir si l'opération est possible.

"Et voilà l'examen... le terrifiant examen qui commence... Cette lampe bizarre dont les lentilles et le miroir envoient de la clarté, paraît-il, jusque dans le fond des yeux de mon Noël... Ces autres instruments... cet ophthalmoscope... Ce silence d'oppression coupé seulement de quelques brèves interrogations auxquelles il n'y a que "oui" ou "non" à répondre. Et par-dessus tout, petite mère, cette première angoisse (car il y en a eu tant d'autres) ! cette première angoisse déjà mortelle : voudra-t-il seulement l'opérer ?

"Mais enfin... après avoir interminablement regardé :

— Rien ne contre-indique l'opération. Je puis la faire avec toute chance de succès...

"— Ah ! Noël, m'étais-je écriée, tu vois bien !...

"— Seulement, reprit-il de sa voix gutturale à la prononciation plutôt allemande... et c'est alors qu'il m'apparut enco-

re mieux comme un être redoutable tenant notre sort... Ah ! notre vie entre ses mains...

"... Seulement, je dois avant tout vous prévenir. L'opération se fera en trois ou quatre fois... à six ou huit jours, chaque fois, d'intervalle. Par elle-même, elle ne sera pas très douloureuse. Il ne s'agit que d'introduire avec une Pravaz, dans la partie postérieure de l'oeil, derrière la rétine soulevée et flottante, une injection d'une substance bien vulgaire... et dont on ne s'imaginait pas, il y a six mois, qu'elle allait devenir le spécifique héroïque de l'affection dont vous souffrez : une injection de sel, de simple sel de cuisine dissous dans de l'eau distillée, tout bonnement...

"... Ce liquide est plus épais... plus dense que celui qui baigne déjà la rétine. Il se produit alors un phénomène d'endosmose très inattendu, mais très explicable, qui, par l'absorption du liquide moins dense baignant la face antérieure de la rétine, repousse cette rétine peu à peu, jusqu'à sa place primitive, et l'y fixe à nouveau, et solidement cette fois. La méthode est d'une simplicité parfaite, d'une logique rigoureuse et d'un effet clinique déjà démontré par une série de succès. Vingt fois, pour ma part, j'ai déjà pratiqué cette opération. Dix-neuf fois, elle m'a réussi... et la vingtième fois, j'avais affaire à une complication : à une atrophie de la rétine, qui n'existe pas chez vous...

"... Mais je vous l'ai dit : il y a un seulement. Après chacune de ces injections, vous souffrirez des douleurs excessives... qui dureront plusieurs jours... sans trêve... comme ces maux ténébrants qui martèlent et ne s'arrêtent pas.

"Et je vous avertis. Nous ne connaissons encore aucun moyen de soulager ces

souffrances. Une fois l'injection faite, il faut se résigner et prendre courage. L'évolution de la douleur s'accomplira avec une lenteur désespérante, et cela durera plusieurs jours avant de ne plus souffrir. Et il faudra recommencer, au moins trois fois... peut-être quatre...

"... Mon devoir est de vous bien prévenir. J'ai vu des malades renoncer à aller au bout du traitement : ils préféreraient la cécité à la continuation de cette épreuve...

"... C'est maintenant à vous de vous consulter, de vous demander si vous êtes capable d'un effort d'endurance tel que je vous le signale.. Et si vous vous décidez, nous commencerons quand vous voudrez.

"Et voilà qu'à cet homme qui, je vous dis, m'avait terrifiée, Noël, presque sans le laisser achever, répondait déjà :

"— Alors, docteur, tout de suite !

"— Non, il faut que vous soyez chez vous, dans votre lit... Ce sera, si vous voulez, demain matin.

— Demain matin, soit...

"Et nous étions rentrés à l'hôtel, lui très exalté, tout en frémissements d'impatience... moi, retombée tout à coup dans une angoisse d'incertitude.

"Un tel supplice... qui recommencerait plusieurs fois... qui, chaque fois, durerait plusieurs jours... qui n'aboutirait peut-être à rien !... Et je ne pouvais m'empêcher de dire à Noël, oui, c'est moi qui lui disais cela, maintenant : renonçons, veux-tu... Crois-tu donc que je ne saurai pas, quand même, te faire la vie douce et bonne ?... Crois-tu donc que mes yeux, qui sont devenus les tiens, ne te suffiront pas pour éviter les pierres de notre chemin, mon Noël ?...

"Et puis, je lui trouvais un tas d'autres raisons absurdes. Je lui disais :

— Tu m'as vue un jour... tu m'as trouvée jolie... et jamais maintenant je ne vieillirai dans ton souvenir... Crois-tu donc que ce ne sera pas meilleur, cela, que de voir peu à peu l'âge flétrir ce que tu aimes... ce que je veux que tu aimes toujours...

“Et tant d'autres bêtises encore... auxquelles il répondait, les sourcils froncés, avec cet air, vous savez, qu'il prend quand sa résolution est irrévocable :

— Non, ce sera pour demain matin.

“Et il arriva, ce lendemain... Dieu ! qu'il arriva vite, malgré l'insomnie de notre nuit !...

“Le docteur Potzer fut d'une exactitude effrayante. Il ne vint d'ailleurs pas seul. Il avait un aide avec lui... Un jeune homme blond, avec des lunettes. Ah ! petite mère, laissez-moi rire à présent, parce que, je vous jure, je n'en avais guère envie, ce matin-là : un jeune homme qui se croyait obligé, en me parlant, de faire le sourire qu'on obtient tout de suite en prononçant “petite pomme d'api” et qui malgré qu'il fût peut-être un puits de science, avait l'air si godiche...

“Mais non, je ne le voyais pas, cet air-là... ni ce sourire... Je ne les ai vus que plus tard après la bataille !”

“Noël était couché. Je vous fais grâce des préparatifs, de cet étalage d'instruments qu'on flambe à l'alcool... Enfin, Dieu merci, tout cela, le pauvre cher ne le voyait pas.

“Et alors, le docteur et l'aide s'approchent... Je ne sais pas ce qu'ils font à Noël... Je ne peux pas distinguer... ils sont courbés sur sa tête... ils me la cachent... puis j'entends un cri étouffé... et puis le docteur qui dit : vite à l'autre œil... Encore un cri de mon pauvre Noël... puis rapidement... rapidement... des compresses, un bandeau... le médecin qui

fait faire dans la chambre une nuit profonde et qui part en disant :

— A demain... et du courage, Madame, parce que maintenant, j'en ai peur, cela va devenir aussi douloureux pour vous que pour votre cher malade...

“Oui, il avait raison, ce médecin, mais pas comme il le prévoyait.

“Si je vous disais, mère chérie, que ce double cri de Noël a été le seul que j'aie entendu !

“Oui, pendant trois jours, j'ai eu ce spectacle atroce : mon Noël... Je l'ai vu mordre ses draps... Je l'ai vu mettre ses lèvres en sang. J'ai vu sur son front ses artères battre en se gonflant comme si elles allaient éclater... J'ai assisté... impuissante... incapable de partager seulement sa souffrance... j'ai assisté à son abominable supplice... et il n'a pas poussé un cri...

“Parfois... quand il n'en pouvait plus, un gémissement, une plainte qu'il râlait en serrant plus fiévreusement ma main qu'il voulait toujours avoir dans la sienne...

“Et moi alors... que faire ?... Je pleurais... Je ne savais que lui demander : mon Noël... Tu souffres beaucoup, n'est-ce pas ?...

— Non... non... bégayait-il... Ça va mieux... beaucoup mieux déjà...

“En me disant cela, il avait des sueurs d'agonie, mais sa volonté, son espoir, — ah ! laissez-moi orgueilleusement ajouter, car j'en suis si fière : son amour aussi, son grand amour pour moi lui rendaient des forces pour lutter à nouveau contre la souffrance...

“Et puis, dans ses quelques moments d'accalmie... Ah ! si rares... si courts... il s'encourageait en me disant :

— Andrée... j'aurai la joie infinie de te voir encore...

“Et alors, moi, je me mettais à pleurer si fort qu’il m’encourageait aussi... comme si j’avais été la malade...”

“Vois... le temps passe... Ça va aller mieux...”

“Et en effet, ça alla mieux... Le troisième jour il venait d’avoir un plus long moment de repos... il avait même un peu sommeillé... Quand il s’éveilla :

— “J’ai ma pauvre tête encore bien fracassée ; mais ce marteau, tu sais, qui la broyait sans relâche... il ne frappe plus. Je suis brisé... mais c’est un anéantissement qui est presque un bien-être.

— “Dors, encore... mon Noël...”

“Ah ! oui, il avait besoin de dormir... de reprendre des forces... parce que, le lendemain matin, le médecin, venant comme d’habitude, **voir son malade**, concluait aussitôt :

— “Alors... nous allons recommencer.

“Je vous épargne un récit détaillé qui vous rendrait trop malheureuse... et moi aussi. Quatre fois, petite mère chérie, quatre fois on a recommencé...”

“Quatre fois, mon Noël a été tenaillé dans toutes les fibres de son pauvre corps, oui, toutes, car il n’était plus que souffrance, et à mon atroce peine se joignait maintenant cette inquiétude qui grandissait tous les jours : “Est-ce au moins pour arriver à un résultat ?...”

“Quand je le demandais au docteur, il me répondait laconiquement : “Je l’espère, mais je ne peux pas encore m’en assurer. Ce serait tout compromettre.”

“Et, plus que jamais, on faisait la nuit dans la chambre du malade ; et, par surcroît de précaution, on resserrait le bandeau sur ces pauvres yeux qui me devaient être irrités par le moindre rayon de lumière.

“Enfin, petite mère, — ah ! il n’y a guère longtemps, puisque c’était hier, —

enfin, hier matin, le quatrième jour depuis la dernière injection, Noël ne souffrait presque plus de sa dernière crise. Il retombait dans cette somnolence qui les avait toutes suivies... Voilà le docteur Potzer qui arrive... Dieu !... avec son aide, le jeune homme blond, au sourire... qui portait je ne sais quoi dans une petite valise de cuir.

“Pour arriver chez Noël, on passe par ma chambre. En entendant frapper, j’étais allée recevoir, dans cette première pièce le docteur dont j’attendais la visite. Je vois son aide... Il paraît que je prends aussitôt une figure terrifiée, car le docteur s’empresse de me dire :

— “Non... non... Madame, rassurez-vous. Ce n’est pas pour une opération nouvelle... du moins, je ne pense pas. C’est pour voir le résultat, qui, selon toutes les probabilités, doit être complètement acquis aujourd’hui.

“Ah ! j’ai dû devenir pâle... parce qu’il m’a répété :

— “Vous voyez bien qu’il n’y a pas de quoi s’effrayer...”

— “Pas s’effrayer ! Quand ç’allait être tout à l’heure, l’arrêt, l’arrêt sans appel !...”

“Enfin... je m’arme de tout mon courage... de tout mon calme surtout et je les introduis chez Noël. Il était assoupi... ce bruit le réveille.

“Alors, moi : — Noël, ce sont ces Messieurs.

“Le docteur Potzer ajoute bien vite :

— “Nous venons nous assurer si nous avons fait de vous un voyant...”

“Ah ! petite mère, C’est lui alors, dans cette obscurité presque complète où je le voyais à peine, c’est lui qui a dû devenir plus pâle encore que moi.

“Il s’était brusquement avancé et, les lèvres frémissantes :

— Assurez-vous, docteur.

“Mais ça allait être plus compliqué qu’il ne s’imaginait. Il avait fallu organiser la lampe à réflecteur... installer l’ophtalmoscope... (C’est tout cela que l’aide au sourire, apportait dans le sac en cuir.) Et encore... cet ophtalmoscope ne vous imaginez pas qu’on allait s’en servir, comme cela, sans de minutieuses précautions...

“Ce miroir, on en avait, au préalable, recouvert presque toute la surface d’une feuille de papier noir percée, au centre, d’un petit trou circulaire, pour ne permettre que le passage d’un infime rayon de lumière.

“Et ce docteur Potzer expliquait gravement :

— Toute clarté arrivant sur la rétine y laisse, n’est-ce pas, une impression traduite par une sensation lumineuse. Cela correspond à un travail de l’organe, donc à une fatigue, donc à une congestion...

“...La congestion, c’est notre ennemie. Voilà pourquoi jusqu’à la parfaite accoutumance de ces yeux depuis si longtemps déshabitués à voir, toute fatigue leur serait si redoutable...

“...Voilà pourquoi il ne faut pas vous étonner que, pour les impressionner une première fois, je sois d’une prudence minutieuse...

— Alors... fit Noël d’une voix à peine distincte... alors... je vais donc... je vais donc voir !...

— Peut-être... oui...

“Et comme l’aide, pendant ce temps, avait installé l’ophtalmoscope, comme tout était prêt :

— Allons, fit le docteur en relevant le bandeau... Allons, l’œil droit d’abord.

“Et voilà, petite mère, que Noël, sous le choc, — oui, il m’a dit : un vrai choc, — de ce rayon de lumière :

— Ah ! Andrée... la flamme ! la flamme !...

“Et il avait eu alors un mouvement de folie... De la main il avait écarté le docteur... et dans l’obscurité presque complète de cette pièce éclairée seulement par cette lampe voilée qui y mettait une lueur si vague... si faible... dans cette obscurité, son regard, petite mère, son regard étincelant était allé à moi... rien qu’à moi.

— Andrée... chérie... Je te vois à peine... mais c’est toi... c’est bien toi...

“Ah ! le docteur se fâchait déjà :

— C’est inimaginable de compromettre ainsi de gaieté de coeur, le succès d’une guérison !

“Et il avait repris possession de la tête de mon Noël... et pendant que je perdais la mienne... de tête... que je riais, que je pleurais... que je remerciais le bon Dieu, que je bénissais M. Potzer... que je prenais les mains de l’aide au sourire, pendant ce temps, l’ophtalmoscope plongeait dans les chers yeux revenus à la vie...

“Et puis, crac, d’un coup sec, le bandeau est rabaisé, la lampe est éteinte et le docteur :

— Ça va bien... Ça va très bien... Seulement, si vous vous aviez de recommencer des fantaisies comme celles de tout à l’heure, je ne répondrais plus de rien.

— Oh ! il ne recommencera pas, docteur, je vous le promets, moi.

— Et plus que jamais, il faut le bandeau... et l’obscurité. Je reviendrai demain. Je verrai alors ce qu’il y a à faire. Mais jusqu’à demain...

— Ah ! soyez sans inquiétude, docteur, il faudra bien qu’il m’obéisse.

“Et quand ils furent partis, — le docteur, — l’aide au sourire, — partis avec

les terreurs, avec les angoisses...

— Ah ! chéri !... Ah ! chérie !...

“Vous ne pouvez pas vous figurer, petite mère, comme il a été long... délicieusement long... ce baiser de joie, de triomphe... Ah ! surtout, voyez-vous, d'infinie tendresse.

“Et puis, ce matin, oui, tout à l'heure, le docteur a un peu entr'ouvert les volets, baissé les rideaux, fait dans la chambre un jour très faible... très gris... très inoffensif... et Noël a eu pendant une minute la permission de soulever son bandeau.

“Une minute, pas plus. Comme c'est court ! Mais comme c'est long aussi, petite mère, quand c'est bien employé !

“Mon Noël a eu le temps de passer une inspection, — je ne dirai pas sévère, n'est-ce pas, — mais très détaillée de madame son épouse... Moi, j'étais si radieuse de les lui apporter, ces cheveux qu'il aime... ce front... ces yeux... cette bouche... qu'il a tant de fois regardés avec ses mains — qu'il voyait aujourd'hui avec ses chers yeux noirs aux reflets bleuâtres... qui sont beaux... qui sont tendres... qui sont voleurs d'âme quand ils ont un regard qui caresse... Moi, j'avais bien le droit, n'est-ce pas, de ne plus savoir où j'en étais.

“Et mon Noël employait sa minute... il avait le temps de faire connaissance avec cette chambre d'hôtel que j'avais tâché de rendre un peu souriante et fleurie, il tendait sa main au docteur qui souriait aussi... il me la rendait bien vite... à moi... qui essayais aussi de sourire, mais... qui pleurais encore plus...

“Bah ! il n'y avait point de chagrin pour Noël à les voir couler, ces larmes-là... Il savait bien, le cher aimé, qu'elles étaient joyeuses... qu'elles étaient délicieuses...

“Et puis on a baissé le rideau. Le docteur a dit : Demain, j'accorderai cinq minutes.

“... Et puis on allongera tous les jours, peu à peu... de plus en plus... jusqu'à ce que je vous le ramène, mère chérie... Non, je m'exprime mal ; jusqu'à ce qu'il me ramène, lui, à Biviers, dans vos bras. Car c'est lui qui me ramènera. C'est lui qui redevient le guide comme il était le chef.

“Ah ! il faudra prendre des précautions, les premiers mois surtout, mais on le sait, et on les prendra.

“Tenez, en ce moment, comme je vous disais au début de cette lettre, je le fais dormir, le pauvre aimé, qui a tant souffert... qui a tant besoin de repos...

“Mais si vous voyiez comme il dort paisiblement... si vous saviez comme je suis joyeuse de le voir dormir...

“Et puis, toutes les autres joies qui vont se succéder : la première sortie de sa chambre obscure pour aller dans la mienne... le premier voyage au balcon d'où on aperçoit l'île de Jean-Jacques, le lac bleu et sa couronne de montagnes neigeuses... la première promenade en voiture...

“Et puis, le retour... la joie de papa... la joie de Maurice... votre joie à vous quand vous l'entendrez crier : maman... je te vois, je te reconnais... Je vous vois tous... Je vois le ciel... les grands arbres... tout... tout...

“Ah ! je ne finirai plus cette lettre si je me mets à raconter nos bonheurs. Je me dépêche de la terminer pour que vous la receviez plus vite... et pour que vous ayez aussi votre part.

“A bientôt, mère chérie, la réunion de tout ce que j'aime, puisque j'ai à présent la réalisation de tout ce que j'ai rêvé.

“Andrée.”



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent
éviter.



NÉES EN DECEMBRE

Ce que ces personnes sont

Les personnes nées durant ce mois possèdent de belles natures franches, énergiques, et une intelligence qui s'accroît sans cesse. Les femmes auront beaucoup de bonheur si elles sont fidèles à leurs maris.

Ces personnes sont toujours pressées et ne peuvent pas continuer à attendre patiemment les résultats de certaines choses. Elles sont pratiques et mettent tout à exécution, ce qui les rend fréquemment cruelles envers ceux qui ne peuvent pas marcher de pair avec elles.

Elles ont des tempéraments vifs et c'est très facile de les vexer, mais elles n'ont jamais de ressentiment. Elles sont honnêtes et consciencieuses pour une faute, mais elles ne réussissent pas toujours dans l'administration des affaires pour d'autres personnes.

Elles ont beaucoup d'impulsion et ont une manière qui leur est propre pour faire certaines choses, ce qui met souvent dans la confusion ceux qui les assistent. Elles sont tenaces dans leurs goûts et leurs répugnances, et elles sont aptes à mépriser ce qu'elles ne peuvent pas comprendre.

Ces personnes sont ordinairement optimistes et leurs heureuses espérances se

réalisent presque toujours. Elles possèdent une connaissance profonde et sont spécialement heureuses dans les entreprises où il y a beaucoup d'argent.

Elles sont aptes à s'écrouter avec une prostration nerveuse si elles ne surmontent pas leur tendance à précipiter les choses. Elles possèdent ordinairement une excellente santé et vivent jusqu'à un âge très avancé.

Les gens qui naissent en ce mois sont souvent de grands voyageurs, et meurent rarement dans la place où ils ont vu le jour. Ces personnes aiment la musique et la science et parviennent quelquefois assez haut dans ces arts. Elles sont portées à aimer avec toute la force de leur intelligence, mais elles considèrent comme une injure toute intervention dans leur individualité.

Elles sont ordinairement actives, même dans leur enfance, et restent toujours actives en toutes circonstances; elles gardent leurs propres secrets et s'occupent de leurs propres affaires. Elles sont soigneuses pour leur travail, et désirent toujours finir une chose avant d'en commencer une autre; elles ont toujours tant de succès dans les affaires d'argent que c'est une chose rare de trouver une femme, ou un

homme nés en décembre, sans argent; elles réussissent toujours mieux lorsqu'elles suivent leurs propres inspirations, que lorsqu'elles suivent les avis des autres.

Les femmes nées dans ce mois sont de bonnes maîtresses de maison, d'excellentes épouses et ordinairement des mères sages.

Ces personnes sont aptes à ne pas être comprises, parce qu'elles pensent et agissent si promptement qu'il est très difficile pour les autres de suivre leurs idées; elles atteignent leurs plus hauts et leurs plus grands succès dans la vie lorsqu'elles ont toujours devant leurs yeux les règles de conduite suivantes:

Soyez maîtresse de vos propres succès.

Commencez dès maintenant à faire le bien et de la bonne manière.

Soyez ferme, soyez ardent, ayez bon courage, et le succès sera votre partage.

Ces personnes sont opiniâtres pour l'exacte vérité et une promesse de ces personnes sera nécessairement sacrée. Elles sont si franches elles-mêmes que souvent elles comprennent mal leurs amis qui ne sont pas nés avec ce grand respect pour la vérité.

NEES EN DECEMBRE

CE QUE CES PERSONNES DOIVENT FAIRE

Les personnes nées durant ce mois devront cultiver la tranquillité et le repos et réaliser que la précipitation est souvent un avant-coureur de l'inquiétude et de la fatigue. Elles devront avoir comparativement quelques amis intimes et faire bien attention de ne pas offenser ces amis. Elles devront essayer de juger avec indulgence les fautes de leurs amis et ne pas penser qu'elles sont destinées pour faire rappeler aux autres personnes leurs oublis et leurs fautes.

Elles devront essayer de ne pas compter sur l'appréciation et la gratitude des autres, parce que, fréquemment, celles-ci leur manqueront, et elles auront des heures malheureuses.

Ayant naturellement confiance en elles-mêmes elles devront apprendre à es-

timer leur propre opinion et leur propre satisfaction lorsque leur ouvrage est bien fait. Ces personnes devront oublier les injures et les pardonner, parce que leur brusquerie fait souvent du tort aux autres. Elles devront toujours maintenir leur propre individualité, parce qu'en ceci repose le secret de leur force.

Elles devront apprendre à se contrôler elles-mêmes et à cultiver la faculté de ne pas voir "des petites choses qui ennuient". Les femmes nées dans ce mois devront porter un anneau orné d'un diamant, d'une turquoise ou d'une escarboucle, et les hommes devront porter une épingle de cravate ornée d'une de ces pierres. Ces personnes devront porter du jaune, toutes les teintes de rouge et de vert; aussi du noir; elles devront commencer leurs entreprises importantes en février ou juin et de préférence le jeudi. Ces personnes ne devront pas envier les richesses apparentes d'un homme, parce qu'elles ont des talents merveilleux pour "réussir".

Elles devront se marier avec ceux qui sont nés en avril, août ou novembre, mais ceux des autres mois conviendront tout aussi bien lorsque leur nature spirituelle aura surmonté les plus bas instincts.

Elles pourront mettre ces quelques questions, à un endroit où elles pourront les voir, tous les jours:

L'inquiétude vous a-t-elle déjà procuré un heureux moment?

La jalousie et la haine vous ont-elles déjà ramené un ami?

La colère vous a-t-elle déjà donné un bon ami ou un heureux sourire?

NEES EN DECEMBRE

CE QUE CES PERSONNES NE SONT PAS

Les personnes nées en décembre ne prennent pas assez de soin de leur santé, et si elles n'apprennent pas à vivre avec plus de calme, elles souffriront bientôt de troubles nerveux. Elles ne prennent pas assez de repos et ne dorment pas assez, pensant toujours à leur travail qui n'est pas terminé. Elles ne sont pas assez géné-

reuses lorsqu'elles jugent les autres, étant si vives et si vigilantes elles-mêmes elles apprécient rarement les efforts des autres. Elles ne sont pas toujours comprises parce que leur cruauté et leur brusquerie cachent souvent leurs coeurs généreux et aimables. Elles ne sont pas assez gentilles et assez bonnes dans leur discours, et devront cultiver l'art de taire les choses désobligeantes.

Elles ne se laissent pas facilement tromper, et semblent reconnaître de loin, un mensonge. Elles ne réussissent pas tant qu'elles ne se *comprennent pas elles-mêmes*, après quoi elles deviennent maîtresses d'elles-mêmes et de leurs fortunes. Ces personnes ne tirent pas le meilleur parti possible de leur brillante personnalité tant qu'elles n'ont pas fait naître de l'éclat, du courage, de la joie et une bonne santé dans tous ceux qui viennent en contact avec elles.

Elles ne parviennent pas au succès tant qu'elles ne disent pas et ne mettent pas à exécution les paroles suivantes:

Je veux me corriger de mes défauts.

Je veux être bonne et généreuse.

Je veux mener une vie pure et utile.

Je veux viser haut et je veux réussir.

NEES EN DECEMBRE

CE QUE CES PERSONNES NE DOIVENT PAS FAIRE

Les personnes nées durant ce mois ne doivent pas se fier aux conseils des autres, mais suivre leurs propres idées. Elles ne devront pas toujours être pressées parce que le repos, en temps, est tout aussi nécessaire que l'ouvrage. Elles ne devront pas essayer d'accabler les autres avec leurs propres idées, spécialement de la manière brusque et cruelle qui les caractérise ordinairement. Elles ne devront pas être toujours occupées, parce que leur travail incessant incommode les personnes qui les entourent. Ces personnes ne devront jamais se mettre en colère, parce qu'alors elles deviennent cruelles. Elles ne devront pas être si minutieuses et si

dominantes, mais devront constamment s'efforcer de se maîtriser elles-mêmes.

Les femmes ne devront pas se marier sans une délibération sérieuse, parce que lorsqu'elles sont trompées ou maltraitées, elles deviennent taciturnes et désespérées. Les hommes ne devront pas se marier du tout s'ils n'ont pas connu l'objet de leurs affections longtemps auparavant; ils ne devront pas être remplis de soupçons et jaloux de leurs femmes, mais ils devront avoir pour elles une fidélité absolue, et ils recevront la même chose en retour.

Les personnes nées en ce mois ne devront pas se laisser décourager par les autres, mais devront avoir pour règle de conduite les devises suivantes:

Apprenez à savoir comment vous y prendre...

Apprenez à persévérer...

Courez des chances...

Bannissez le doute et la crainte...

Elevez-vous et parvenez au succès...

LES ENFANTS NÉS EN DECEMBRE

Il ne faudra jamais tromper les enfants nés en ce mois, parce qu'une fois qu'ils auront perdu confiance en vous, il sera alors presque impossible de l'obtenir de nouveau. Il faudra les tenir occupés et leur donner des ouvrages qu'ils aiment à faire, parce que leur esprit est si actif qu'il faut qu'il soit toujours occupé. Il faut les louer et leur parler fréquemment de l'amour de leurs parents pour eux. Il faudra élever ces enfants par l'amour, mais il faudra être ferme, aussi. Ces enfants devront avoir plusieurs compagnons et camarades, et ils semblent posséder une faculté naturelle pour choisir de belles natures nobles pour amis.

Il faudra leur enseigner la loyauté, et à ne pas écouter un seul mot qui se dit contre leurs amis, et ne pas changer de compagnons trop souvent. Ces enfants semblent aimer tout le monde et grandiront joyeux et bons si la mère leur donne un bon commencement.

Ils ne devront jamais boire de thé ou de café, et prendre une nourriture simple,

mais soutenante, et leurs repas devront être nécessairement réglés. Ils devront être bien habillés, mais simplement, et leurs habits devront être brillants de couleur.

Il faudra leur enseigner la ponctualité et la nécessité de tenir leurs promesses, dès leur enfance. Ayant une tendance naturelle à trop se hâter, il faudra leur enseigner à faire les choses plus tranquillement et plus soigneusement. Ces enfants ne devront jamais être punis à moins que la mère ne soit absolument certaine qu'ils ont tort, et ils ne devront jamais être punis lorsqu'elle est en colère.

Il leur faut beaucoup de sommeil et des personnes sages autour d'eux, parce que Dieu leur a donné de grands talents, qui doivent être dirigés sagement. Les mères doivent enseigner à ces enfants à se contrôler eux-mêmes et il ne faut pas leur permettre de causer de petits ennuis aux autres. Elles devront leur donner une bonne éducation et ensuite les laisser choisir leur propre profession.

— o —

IMMENSES DEPOTS DE SOUDE

L'ANGLETERRE a presque entièrement conquis le vaste territoire que les Allemands possédaient dans l'est de l'Afrique. Pour la majorité des gens cette vaste colonie qui se trouve dans les régions tropicales semble ne pas avoir beaucoup de valeur et l'on croit généralement que la perte de cette colonie sera peu sensible aux allemands.

C'est là une grande erreur. Cette colonie est, ou plutôt était en train de devenir pour les allemands une source de fortune immense et voici pourquoi: Dans cette colonie se trouve un dépôt naturel de soude qui est le plus considérable du monde. Ce dépôt se trouve dans le lac Magadi, lequel se trouve situé à l'est du lac Victoria Nyanza à environ 280 milles de la cô-

te est de l'Afrique. Ce dépôt consiste en un bloc solide de sesqui-carbonate de soude de composition presque chimiquement pure. Ce dépôt qui s'étend sur une surface de plus de cinquante milles carrés à une épaisseur minima de plus de 9 pieds et il atteint à des endroits de 50 à 100 pieds de profondeur.

Ce lac est généralement à sec et il apparaît alors comme un lac dont la surface serait gelée. Après les pluies automnales il est recouvert d'une couche d'eau fortement saturée de soude. Il reçoit de nombreuses rivières dont les eaux sont toutes saturées de soude.

Ceci prouve que dans les environs se trouvent encore d'autres vastes dépôts de soude.

Tout le long de la frontière de cette possession allemande se trouvent les lacs Natron, Egassi, et Lowa-Yamwerie qui sont encore plus grands que le lac Magadi. Tous ces lacs renferment du carbonate de soude presque pur.

En s'emparant de cette colonie les anglais vont donc enlever aux allemands une source de fortune considérable et ils deviendront, en exploitant ces dépôts, pour ainsi dire, les fournisseurs du monde entier pour ce produit si important.

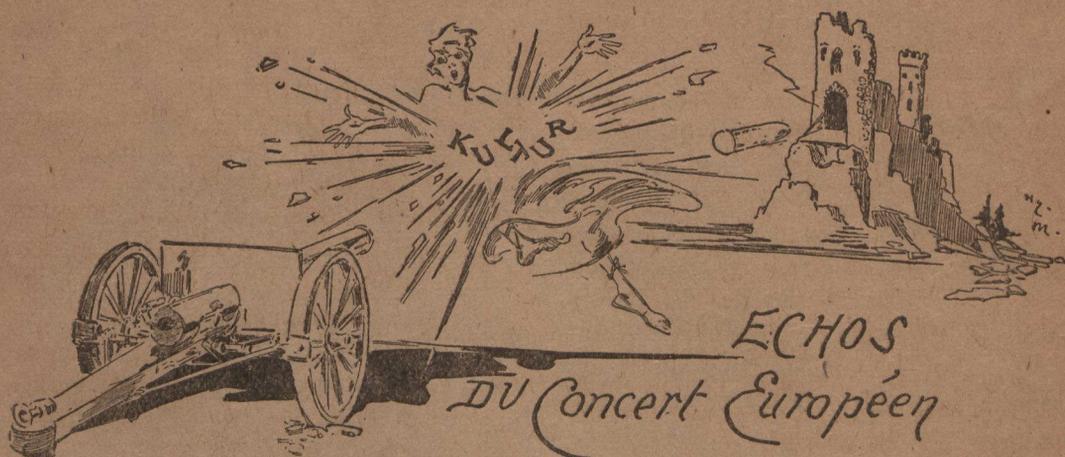
— o —

LE PAYS DU PROGRES

UNE loi vient d'être récemment votée en Norvège qui interdit le mariage à toute jeune fille qui ne pourra pas présenter ses certificats d'aptitude à la couture, la cuisine, le repassage, la confection des bas de laine, etc.

La Norvège est un pays de progrès.

— o —



UNE COLLECTION RARE



Le plus ancien et le plus curieux herbier connu dans le monde est celui qui existe au Musée Egyptien au Caire, il comprend des fleurs en couronnes, en fleurons, en guirlandes et en bouquets.

Toutes ces fleurs proviennent des anciens tombeaux égyptiens ; la plupart sont dans un état parfait de conservation, et elles ont presque toutes été identifiées. Ces fleurs datent de plus de 3000 ans.

LA SOUPE A LA TORTUE

Dans certaines grandes villes ceux qui ont la chance de posséder une très grosse tortue, en tirent un beau revenu en la louant aux grands restaurants.

Cette tortue est mise en montre à une fenêtre du restaurant qui annonce dans ses menus les soupes à la tortue pour un jour déterminé.

Ce jour-là la tortue a disparu pour al-

ler dans un autre quartier servir de réclame à un autre restaurant et, comme le potage à la tortue est un mets très délicat et très estimé, les gourmets s'empressent de venir au restaurant où la tortue a été en montre, pensant en manger. Mais la plupart du temps les potages à la tortue ne contiennent pas du tout de tortue, si ce n'est le nom.

LA CHASSE EN BICYCLE



En Australie, un grand nombre de chasseurs se servent de bicyclettes pour faire la chasse aux Kongourous.

Armés de leurs fusils, les chasseurs peuvent ainsi aller assez vite pour pouvoir encercler des bandes de ces animaux qui sans cela, leur échapperaient.

Les bicyclettes ne faisant pas de bruit, il arrive même souvent qu'un chasseur peut arriver près d'une mère et la tuer avant qu'elle ait pu apercevoir le danger et appeler ses petits qui sont alors facilement capturés vivants.

LE PAIN AU SAVON



D'une communication lue à l'association des Chimistes Belges, quelques temps avant la guerre, il appert que

nombre de boulangers en Europe ont pris l'habitude de mêler du savon à leur pâte pour rendre leur pain et leur pâtisserie légère et de meilleure apparence.

La quantité de savon employée est très variable. Dans les articles de pâtisserie tels que gaufres, beignets, etc., le quantité est plus considérable que dans le pain.

Le savon est dissous dans l'eau puis on y ajoute un peu d'huile et après avoir bien fait le mélange, on l'ajoute à la farine.

La croûte du pain ainsi fait est plus légère et plus spongieuse que celle du pain fait ordinairement.

NOEL ROYAL EN SUEDE

Ce sont de grandes réjouissances au Palais, ce jour-là. Les souverains, eux-mêmes, ornent les sapins de bougies, de fleurs et de cadeaux.

L'heure venue, les portes de la salle des fêtes s'ouvrent et la foule, joyeuse, massée, dans l'attente, se précipite. Cette foule est démocratiquement composée de tous les bambins de la maison, depuis le fils du grand-maréchal jusqu'à la fille du dernier marmiton, et tous s'en vont contents.

Après a lieu le repas de famille, auquel sont invités les plus infimes personnages et les grands dignitaires de la cour.

Au dessert une vieille coutume légendaire se place, renouvelée depuis plusieurs générations.

On a servi le lutfisk, poisson cuit pendant quinze jours sous la cendre, puis le cochon de lait entier tenant une pomme dans sa bouche et entouré de branches de laurier dont deux plus hautes s'élancent de ses oreilles. Le gâteau paraît accompagné de la "Corne" montée en argent, souvenir des ancêtres.

Cette "Corne" est emplie de vin. Le roi boit le premier et la passe à la reine, qui la fait circuler parmi tous les convives.

Quand tous ont bu à la coupe de Charles XIII, les assistants s'écrient : "God Jul !" (Heureux Noël), et on porte sur le toit du château une gerbe de blé pour les petits oiseaux. Joie à tous !

LA PLUS ANCIENNE CARTE DE JERUSALEM

On a mis à jour en Palestine, il y a quelques années, en déblayant les ruines d'une vieille église une carte de Jérusalem en mosaïque qui date de plus de 1500 ans.

Cette carte, dont quelques parties ont été brisées avant qu'on s'aperçoive de son existence au cours du déblaiement et d'autres enlevées par des collectionneurs, recouvrait tout le sol de l'église, et la mosaïque entière représentait toute la Palestine.

La partie qui représente Jérusalem est plus ou moins parfaite mais elle est presque complète il n'y manque qu'un peu du coin sud-est du mur.

Culture du
Tabac Canadien
 Naturel
ROSE QUESNEL



La transplantation du Tabac Canadien.

Molson, le pionnier de la navigation à vapeur en Canada, ne s'émerveillerait pas plus à la vue d'un vapeur trans-océanique moderne que le planteur de tabac d'il y a cent ans à la vue des méthodes modernes employées aujourd'hui par le planteur intelligent dans certains districts de la province de Québec.

La sélection des graines, la préparation et la stérilisation du sol des couches-chaudes, le repiquage, les assolements sont autant d'opérations que le planteur intelligent doit surveiller avant même que le plant quitte la pépinière.

Dans le courant du mois de juin les plants sont transportés de la pépinière en pleine terre. On choisit de préférence les sujets forts, vigoureux, ayant six ou huit feuilles. Un planteur automatique, opéré par deux hommes, fait les trous dans chaque butte, y dépose délicatement le plant, presse la terre autour des racines et arrose les plants, plus vite et mieux que si ces opérations étaient faites à la main.

Le plant de tabac, planté dans un sol profond, onctueux, bien meuble et enrichi de cendres de bois dur et d'engrais chimiques, entreprend maintenant sa seconde période de croissance et de développement.

Tous les planteurs de la province de Québec ne suivent pas cette méthode de culture raisonnée, mais ceux qui la suivent sont amplement rémunérés pour leur trouble, car nous achetons leur récolte à prime, et c'est ce tabac qui entre dans la fabrication du tabac

ROSE QUESNEL
Tabac à Fumer
 DOUX ET NATUREL

Le meilleur tabac à fumer naturel sur le marché, un tabac doux, agréable, possédant un arôme exquis, caractéristique et qui ne brûle pas la langue et n'assèche pas la gorge.



Essayez-en un paquet

5¢

Chez tous les marchands.

LE TABAC ROSE QUESNEL est fabriqué de tabac Canadien naturel de choix, scientifiquement cultivé, récolté, séché et ayant subi une maturation parfaite. Il est garanti pur et exempt de toute sophistication et de "mouillade."

The Rock City Tobacco Co. Limited.

CURIEUX USAGE DU PAPIER

Toutes les roues des wagons-lits "pulman" sont faites de papier, mais ce papier ne peut se voir, parce qu'il est recouvert de fer et d'acier. Le corps de la roue est un bloc de papier d'environ quatre pouces d'épaisseur qui est entouré d'une jante en acier de 2 à 3 pouces. C'est cette jante d'acier naturellement, qui vient en contact avec les rails. Les deux côtés des roues sont couverts avec des plaques de fer circulaires, lesquelles sont réunies par des boulons (bolts) de façon à comprimer fortement le disque de papier.

LA CROISSANCE DE L'HOMME



Les observations faites par les savants au sujet de la croissance chez l'homme ont permis d'établir avec certitude les faits suivants :

La plus rapide croissance est celle qui a lieu immédiatement après la naissance ; durant sa première année la croissance moyenne d'un enfant est de 7 à 8 pouces. Alors l'enfant grandit progressivement jusqu'à l'âge de trois ans, âge auquel l'enfant a atteint la moitié de la hauteur qu'il aura quand il sera homme.

De la cinquième à la sixième année la croissance est à peu près régulière, soit environ 2 pouces par année. Au dessus de 16 ans la croissance est moins rapide ; pendant les deux ans qui suivent, elle n'est que d'environ trois cinquièmes de pouces par an, et de 18 à 20 ans elle dépasse rarement un demi-pouce par an.

Après l'âge de 25 ans, sauf de rares exceptions, l'homme ne grandit plus.

NUAGES D'INSECTES



Dans les plaines immenses de la Patagonie, on voit quelquefois un phénomène extraordinaire, c'est un véritable nuage de libellules, qui vient du côté sud-ouest, poussé par le vent qui vient de l'intérieur.

Les libellules qui fuient devant ce vent, en masses innombrables, sont presque toutes bleues mais dans le nombre on en distingue quelques unes d'une jolie couleur écarlate.

Rien ne fait prévoir leur arrivée et comme elles volent à une faible hauteur, 10 à 12 pieds seulement du dessus du niveau du sol, on ne les aperçoit que lorsque elles sont tout-à-fait proches.

Elles passent avec une grande rapidité et disparaissent dans la direction du Nord-Est. Les hommes et les animaux qui se trouvent sur le passage de ces nuages de libellules sont rapidement couverts d'un grand nombre de ces insectes. Ces libellules sont d'une espèce plus grosse que celles de nos contrées, elles ont 3 à 4 pouces de longueur.

POUR RECONNAITRE UN VRAI
DIAMANT

Les diamants deviennent phosphorescents dans l'obscurité quand ils ont été longuement exposés aux rayons du soleil ou à une lumière électrique vive et aussi quand on les a frottés sur du bois, du linge ou du métal.

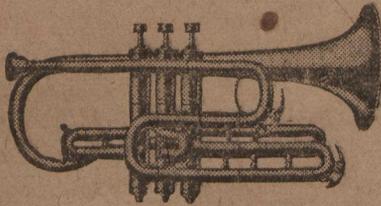
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et
MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang.,
Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons, de
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent, - Montreal
TEL. BELL MAIN 554



NEW YORK LONDON
PARIS

N'oubliez pas Mesdames

QUE LA

Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE
POUR VOS

Gants, Bas, Corsets, Etc.

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

" ALLIGATOR "



est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

VALISES, SACS DE VOYAGE, SACO-
CHES, HARNAIS, ETC.

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

Sa montagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.
(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES:

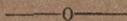
L'ALLIGATOR

413 ouest, rue Ste-Catherine

BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine

C'est là une propriété essentielle qui permet de distinguer infaiblement un diamant vrai d'un diamant qui est faux.



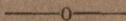
LES QUALITES DU CRESSON



Le cresson de fontaine est très sain et possède de grandes qualités médicinales. Il ne pousse que dans des cours d'eau ferrugineuse et par conséquent ses feuilles absorbent du fer.

Elles en absorbent cinq fois plus que n'importe quelle autre plante, c'est pour cela que le cresson est si bienfaisant pour les personnes anémiques.

En plus de cette qualité, il contient aussi du soufre, de l'iode et des phosphates ce qui fait que les feuilles sont excellentes pour purifier le sang.



COUTUME DE NOEL

Noël est dans tous les pays du monde la fête des enfants, la fête familiale. Les coutumes varient selon les pays, mais partout on reste fidèle à la charmante tradition.

En France, dit la légende, c'est un joli Jésus blond qui descend dans les cheminées la nuit du 24 décembre, et qui amplit de bonbons et de joujoux les souliers des enfants endormis.

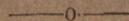
Dans la Suisse, on fait passer dans les rues un homme qui, engainé dans un gros âne de carton, s'en va, distribuant des

bonbons et des fruits secs aux enfants se trouvant sur son passage.

En Bohême, en Autriche comme en Alsace et en Lorraine, c'est Saint-Nicolas, qui, avec sa grande barbe blanche et ses habits sacerdotaux, vient dans chaque maison s'enquérir auprès des parents, de la conduite des enfants. Si ces derniers ont été sages, le bon saint leur distribue jouets et friandises, sinon, il leur fait jeter des poignées de verges par le terrible More tout noir qui l'accompagne.

La population Weude de la forêt de la Sprée, en Prusse, a conservé une très ancienne tradition. Depuis le 1er dimanche de l'Avant jusques et y compris le jour de Noël, les femmes et les jeunes filles portent des vêtements de deuil pour aller à l'église.

De l'avis des Weudes, les fidèles n'apprenant l'heureuse nativité qu'à l'église, de la bouche du prêtre officiant, ce n'est donc que le lendemain que les réjouissances doivent commencer. Ce jour-là, en effet, les femmes quittent leurs sombres vêtements et revêtent des habits de fête de couleurs éclatantes



UN REMEDE NOUVEAU POUR LE CANCER ?

Deux jeunes médecins de Pensylvanie viennent d'entreprendre la fabrication d'une nouvelle drogue qui n'est autre que le poison qui se trouve après le dard des abeilles. D'après leurs dires, il y a deux manières de récolter ce poison.

La première manière consiste à prendre l'abeille et à maintenir leur abdomen dans un petit tube de verre jusqu'à ce que le sac qui contient le poison soit vidé complètement.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de **LE SPECIALISTE BEAUMIER** Montréal.
A L'INSTITUT 144, RUE SAINTE-CATHERINE EST, Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



On Maigrir rapidement regime

— ET —

Surtout sans danger

— AVEC LES —

Tablettes LeRoy

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

LE TRAITEMENT \$3.00

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **Gratis** contre 4 cents pour frais postaux par

M. JULES LeROY, FABRICANT,

Tiroir Postal 2094,

Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les **TABLETTES LeROY** chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.



**VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI
CHARMEURS QUE LES MIENS ?**

LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. **Absolument inoffensif.** Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, FABRICANT,

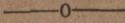
Tiroir Postal 2094,

Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué.
Téléphone Lasalle 1186.

Dans la seconde manière on place les abeilles dans une petite cage en grillage d'acier très mince au-dessus d'une cuvette qui contient 2 ou 3 pouces d'alcool. On excite alors les abeilles jusqu'à ce que leur venin tombe en petites gouttes dans cet alcool.

Il paraîtrait que le venin des abeilles serait un remède souverain contre le cancer, les rhumatismes, les morsures de serpents et un grand nombre d'autres maladies qui affligent l'humanité.



LA FONTAINE AU VIN



Il existe à Wangen, petite localité du vignoble alsacien, une bien curieuse coutume qui se renouvelle chaque année à la Noël : c'est la fête traditionnelle de la fontaine au vin.

Vers le soir du 24 décembre, on peut voir, ou du moins on pouvait voir avant la guerre, tous les habitants du village, parés de leurs costumes des grands jours, s'acheminer en bande joyeuse vers la fontaine située sur la grand'place. Tous portent un récipient, qui un verre, qui un gobelet, quelques-uns même des cruches de grès ou des brocs d'étain, et si, intrigué, vous demandez la raison de cette étrange procession, on vous répondra en souriant qu'une grand miracle va s'accomplir.

En effet, de cette fontaine où, maintenant encore, s'échappe, dans une vasque de pierre toute environnée de fleurs, un mince filet d'eau claire, va sortir tout à l'heure un vin généreux, un de ces petits vins pétillants et clarets comme seuls on en récolte sur les coteaux d'Alsace.

Les amateurs de larges rasades vont

pouvoir s'en donner à coeur joie et la population entière n'y manquera pas, car ce vin de Noël porte, soi-disant, bonheur pour toute l'année.

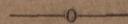
Pendant plus d'une heure, la jolie fontaine laisse couler ainsi du vin au lieu d'eau et chacun s'en régale, chacun s'y désaltère dans l'espoir du bonheur.

Quel est donc ce mystère ? Quelle est donc l'origine de cette fête bizarre ?

Un souvenir historique s'y rattache. Au moyen âge, la commune de Wangen devait livrer annuellement à une institution de Strasbourg 800 mesures de vin. La charge était lourde, mais vint la Réforme, et elle fut abolie. Sous Louis XIV, on la rétablit en l'aggravant encore, et la quantité de vin fut portée à 1,200 mesures. Après diverses transformations, cette dîme spéciale fut enfin supprimée le 24 décembre 1830, veille de Noël.

Pour rappeler cette heureuse délivrance la municipalité fit ériger sur la place du village une fontaine avec piédestal de marbre. Un dispositif spécial permet de remplir cette fontaine avec du vin, et chaque année, le jour de l'anniversaire de la suppression de l'ancienne dîme, par les soins de la municipalité, la curieuse source laisse échapper pendant une heure ce vin de Noël dont chacun est très friand.

Il y a là un joli symbole qui, du moins, s'il ne donne pas le bonheur, ne peut toujours pas causer grand mal, à moins, cependant que quelques-uns des buveurs ne veuillent se désaltérer trop copieusement à la source de Wangen. Dans ce cas la curieuse fontaine ne serait plus alors que le symbole de l'abondance des vins d'Alsace.



Au château de Windsor on sert le thé sur deux tables en argent massif.

LA POUDRE A PATE
Cook's Friend
 BAKING POWDER

Se vend maintenant en boîtes de fer-blanc aux mêmes prix qu'elle se vendait en boîtes de carton.

25c la livre—20c les 12 onces
 15c la demi-livre—10c le quarteron.

Ne contient pas d'alun. Rend la pâte digestive.

En vente depuis l'année 1862

Fabriqué par W. D. McLaren, Limitée,
 MONTREAL.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer les creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte, Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résultat, n'employez que des articles de première qualité.

- Tordeuses à torchons, de plancher, depuis \$1.75 à \$3.00
- Torchons à plancher, 25c à 50c
- Torchons avec manches, 35c à 90c
- O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à \$1.00
- Poli à meubles 25c
- Epoussettes en plumes, depuis 50c à \$1.50
- Paillassons en acier, le pied carré 65c
- Paillassons en cuir, depuis \$1.75
- Paillassons en coco, depuis \$1.25

* Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées, seaux, etc.



L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER

LIMITÉE

52 BOULEVARD ST-LAURENT,

TEL. MAIN 1914



LE PLUM-PUDDING DE NOËL ANGLAIS

Vous savez qu'il n'est pas une famille anglaise, si pauvre soit-elle, qui ne s'offre, à l'occasion de la Noël, le traditionnel, le national plum-pudding.

Et ce ne sont pas seulement les Anglais de la métropole qui respectent pieusement cette coutume. Tous les habitants des immenses colonies de l'empire, tous ceux qui se sont établis aux Etats-Unis, tous ceux qui, pour quelque raison que ce soit, vivent hors du Royaume-Uni, se font envoyer de la mère-patrie le lourd gâteau noir qu'ils mangent le jour de la Noël, en pensant à leur cher pays.

On aura une idée du nombre de puddings préparés en Angleterre chaque année lorsqu'on saura qu'on emploie à cette confection 2,000 tonnes de raisin sec.

Le plum-pudding compte non seulement des millions d'amateurs dans le monde entier, mais le monde entier concourt à sa fabrication.

La Grèce et la Turquie envoyaient jadis leurs raisons secs ; le Maroc, la France, l'Espagne et l'Italie leurs amandes ; les îles de la Sonde donnent la noix muscade ; le gingembre arrive de l'Inde ou de l'Afrique occidentale ; la cannelle vient de Ceylan et les autres épices de Zanzibar, Hong-Kong et des Indes occidentales.

Une demi-douzaine de pays envoient le sucre. Queensland donne la main à la Nouvelle-Zélande et à l'Argentine pour fournir la graisse.

La Russie, le Danemark et le Canada

fournissent les oeufs ; et ainsi de suite, jusqu'à l'Egypte, les Indes et les Etats-Unis, où croît le coton dont est tissé le linge dont le pudding est enveloppé pendant la cuisson.

Mais c'est à Londres seulement que se fait le traditionnel, l'excellent plum-pudding.

De Londres, il est expédié dans le monde entier.

Une seule maison de Londres en envoie chaque année 80,000 dans toutes les directions.

La France en reçoit 60 tonnes, l'Allemagne en recevait 30, les Indes, l'Australie et l'Afrique plus de 150. Le prix de ces puddings varie de 80 cents à 10 dollars.

Cette importante maison a employé à elle seule, cette année, 145,000 livres de raisins secs, 101,250 livres de sucre, 72,360 livres d'écorce d'orange.

En plus de ces ingrédients, il a fallu 54,000 livres de farine, 72,360 livres de pain (mie), plus de 72,000 livre de graisse, 3,150 livres de gingembres, 1,440 livres d'épices, 400 livres d'amandes sans oublier les oeufs, le lait et le rhum !

—o—

La gelée de pieds de veau, les tripes et le riz sont les aliments qui se digèrent le plus rapidement. Il suffit de 30 minutes pour que le premier de ces aliments soit complètement digéré et pour les deux autres il faut une heure.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le **Réformateur Myrriam Dubreuil**, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le **Réformateur** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: **Jeu**di et **Sa**medi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les **Mer**credis soirs de 7 à 9 p.m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

L'ABBÉ MALAURIE

Depuis quelques jours on voit souvent passer, dans les rues d'Alger, un prêtre de haute taille, au visage coloré auquel la moustache et la barbiche blanche donnent une allure de militaire. Tous les promeneurs s'arrêtent sur son passage pour le suivre du regard, tout à cause de l'air de loyauté et de bonté intelligente qui éclaire cette belle physionomie, qu'à cause d'une autre particularité bien faite pour attirer et retenir leur attention.

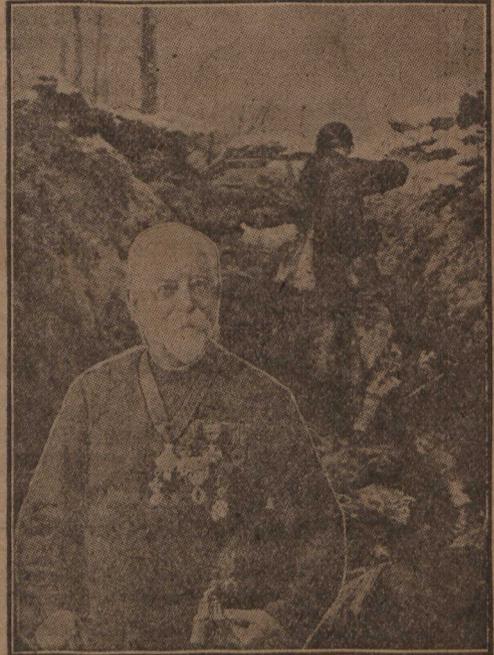
Au collet du manteau brille la rosette rouge et quand le manteau s'entr'ouvre, la soutane apparaît couverte de décorations à la hauteur de la poitrine.

Ce beau prêtre à l'allure martiale et qui semble plus fait pour entraîner des soldats à l'assaut que pour desservir simplement une petite paroisse, c'est l'abbé Malaurie, ancien combattant de 1870, aumônier de l'hôpital Maillot, parti au front aussitôt la déclaration de guerre, malgré ses 71 ans, en qualité d'aumônier divisionnaire et officier brancardier.

Il y est resté vingt-deux mois sans arrêt, au cours desquels, il s'est trouvé dans les actions les plus meurtrières : à la Marne, en Belgique, à Soissons, à Arras, à Verdun, où sa division a laissé la moitié de son effectif. A cette besogne noble et ardue, de ramasser des blessés pendant la nuit, parfois sous un intense bombardement et de les consoler pendant le jour ou de les aider à mourir, il a couru des périls dont on se fera une idée par ce détail émouvant que, des quatre aumôniers divisionnaires de l'armée du Nord, trois ont été tués, le seul survivant, l'abbé Ma-

laurie a failli l'être plusieurs fois. Un capitaine de ses amis a été broyé, pulvérisé par un obus à ses côtés.

Mais pour de telles âmes, le danger a une séduction et comme une griserie, et ce bon serviteur de la France est désolé de ne plus pouvoir revenir au front.



L'abbé Malaurie.

Relever les mourants et les transporter à l'arrière est, en effet, une besogne, non seulement dangereuse, mais des plus pénibles. Malgré sa vigueur, l'abbé Malaurie fut plus d'une fois épuisé et hors de souffle ; un jour, il y gagna une hernie, et le docteur lui prescrivit un repos immédiat

LE SAMEDI

JOURNAL HEBDOMADAIRE
DE 40 PAGES

Contient dans chaque numéro :

- Une chronique éditoriale illustrée ;
- Une nouvelle sentimentale ou dramatique inédite et spécialement écrite pour le journal ;
- Une page amusante de "Coups de Piton" ;
- Une chronique médicale ;
- Une Page féminine ;
- Un courrier des curiosités ;

Quantité de gravures humoristiques, de mots d'esprit, d'histoires, et de plus

13 pages d'un feuilleton choisi parmi les meilleurs auteurs modernes.

Et vous avez tout cela pour

5 CENTS SEULEMENT

chez les Dépositaires ou chez les Edit.-Prop., Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

DES examens pour l'admission au collège des Cadets de la Marine ont lieu dans les centres de la Commission du Service Civil au mois de mai de chaque année, et les candidats reçus entrent au collège vers le 1er août qui suit l'examen.

Les inscriptions pour ces examens sont reçues jusqu'au 16 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil à Ottawa; on peut obtenir de lui des blancs de formules de demande d'entrée.

Les candidats doivent avoir au moins 14 ans, mais pas plus de 16 ans au 1er juillet qui suit l'examen.

Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus sur demande adressée à M. G. J. Desbarats, C.M.G., député ministre du Service Naval, Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Député Ministre du Service Naval.

Département du Service Naval,

Ottawa, 12 juin 1916.

Toute publication non autorisée de cet avis ne sera pas payée.

Maison Fondée en 1860

PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSURÉE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets

- pour -

Dames et Messieurs

Une spécialité

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES
LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET
LES SOIREES



SANS



AVEC

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.



Importateur direct de Paris
et Londres.

8 Notre-Dame Ouest
Montreal, P. Q.

TELEPHONE MAIN 6106

sous menace des plus graves complications.

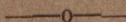
ses chers blessés, ses enfants comme il les

Plein de regrets, l'apôtre dut quitter appelle, et se retirer à Alger. Il va y vivre désormais entouré de l'estime de tous et continuant à l'hôpital Maillot son apostolat de charité consolatrice.

Sa rosette rouge et sa croix de guerre l'unissent plus étroitement encore à la Grande famille militaire qui est justement fière de lui.

C'est le Président de la République qui, à Crombeck, le 1er août 1915, devant le ministre de la guerre et plusieurs généraux, a épinglé la croix d'officier de la Légion d'Honneur sur la poitrine de l'abbé Malaurie et lui a donné l'accolade.

Il ne pouvait embrasser un meilleur et un plus vaillant patriote.



LE JUGEMENT DU RIZ AU BENGALÉ

LE riz ne sert pas seulement à nourrir les Asiatiques ; au Bengale, c'est encore une aide pour découvrir les auteurs des méfaits. Le jugement du riz est très en honneur et est considéré comme à peu près infailible. Voici comment on organise un "jugement du riz"

Y a-t-il eu dans la contrée un vol important, on prévient les autorités, et un conseil des notables dresse une liste des gens suspects qui auront à affronter l'épreuve du riz" : c'est ainsi que les naturels appellent cette cérémonie d'un genre spécial.

La constitution de ces demi-accusés est en somme la seule chose qui soit à redire : car le jugement des hommes n'est pas parfait. En l'occurrence, les mauvaises réputations sont à craindre.

Quiconque n'a pas su s'acquérir l'estime générale est aussitôt convoqué et malheur à lui, si l'épreuve le désigne comme l'auteur du vol !

Les suspects, une fois réunis, sont déshabillés et ils doivent, dans une chambre spéciale, s'accroupir de façon à former un demi-cercle. Une large feuille de palmier est placée devant chaque accusé. Un prêtre vient, qui, suivant un rite consacré, accomplit au centre du demi-cercle des invocations tout en effeuillant et en jetant des fleurs.

Lorsque le prêtre a ainsi suffisamment imploré les divinités de faire connaître l'exacte vérité, un des suivants du prêtre dépose dans chaque feuille de palmier une portion de riz. A un signal donné, les accusés doivent prendre le riz dans la bouche et le mastiquer de façon à en faire une boule.

Après dix minutes environ de ce petit exercice, on demande aux accusés de s'arrêter et de rejeter la boule de riz sur la feuille du palmier. C'est alors que les yeux clairvoyants du prêtre et des notables se rendent compte des résultats de l'épreuve.

Tous ceux qui ont la conscience tranquille obéissent à cette injonction sans difficulté. La boule de riz est déposée sur la feuille de palmier sans effort et sans hésitation, mais ceux qui redoutent quelque chose, ceux qui n'ont pas la conscience tranquille, ont la bouche sèche, la salive n'a pas aidé la mastication et ils ne peuvent pas rejeter la boule de riz aisément. Le riz ne s'est pas aggloméré, il est épars dans la bouche, sous les dents. Le prêtre aussitôt identifie le voleur et ses complices, s'il en a.

Comme on le voit, la justice au Bengale ne manque pas de pittoresque.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages
à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562 Montréal.

— LA —



Farine préparée de Brodie

La Farine préparée **XXX** de Brodie jouit de la plus grande popularité parmi les ménagères économes. Cette bonne renommée est justifiée, parce que :

La Farine préparée **XXX** de Brodie fait des pâtisseries, gâteaux et biscuits meilleurs et plus légers qu'avec tout autre produit :

La préparation soignée de cette farine lui conserve en totalité le gluten et les phosphates qui en sont les aliments principaux :

La Farine préparée **XXX** de Brodie est non seulement saine, économique, nourrissante et de conservation facile mais, de plus, elle donne droit à de superbes primes, argenterie, vaisselle, verrerie, etc., obtenues avec les sacs vides. Demandez partout :

La Farine préparée **XXX** de Brodie

Brodie & Harvie, Ltée, 14-16 Bleury, Montréal

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props., 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit : MM. Poirier, Bessette et Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Noël en Roumanie

Dans les campagnes de la Roumanie, durant une grande quinzaine, huit jours après Noël, on voit se dérouler les innombrables *Cortèges des Rois Mages*, car chaque bourgade a son cortège particulier.

En tête du cortège, s'avance une troupe de musiciens, joueurs de chalumeaux et de musettes. Parfois, il n'y a qu'un seul musicien, parce que l'on juge tout à fait secondaire le concours des instruments. Ils sont presque toujours couverts par les voix humaines, qui hurlent plutôt qu'elles ne chantent.

Après le joueur de pipeaux et de musette, qui est supposé rappeler, dans le cortège, les bergers joueurs de flûte, à qui l'ange annonça la naissance du Messie, voici venir cet ange lui-même sous la forme d'un garçonnet à qui l'on a mis une robe de mousseline et une couronne de carton doré. Il porte une espèce d'étendard, tantôt en étoffe, tantôt en papier. Au centre est peinte la face du saint, sous le patronage duquel est placé le village où se déroule la procession.

Derrière l'ange, marchent de front les trois rois mages. Ils sont revêtus d'une robe blanche et se font remarquer surtout par leur extraordinaire coiffure.

Ils portent d'abord, tombante sur leurs épaules, une perruque faite de langues



LE CORTEGE DES ROIS MAGES

En tête du cortège marche l'ange suivi des rois mages derrière lesquels se dresse, terrifiant, le malicieux Diabou-Bouc.

d'étope et de bande de papier multicolores, en sorte que les bons rois mages ont l'air de porter chacun sur leur tête un arc-en-ciel; ce qui, après tout, ne manque pas de symbolisme ni de poésie.

Ces perruques sont surmontées d'une toque qui constitue une véritable tour, terminée souvent par des dents en carton, simulant des créneaux. Ces tours-calottes représentent les chapeaux de mages et d'astrologues que devaient porter les excellents rois chaldéens, lorsqu'ils étudiaient les astres.

Sur les talons des mages, viennent une ou plusieurs rangées de popes, qui sont immédiatement suivis du Diable. On préférerait ne pas le voir dans cette bucolique procession; il aurait mieux fait de rester chez lui...

En l'espèce, le Diable est—voici le cas de le dire—un grand diable de bouc, fabriqué avec des peaux de bouc, formant corps et toison, puis surmonté d'une tête de bouc dont un homme, caché à l'inté-

MEUBLES

**PRIX PLUS BAS QUE
PARTOUT AILLEURS**

CABINETS de MUSIQUE CABINETS de SALON

c'est un meuble indispensable dans une maison, étant donné que le prix de l'achat se paie en conservant les feuilles de musique, les cahiers et les bibelots.



Ameublements de Salle à Manger et de Living Room

STYLE COLONIAL, JACOBIN, SHERATON, WM. S. MARY, GENRE MISSION ET MODERNE, AUX FINS QUI SONT REQUIS POUR CHAQUE PÉRIODE ET AUX PRIX DES PLUS MODÉRÉS.

AMEUBLEMENTS DE CHAMBRE

A COUCHER Assortiment complet des périodes anciennes qui sont le CRI DU JOUR avec un choix de style moderne à des prix qui défient toute concurrence.

TAPIS, PRELARTS, CARPETTES, RUGS, RIDEAUX, DRAPERIES

Invitation toute cordiale, sans obligation d'acheter, de visiter nos 4 GRANDES ETAGES d'échantillons.

VOTRE CREDIT EST BON

E. Germain, 983 Ste-Catherine E.

(Entre Papineau et Cartier) Tel. Est 2244



rieur de ce monstre portatif, fait marcher les mâchoires au moyen d'un mécanisme actionné par une simple ficelle.

Le Diable-Bouc se tourne à droite et à gauche, à la volonté du porteur invisible; il ouvre et referme sa gueule, il menace d'engloutir indistinctement les bons et les méchants. Les enfants, effrayés, crient; les parents, offusqués, crient plus fort que leur progéniture; d'autres prétendent que l'homme caché les a reconnus par un trou et a voulu, en faisant mine de les dévorer, marquer qu'ils étaient dignes de l'enfer, en tant que malhonnêtes et voleurs. Et parfois le Diable se trouve pris dans une bagarre, que les popes et les rois mages ont de la peine à apaiser.

Enfin, les pauvres ont le droit de faire la quête avec une sébile, sur le parcours du cortège. Mais ils doivent se déguiser en Turcs; c'est-à-dire, conventionnellement porter sur la tête un voile noir, symbole du deuil que les Turcs, autrefois conquérants de la Roumanie, ont apporté en ce pays.

Ils doivent brandir un long sabre de bois, qui signifie qu'ils ont terrorisé ce peuple, mais que leur domination ne fut pas plus forte ni plus noble que ne l'est un sabre de bois. Les Turcs ne font pas partie du cortège, ils évoluent sur les flancs de la procession. La malice du Diable-Bouc peut s'exercer contre eux impunément. Mais alors les Turcs se gardent, après la procession, de payer un petit tribut au Diable-Bouc; ce dont le machiniste est fort mécontent.

— o —

C'est la mer Baltique qui détient le record en ce qui concerne les naufrages. La moyenne par jour en est d'un.

L'utilisation des nids de Termites

LES termites, appelés aussi fourmis blanches, sont des insectes très répandus dans les pays chauds, principalement en Afrique et en Amérique, où ils sont un véritable fléau.

Ils vivent en colonies, comme la fourmi



L'UTILISATION DES NIDS DE TERMITES

Ces infiniment petits construisent avec une solidité surprenante des nids sur lesquels on peut édifier un abri pour les voyageurs.

commune, et se construisent des nids qui sont de véritables maisons.

On s'étonnera que ces insectes puissent construire des murailles aussi résistantes.

Le Fromage à la Crème

Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS
EN POTS



LE PAQUET DE 10¢



CHEESE

Hum...! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté à notre

BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"



ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO.,

MONTREAL.

La nature les a merveilleusement dotés à cet égard.

Ils ont la faculté de produire un suc (ou salive), qui, à la sortie de la bouche, est aussi dense que de la crème.

Quelques heures après son exposition à l'air, ce liquide se condense et acquiert bientôt la solidité du ciment.

Chaque colonie est composée de plusieurs milliers d'individus, et ces gouttelettes s'accumulent d'autant plus rapidement que les termites sont doués d'une agilité surprenante.

Si les termites dévastent les plantations ils rendent, par contre, de réels services à l'homme.

Dans les plaines dénudées de l'Afrique australe, leurs nids, dont la hauteur varie entre six et vingt pieds, servent comme de bornes indicatrices aux voyageurs.

— o —

Toutes proportions gardées un fil de soie d'araignée est plus fort et plus résistant qu'un fil d'acier. Un fil d'araignée peut supporter un poids de un dixième d'once, soit plus du double du poids que pourrait porter un fil d'acier de la même épaisseur.

“MOI, BOCHE!”



C'était la nuit. Une patrouille sort, reconnaît les lignes ennemies, rentre se chauffer dans un abri souterrain, les hommes tassés les uns contre les autres.

Dans le silence que troublent déjà les ronflements des dormeurs, une voix dit : “Moi, Boche!” Personne ne répond. La voix insiste : “Moi, Boche!” On croit à une scie et on crie : “F... nous la paix!” La voix reprend : “Moi, Boche!” Cette fois, c'est un concert d'imprécations. L'abri tout entier réclame le droit au sommeil.

Le lendemain, au jour, on trouve dans l'abri un hôte inattendu, que la boue avait habillé comme les autres.

C'était un Boche—“moi, Boche”— un déserteur qui avait suivi la patrouille pour se libérer du pain KK, des serre-filles à revolver et des mitrailleuses où l'on enchaîne les servants—un vrai Boche, qui avait dit vrai, sans qu'on voulût le croire ni même l'écouter...

— o —

**L'Utile
et
l'Agréable**

Nos lectrices et lecteurs ont pu remarquer que, dans chaque No de la REVUE POPULAIRE, nous publions des travaux d'amateurs, des travaux féminins et autres qui peuvent être d'une bonne utilité dans chaque maison. Ces départements que nous perfectionnerons encore répondent à un besoin et leur oeuvre utile est encore augmentée par nos pages d'annonces où le public peut recueillir des précieuses informations et des suggestions pratiques pour ce qui est nécessaire dans une maison.

**J
O
F
F
R
E**

Le Nom de ce Grand Général Français est
connu du Monde Entier

comme étant synonyme de **supériorité**, de **haute valeur** et
d'**endurance**, de même

LES BANDAGES MARTIN

sont reconnus de tous ceux qui les ont portés comme

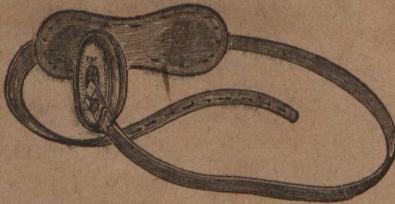
ETANT SUPERIEURS

à tout ce qu'il y a sur le marché; ils sont

D'UNE DURABILITE

à toute épreuve et la meilleure **VALEUR** pour le prix.

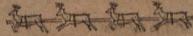
☞ **DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE ILLUSTRE** ☞



ASSORTIMENT COMPLET DE

**Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques,
Membres Artificiels, Bas
Elastiques, Supports, Bandes Abdominales, Etc.**

☞ **EN MAINS OU FAITS SUR COMMANDE** ☞



FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

C. Martin, 36-38 rue Craig E.

MONTREAL

MAISON ÉTABLIE EN 1856

TÉLÉPHONE BELL MAIN 4732

CURIEUX FERS-A-CHEVAUX

La question de la chaussure est très discutée de nos jours, surtout depuis que la guerre en a fait hausser le prix.

Tout le monde veut cependant être bien chaussé : Certes, il n'est pas toujours facile de trouver une bonne chaussure à son pied surtout ceux doués de quelque cor gênant qui fait leur désespoir quotidien.

Les hommes de ce côté sont moins difficiles que les Dames.

La grande mode du beau sexe, est de porter des chaussures hautes, tout comme pour faire admirer à tous les passants la forme élégante de leurs pieds mignons !

Malgré tout, on continuera à bien se chauffer, à moins de prolongement indéfini de la guerre, on sera contraint, par manque total de cuir, à porter des souliers en bois, verre ou de quelque autre substance que la nécessité inventera.

À ce propos, on est curieux de constater que le cheval, lui aussi, à ses ennuis ou agréments de ce côté.

Les chevaux, chez nous, sont tous ferrés. En Islande, on remplace le fer à cheval en fer, par un en corne, soit de mouton ou de daim comme dans l'Asie centrale.

En Russie, la corne a été remplacée par l'aluminium et l'on vint à la conclusion que cette matière était aussi solide que le fer.

D'expériences en expériences, on parvint à en fabriquer même en caoutchouc. Le coût en est très élevé, mais la qualité est paraît-il, supérieure à celle des autres genres de fer-à-cheval.

Au Japon, la paille remplace le fer. Ce sont des espèces de semelles reliées aux

pieds du cheval par des cordes faites de paille très solide. Elles sont du reste bon marché ; un demi-centin la paire.

Au Soudan, les chevaux ne portent pas de fer-à-cheval ; on leur enveloppe les pieds d'une espèce de chaussette faite de peau de chameau qui en même temps protège la moitié du pied de la bête.

En Australie, semblable coutume existe, pour protéger le pied, d'une enveloppe faite de peau de vache tannée. C'est l'Allemagne qui a inventé le fer-à-cheval, fait de verre et de papier.



Plusieurs couches de papier sont collées sur le pied du cheval, jusqu'à une certaine épaisseur voulue.

Il paraît que ces sortes de fers-à-chevaux, non seulement sont très durables, mais à l'épreuve de l'humidité à cause de la grande quantité d'huile de térébenthine qui entre dans la préparation du papier.

C'est en France à Lyon, que des expériences de fers-à-chevaux, en corne, ont été faites, il y a quelques années. Ils sont un meilleur anti-dérapant que le fer, mais par contre sont plus dispendieux.

Costumes en toile pour dames
nettoyés à sec et donnant satis-
faction complète.

Ils ne seront pas ri-
gides et incommodes
comme une planche,
ni frippés comme un
chiffon, mais ils vous
sieront à merveille,
comme un habit neuf.

DECHAUX FRERES
EXPERTS NETTOYEURS
FRANCAIS

TELEPHONE BELL EST
51-52 et 301

Succursales:
197 Ste-Catherine Est
710 Ste-Catherine Est
Atelier :
661 rue Montcalm



**Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"**

Lait Borden
EAGLE
BRAND
**CONDENSED
MILK**
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden's Milk Co, Limited, Montreal